This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

Vet. Fr. II A. 983

ZAHAROFF
FUND

LES

MILLE & UN JOUR,

CONTES PERSANS.

TRADUITS EN FRANÇOIS

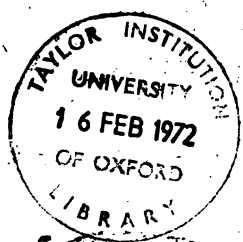
Par M. PETIS DE LA CROIX, *Doyen des Secretaires-Interpretes du Roi, Lecteur & Professeur au Collége Royal.*

TOME CINQUIE'ME
& dernier.

Nouvelle Edition, corrigée.

A PARIS,
Par la Compagnie des Libraires.

M. DCC. XXIX.
Avec Approbation & Privilege du Roi.


TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
16 FEB 1972
OF OXFORD
LIBRARY

AVERTISSEMENT du Traducteur.

COMME Dervis Moclés s'eſt ſans doute propoſé de rendre ſon Ouvrage auſſi utile qu'agréable aux Muſulmans, il a rempli la plûpart de ſes Contes de faux miracles de Mahomet; ainſi qu'on le peut voir dans quelques-uns de ce Volume; mais je n'ai pas voulu traduire les autres, de peur d'ennuyer le Lecteur. Il y a des Contes encore qui ſont ſi li-

centieux, que la bienſéance ne m'a pas permis d'en donner la traduction. Si les Mœurs des Orientaux peuvent les ſouffrir, la pureté des nôtres ne ſçauroient s'en accommoder.

J'ai donc été obligé de faire quelque dérangement dans l'Original, pour ſuivre toujours la même liaiſon des Contes. On paſſe tout d'un coup du 204 Jour au 970e. Mais ce paſſage ſe fait de maniere qu'il ne ſera ſenti que de ceux qui s'amuſeront à compter les Jours. Pour les autres Lecteurs, ils ne s'en appercevront pas, & ils liront le Livre entier ſans ſai-

re réflexion que les Mille & un Jour n'y ſont pas tous employés.

TABLE

Des Hiſtoires contenuës dans ce cinquiéme & dernier Tome.

Second Voyage d'Aboulfaoüaris. Suite & concluſion de l'Hiſtoire de Canzade, page 1

Fin de l'Hiſtoire de Bedreddin Lolo, de ſon Viſir & de ſon Favori, 80

Hiſtoire des deux freres Génies, Adis & Dahy, 87

Hiſtoire de Naſiraddolé Roy de Mouſſel, d'Abderrahmane Marchand de Bagdad, & de la belle Zeineb, 192

Hiſtoire de Repſima, 241

Suite & concluſion de l'Hiſtoire de la Princeſſe de Caſchmire, 296

LES MILLE & UN JOUR.

CONTES PERSANS.

JOUR CXCII.

LES trois Auditeurs d'Aboulfaoüaris parurent fort étonnés, quand il leur dit qu'il retrouva Canzade vivante après sa pompe funebre. Il s'en apperçut & en soûrit, ensuite il continua son recit de cette maniere: Je crus d'abord que c'étoit une apparition, & les traits de la Dame du mon-

de qui m'étoit la plus chere, exciterent dans mes ſens le même frémiſſement qu'un Spectre auroit produit. Elle remarqua mon trouble & ne put s'empêcher d'en rire. Aboulfaoüaris, me dit-elle, ce n'eſt point pour vous effrayer que j'ai ſouhaité de vous voir. Ce n'eſt pas l'ombre de Canzade qui s'offre à vos yeux, ce ſont ſes propres traits. Votre ſurpriſe ajoûta-t'elle, n'eſt pas à la verité ſans fondement; on ne voit point avec tranquillité paroître tout à coup une perſonne qu'on croit morte, mais je vais diſſiper votre frayeur, en vous apprenant que je n'ai point ceſſé de vivre.

En même-tems elle me conta comment elle avoit gagné le Chef des Prêtres de ſa Loy, & de quelle maniere ce Bramene l'avoit dérobée aux flâmes pour une ſomme conſiderable. Il fit faire ſecretement, me dit elle, un ſoûterrain

par d'autres Prêtres, qu'il mit dans ſa confidence. Le bûcher fut élevé ſur ce ſoûterrain, dans lequel je deſcendis après avoir allumé les roſeaux qui ne conſumerent que le Corps de mon époux. Puis la nuit étant venuë & tous les Spectateurs s'étant retirés, le Chef des Bramenes me conduiſit lui-même juſqu'à cette maiſon que j'avois fait loüer auparavant par un Eſclave fidelle.

Mais, ma Princeſſe, lui dis-je, qui vous obligeoit à tromper le Peuple par de fauſſes funerailles? pourquoy feindre que vous vouliez ſuivre votre vieil Epoux? On ne vous forçoit point de mourir avec lui, vous pouviez vous épargner cette feinte. Non, repartit la Dame, je me ſuis trouvée dans la neceſſité de faire ce que j'ai fait; Vous en ſerez perſuadé, quand je vous dirai que j'avois deſſein de lier mon ſort au vôtre, d'abjurer

l'Idolâtrie & d'aller à Basra professer avec vous la Religion de Mahomet. Il faut que ce soit votre Prophéte lui-même qui m'ait inspiré cette grande entrepriſe. Mais pour pouvoir l'exécuter impunément, j'ai été obligée de prendre le parti que j'ai pris. Comme mes parens me croyent morte, je puis sans crainte sortir de Serendib & joindre ma deſtinée à la vôtre. Voilà quel a été l'unique motif d'une action qui doit vous avoir surpris, & qui a sans doute étonné tout le monde; car on sçait bien que je n'aimois pas un vieux Seigneur que j'avois épouſé seulement pour obéïr au Roi. On s'eſt imaginé que la vanité de paſſer pour une heroïne, & d'avoir une ſtatuë dans les Pagodes, m'a portée à me brûler avec le Corps de mon Epoux, mais ma raiſon, ou peut-être l'amour que j'ai pour vous, m'a fait

juger plus ſainement de ce ſacrifice ſuperſtitieux.

Hé quoy, ma Reine, lui dis-je, c'eſt en faveur d'Aboulfaoüaris que vous avez employé cet ingenieux ſtratagême? c'eſt pour vivre avec moi que vous êtes réſoluë à vous éloigner de Serendib, & pour comble de joye, j'entens que vous êtes diſpoſée à ſuivre la Doctrine de notre grand Prophéte! Ha belle Canzade, c'eſt en ce moment que vous me rendez le plus heureux des hommes! En achevant ces paroles, je me jettai à ſes genoux, que j'embraſſai avec tranſport. Levez-vous, Aboulfaoüaris, reprit-elle, je ne ſçai ſi vous devez tant vanter votre bonheur. Canzade n'eſt plus une conquête ſi précieuſe. Hélas! je ne poſſede plus toutes les richeſſes que je vous offrois avec mon cœur. J'en ai donné la meilleure partie aux Prêtres qui m'ont ſervie, &

le Gouverneur de Serendib m'a vendu bien cher la permiſſion de me brûler avec mon mari.

A ces mots, qui me donnoient une ſi belle occaſion de me répandre en diſcours paſſionnés, je regardai la Dame d'un air tendre, & je lui dis : que vous êtes injuſte, charmante Canzade, ſi vous me ſoupçonnez de n'avoir pas des ſentimens auſſi purs que les vôtres. Quand dans le Palais ſuperbe où vous me reteniez, vous étaliez à mes yeux toute votre magnificence, j'atteſte ici le Ciel que je n'étois occupé que de vous.

JOUR CXCIII.

JE n'en demeurai pas là. Je m'étendis fort ſur mon déſintéreſſement, & je lui perſuadai enfin que je n'aimois uniquement

que ſa perſonne. Alors elle me dit que mes ſentimens étoient tels qu'elle les deſiroit ; mais qu'elle n'étoit pas dépoüillée de tous ſes biens, & qu'il lui reſtoit encore aſſez de Pierreries pour ſe faire une dot, dont j'aurois ſujet d'être content. Elle parla enſuite des maux qu'elle m'avoit cauſés, & me dit qu'elle les avoit aſſez expiés par ſa douleur. Nous convînmes après cela que nous partirions pour Baſra le plûtôt qu'il nous ſeroit poſſible : ce qui ne manqua pas d'arriver peu de jours après. Le Vaiſſeau de Surate ſe défit promptement de ſes toilles, achetta d'autres Marchandiſes, & ſe trouva bien-tôt en état de faire voile. Dès qu'il le fut, je pris congé de mon Hôte, j'allai chercher Canzade, je la conduiſis la nuit au Port, où je m'embarquai avec elle & quelques Eſclaves fidelles qui portoient ſes Pierreries.

Nous nous rendîmes à Surat sans eſſuyer le moindre danger. Nous y trouvâmes un Bâtiment de Baſra qui s'en retournoit. Nous profitâmes de l'occaſion, & comme ſi le Ciel eût voulu nous faire connoître qu'il nous favoriſoit; nous arrivâmes à Baſra le plus heureuſement du monde.

Rien n'eſt égal à la joïe que mon pere témoigna de me revoir. Après les premiers embraſſemens, je lui preſentai Canzade, dont je n'eus pas beſoin de vanter la condition. Son air noble & ſa beauté parloient aſſez pour elle. Il lui fit un accüeil favorable, & conçut pour elle une tendreſſe de pere. Quand il ſçut toute ſon hiſtoire que je lui contai en Amant charmé, je lui fis auſſi une relation de mon voïage, & il m'apprit enſuite qu'il avoit reçû mes Pierreries du Capitaine qui s'étoit chargé de les lui remettre de ma part.

Nous conduiſimes mon pere & moi la Dame chez le Cady, qui lui fit faire abjuration en preſence de pluſieurs témoins. Puis il lui demanda ſi elle conſentoit que je devinſſe ſon Epoux. Elle répondit que c'étoit ſa pluschere envie ; & ſur cette réponſe le Juge nous maria. Pour célébrer ce mariage, mon pere ordonna un grand feſtin, auquel il invita tous nos parens & nos amis, & pendant quinze jours on ne ceſſa de faire des rejoüiſſances dans notre famille.

Voilà mon premier voyage. Vous avez entendu des choſes peu ordinaires ; mais j'en ai bien d'autres à vous conter. Je vous ferai demain un détail de mon ſecond voyage, & vous avoüerez qu'il n'eſt arrivé peut-être à perſonne des avantures ſi ſingulieres qu'à moi.

Le grand Voyageur Aboul-

faoüaris ceſſa de parler en cet endroit, tant pour reprendre haleine, que de peur de fatiguer l'attention de ſes Auditeurs. La Caravane avançoit cependant ; elle fit ce jour-là une traite plus longue qu'à l'ordinaire. Elle s'arrêta au pied d'une Montagne, dans un endroit commode pour camper. On tendit les Pavillons, on ſe rafraîchit, on ſe repoſa, & le lendemain on ſe remit en marche.

Si le Roi de Damas, Atalmulc, & Seyf el Mulouk ſouhaitoient qu'Aboulfaoüaris continuât le recit de ſes avantures, il n'en avoit pas moins d'envie qu'eux : Ainſi reprenant le fil de ſon Hiſtoire, il la pourſuivit de cette maniere.

LES AVANTURES ſingulieres d'Aboulfaoüaris, ſurnommé le grand Voyageur.

II. VOYAGE.

JE poſſedois donc Canzade. Tous deux enchantés l'un de l'autre, nous goûtions les douceurs d'une parfaite union. Nous ne demandions rien au Ciel que la grace de voir durer long-tems le bonheur dont il nous faiſoit joüir. Mais helas! que les hommes ſont dans une grande erreur de s'imaginer, quand ils menent une vie heureuſe, que leur felicité ſera de longue durée. Tous nos jours ſont ſi mêlés de biens & de maux, que l'inſtant même où nous avons le plus de plaiſir, ne fait ſouvent que préceder le moment où nous devons avoir le plus de peine.

Quelques mois après mon mariage, mon pere mourut. Je partageai ſa ſucceſſion avec un frere que j'avois. Ce frere nommé Hour, voulut faire profiter ſon bien dans le Commerce. Il acheta un Navire & le remplit de Marchandiſes pour les aller vendre dans les Roïaumes de Malabar, & il y emploïa tout ce qu'il avoit eu en partage. Il partit enfin, mais il n'eut pas un heureux ſuccès. Il fit naufrage auprès d'Ormus & ne put ſauver que ſa perſonne. Je le vis revenir preſque nud, dans l'état du monde le plus déplorable. J'en eus pitié ; je le reçûs chez moi, le remis en fond & lui donnai de quoi retourner en Marchandiſe. Il n'en revint pas plus riche que la premiere fois. Au lieu de réparer ſa perte, il fit encore naufrage, & dérobant pour la ſeconde fois ſa vie à la fureur des eaux, il vint m'apprendre à Baſra

la nouvelle diſgrace qu'il avoit éprouvée.

JOUR CXCIV.

JE fus touché de ſon malheur, & je n'épargnai rien pour le conſoler : mon frere, lui dis-je, vous n'ignorez pas que nos infortunes de même que nos proſperités ſont marquées ſur la table de la prédeſtination. Dequoi vous ſerviroit-il de vous affliger ? vous avez plûtôt des graces à rendre au Ciel, de vous avoir laiſſé la vie. Abandonnez le Commerce & vivez tranquillement avec moi. Rien ne vous manquera.

Il accepta le parti que je lui propoſois. Il demeura dans ma maiſon, & trouvant peu à peu des charmes dans l'oiſiveté, il paſſoit agréablement ſes jours à ſe pro-

mener & à ſe divertir avec ſes amis. De mon côté, je n'étois occupé que du ſoin de plaire à Canzade, & de lui fournir des amuſemens. J'ai toûjours aimé la dépenſe; & comme mon revenu, quoi qu'aſſez conſiderable, ne ſuffiſoit pas pour nous entretenir de la maniere que nous vivions, je m'apperçus après quelques années que mon patrimoine étoit fort diminué. La crainte de tomber dans la neceſſité me fit ſonger à la prévenir. Je réſolus de m'aſſocier avec un riche Marchand, & d'aller trafiquer dans le Royaume de Golconde.

Ce ne fut pas ſans peine que ma femme conſentit que je fiſſe un ſi long voïage. Elle ſe rendit toutefois à mes raiſons, dans l'eſperance que je reviendrois à Baſra chargé de richeſſes, & qu'après cela je paſſerois auprès d'elle le reſte de mes jours, ſans inquiétude. J'en-

trai donc en ſocieté avec un Marchand dont la probité m'étoit connuë. Nous achetâmes des Marchandiſes pour les vendre à Surate, comptant que nous en prendrions là d'autres pour les échanger à Golconde. Le jour de mon départ étant arrivé, je m'arrachai aux pleurs de Canzade, & dis à Hour en l'embraſſant: adieu, mon frere, je vous laiſſe le ſoin de ma maiſon & l'adminiſtration de mon bien. Menagez prudemment mon honneur & tout ce qui me reſte de fortune. Je vous recommande ſur toutes choſes de donner votre attention à mon épouſe; de veiller, je ne dirai pas ſur ſes démarches, car je connois trop ſa vertu pour m'en défier, mais ſur les mauvais deſſeins que quelque ennemi de mon repos pourroit avoir ſur elle. En un mot, faites ſi bien que je retrouve à mon retour ce précieux dépôt, tel que je

vous le confie en ce moment.

Hour à ce diſcours, me vanta ſa délicateſſe ſur l'honneur, & promit de me rendre bon compte de la commiſſion dont je le chargeois ajoûtant que le ſang qui nous uniſſoit tous deux, lui faiſoit regarder comme ſon affaire propre, l'emploi que je lui donnois. Sur la foi de cette promeſſe, je partis l'eſprit tranquille avec mon aſſocié. Nous mîmes à la voile, & nous nous rendîmes à Surate, ſans ceſſer d'avoir le vent favorable. Là nous vendîmes nos Marchandiſes, & nous en achetâmes d'autres, dont nous jugeâmes que nous aurions une bonne défaite à Golconde. Enſuite nous nous remîmes en mer.

Je paſſe ſous ſilence les calmes & les tempêtes qui nous empêcherent d'arriver au Royaume de Golconde auſſi-tôt que nous l'eſperions. Nous y abordâmes enfin, & nous y fîmes un très-grand pro-

fit

fit ſur nos Marchandiſes. Comme mon aſſocié ſe connoiſſoit parfaitement en Pierreries, & que nous étions dans le Roïaume du monde où l'on trouve les plus beaux Diamans, nous en achetâmes pour la meilleure partie de notre argent, ſûrs de les revendre à Bagdad quatre fois plus qu'ils ne nous coûtoient. Satisfaits du gain que nous avions déja fait ſur nos Marchandiſes, & de celui que nous eſperions faire encore ſur nos Pierreries, nous ne demeurâmes pas long tems à Golconde; nous en partîmes bien-tôt pour retourner en Baſra.

JOUR CXCV.

NOtre Vaiſſeau alloit à pleines voiles, & nous nous flattions, comme font tous les Voya-

geurs, d'arriver heureuſement au Port où tendoient nos deſirs; mais une nuit il s'éleva une tempête ſi furieuſe, que malgré l'art du Pilote & le travail des Matelots, nous fûmes obligés de nous abandonner à l'orage, dont la violence nous écarta conſidérablement de notre route. Enfin notre Vaiſſeau après avoir été durant pluſieurs jours le joüet des vagues & du vent, alla ſe briſer contre un rocher qui étoit à la pointe d'une Iſle déſerte. Toutes les perſonnes de l'équipage ſe noyerent, à la réſerve de mon aſſocié & de moi. Nous nous jettâmes promptement dans l'eſquif, & par ce moïen nous échapâmes à la fureur des eaux. Mais hélas! un peril auſſi terrible que la tempête qui nous avoit perdus, nous attendoit.

Déja nous touchions au rivage & nous allions mettre pied à terre, lorſqu'un Crocodile d'une gran-

deur démeſurée, accourut à nous. Cet épouventable animal ſe tenant ſur ſes pattes de devant, frappa de ſa queuë ſi rudement l'eſquif, qu'il le briſa en mille pieces. Mon aſſocié & moi nous n'étions pas encore débarqués. Nous tombâmes auſſi-tôt dans l'eau. En même tems le monſtre avançant la gueule pour nous prendre, ſe ſaiſit d'abord de mon aſſocié. Mais pendant qu'il étoit occupé à le devorer, je gagnai le rivage, & m'éloignant du Crocodile par une prompte fuite, je m'avançai dans l'Iſle.

J'arrivai au bord d'une Fontaine dont l'eau étoit auſſi blanche que du lait. J'en bus & je la trouvai d'un goût exquis. Je crus boire du plus excellent Sorbet. Je cuëillis enſuite quelques herbes qui étoient aux environs de la Fontaine; j'en mangeai, & elles me parurent plus délicieuſes que les plus excel-

lens mets. J'admirai la fecondité & la varieté de la nature qui ſe plaît à produire tant de choſes differentes ; & tout ruïné que j'étois, je remerciai le Ciel de m'avoir du moins fait arriver à une Iſle où je ne pouvois mourir de faim & de foif. Je n'étois pas toutefois ſans inquiétude ſur les bêtes ſauvages, & la crainte d'en devenir la proïe, m'empêcha de prendre un peu de repos, quoique j'en euſſe grand beſoin.

Je marchai vers un bois dont tous les Arbres étoient d'Aloës ou de Sandal ; j'y entrai, & après avoir fait environ trois cens pas, je me trouvai près d'une Prairie émaillée de mille ſortes de fleurs qui parfumoient l'air d'odeurs agréables. Au milieu de cette Prairie s'élevoit un arbre, haut pour le moins de cent coudées, & dont les branches étenduës & le feüillage épais faiſoient beaucoup

d'ombre. Il y avoit au pied sous un pavillon de brocard, un lit de repos sur lequel on voyoit un homme qui paroissoit endormi. Sa main droite étoit appuyée sur une Cassette d'or, & un gros Dragon couché près de lui, tenoit dans sa gueule un bouquet de baume qu'il lui mettoit de tems en tems sous le nez.

A ce spectacle je fus saisi de frayeur. Helas! dis-je en moi-même, il ne me servira de rien d'avoir évité le Crocodile; ce Dragon va venir fondre sur moi & me dévorer. Bien loin d'oser m'approcher du Pavillon, je courus me cacher dans des broussailles d'où je me mis à observer l'homme & le monstre. Après les avoir quelque tems considerés, je vis tout à coup sortir de la tente le Dragon qui s'éleva dans les airs d'un vol rapide, & disparut en un moment à mes yeux.

L'éloignement de l'animal me rassura, & comme je me sentis une vive curiosité de sçavoir quel homme pouvoit être celui que j'apperçevois sur le lit de repos, je m'avançai dans la Prairie avec beaucoup d'émotion, & j'entrai sous la tente. Le personnage que je voulois voir étoit un vieillard qui paroissoit bien avoir six-vingt ans, & qui sembloit être encore vivant, quoique depuis plusieurs siecles il goûtât dans ce lieu le funeste repos de la mort. Je demeurai quelque temps à le parcourir des yeux, ensuite je pris la Cassette d'or sur laquelle sa main étoit appuïée, & l'aïant ouverte, j'en tirai de vieilles Pancartes, surquoi ces mots étoient écrits: *Asef fils de Barkia & grand Visir de Salomon, est le vieillard qui repose sous ce Pavillon. Ce Ministre se voyant au dernier terme de sa vie choisit cette Isle déserte pour y laisser sa dépoüille mor-*

telle. Il dreſſa cette tente au milieu de cette Prairie & ſe coucha ſur ce lit, où il mourut après avoir écrit ces preſentes, qu'il enferma dans cette Caſſette. Que ceux qui viendront dans cette Iſle ſçachent qu'ils ne reverront jamais leur famille & leur païs, & qu'ils periront bientôt ici, s'ils ne ſe ſentent un courage à l'épreuve des plus affreux perils. Si rien n'eſt capable de les effrayer, qu'ils aillent du côté de l'Occident: ils arriveront au pied d'une montagne, où ils trouveront une ouverture. Qu'ils y entrent hardiment & marchent ſans s'arrêter juſqu'à ce qu'ils ſoient parvenus à une Prairie, dont la beauté les étonnera. C'eſt par là ſeulement qu'ils peuvent arriver au comble de leurs vœux.

JOUR CXCVI.

APrès avoir lû ces paroles je baisai respectueusement les Pancartes d'Asef; je me mis ensuite à genoux, & levant les yeux au Ciel: ô Seigneur, m'écriai-je, vous avez pitié de moi, & vous ne voulez pas que je perisse dans ces lieux funestes, puisque vous m'ouvrez une porte pour en sortir. Grand Prophete des Musulmans, vous qui sans doute avez beaucoup de part à la nouvelle grace que je reçois du Très-Haut, continuez de me proteger. Je me suis tiré par votre secours du puits où le perfide Hyzoum m'avoit laissé, ne m'abandonnez point dans les perils où je vais me jetter.

Alors sans perdre de tems, je marchai vers l'Occident, & j'arrivai bien-tôt au pied de la montagne

gne où j'apperçûs effectivement une large ouverture dont l'affreuſe obſcurité n'invitoit pas à y entrer ; mais je me fiois trop aux Pancartes d'Aſef pour craindre quelque choſe ; j'y entrai ſans balancer, & marchai avec aſſurance, quoi qu'à tâtons, car j'étois environné des plus épaiſſes ténébres. Je ſentois que le terrain alloit en baiſſant, & comme j'avançois toujours ſans me repoſer, j'eus lieu de penſer après quinze ou vingt heures de chemin, qu'il falloit aſſurément que je deſcendiſſe chez les Génies de la terre. Enfin la nuit qui m'enveloppoit ſe diſſipa, & je revis la clarté du jour, que je croïois avoir perduë pour jamais. Une Prairie parſemée de mille ſortes de fleurs que je n'avois point encore vûës, & d'arbres chargés des plus beaux fruits, ſe preſenta tout-à-coup à mes yeux. Je m'approchai d'un de ces arbres & man-

geai des fruits, puis je m'étendis ſur l'herbe pour y prendre quelque repos & j'y dormis d'un profond ſommeil. Lorſque je me réveillai, je vis avec ſurpriſe autour de moi douze à quinze Genies noirs & maigres qui avoient des yeux étincelans. Je remarquai qu'ils reſſembloient de viſage aux hommes, mais les uns portoient au milieu du front une longue corne & avoient des queuës de chien, & les autres de la ceinture en bas étoient faits comme des Lezards.

Enfans d'Adam, me dit un d'entr'eux, par quel hazard te trouves-tu parmi les Génies de la terre. Je leur contai mon avanture: Enſuite un autre me dit, vien demeurer avec nous, & ſois aſſuré que nous ne te ferons point de mal. Quand tu nous auras ſervi pendant quelques années, nous te tranſporterons par reconnoiſſance dans l'endroit du monde où tu

voudras aller. Je ne leur eus pas plûtôt répondu que j'y conſentois, qu'ils me dirent : tu as bien fait de te rendre de bonne grace, car nous t'aurions bien emmené avec nous malgré toi. A ces mots, ils me prirent & m'enleverent dans les airs, ils me firent paſſer pardeſſus pluſieurs montagnes & traverſer pluſieurs Mers avant que d'arriver à leurs habitations. C'étoit une infinité de Cavernes dont chacune ſervoit à un Génie. Quelques-uns étoient logés dans des fontaines, & d'autres dans des précipices.

Je demeurai une année entiere avec ces Génies, me nourriſſant d'herbes. Pour eux ils faiſoient leur nourriture ordinaire des os dont les hommes avoient mangé la chair, c'étoit pour eux un mets exquis, & je me ſouviens que quelquefois en rongeant des os, ils ſe récrioient ſur l'excellence de l'aliment. Ils accuſoient même les

hommes de mauvais goût d'aimer mieux la viande que les os. Pour ne point manquer de provision, il y avoit des Génies qui n'étoient occupés que du soin d'en aller chercher. Ces Génies en apportoient abondamment de tous les endroits du monde, & surtout des os de Cavales de Tartarie dont ils étoient fort friands.

La mauvaise chere que je faisois chez ces maudits Génies, & la necessité d'être leur esclave ne faisoient pas ma plus grande peine; ce qui perçoit mon ame de la plus vive douleur, c'étoit le mépris qu'ils avoient pour l'Alcoran & pour Mahomet. Ils me défendoient la Priere, l'Ablution & le Tecbir. (*a*) Quelque dangereux qu'il fût pour moi de leur désobéïr, je ne laissois pas de prendre si bien mon tems, que je faisois

(*a*) Tecbir, c'est quand on dit que Dieu est au-dessus de toutes choses. Allahou-Acbar.

ſouvent à la dérobée ce qu'ils me défendoient. Un jour que j'étois ſeul dans la Caverne où je ſervois, je fis l'Ablution, & pendant que je recitois quelques Sentences du grand Prophete, j'entendis retentir l'air de cris de joïe & de chants à la loüange du Très-Haut. Etonné de cette nouveauté, je ſortis auſſitôt de la Caverne pour apprendre la cauſe d'un ſi grand changement, j'apperçûs des Génies vêtus de blanc & qui portoient des frocs de Religieux Sophis. Ils paroiſſoient gros & gras & auſſi beaux que les autres étoient effroyables. Ces deux ſortes de Génies venoient de ſe battre, & les beaux aïant remporté la victoire, la celebroient par leurs chants & en rendoient graces au Ciel. Ils tenoient une partie de leurs ennemis enchaînés, & ils avoient mis le reſte en fuite. Je ne pûs me contenir à ce ſpectacle,

& mêlant ma voix parmi celles des vainqueurs, je m'écriai de toute ma force : Il n'y a point d'autre Dieu que Dieu, & Mahomet eſt ſon Prophete.

Une troupe des Génies victorieux m'entendant ainſi parler, m'environna. Qui es-tu, me dit l'un, & qui peut t'avoir appris ces paroles ? Nous ne ſçavions pas qu'il y eût en ce lieu un Muſulman. D'où es-tu, & comment as-tu pû venir ici ? je ſatisfis leur curioſité ; enſuite ils me menerent au Génie qu'ils regardoient comme leur Roi. Il me fit les mêmes queſtions & j'y répondis de la même maniere ; il me demanda de quelle Religion j'étois, & je ne lui eûs pas ſi-tôt dit que j'étoit Mahometan, qu'il s'écria : heureux celui qui eſt du peuple de Mahomet. Puis il me demanda mon nom, & lorſque je lui eûs dit : Aboulfaoüaris, reprit-il, je ſuis ravi qu'on

vous ait tiré des mains des Génies infideles, ces miserables vous auroient ôté la vie quelque jour. Vous pouvez désormais vous abandonner à la joïe, puisque vous êtes avec des Génies qui font aussi bien que vous Profession du Mahometisme.

JOUR CXCVII.

CE Roi prit insensiblement beaucoup d'amitié pour moi, & comme je lui parus consommé dans la connoissance des choses, tant défenduës que permises dans la Religion Musulmane, il m'établit son Iman; ainsi je criois Ezan (*a*) aux heures de la Priere, je disois les Salaounat, (*b*) & je prononçois le Tecbir. Lorsque je jeû-

(*a*) Ezan, c'est appeller à la Priere.

(*b*) Salaôunat, c'est-à-dire, Dieu benisse Mahomet.

nois, les Génies jeûnoient auſſi. Je leur liſois & leur expliquois tous les jours l'Alcoran avec ſes Commentaires. Je gagnai leur eſtime & devins enfin ſi conſiderable parmi eux, qu'ils n'entreprenoient rien ſans m'avoir auparavant conſulté, & ils reſpectoient mes Futouas. (*a*)

Une nuit il m'arriva de rêver que j'étois à Medine dans le Raouza, (*b*) que je voïois entrer Canzade dans ce Jardin Sacré; qu'elle avoit un air mourant, & que s'étant approchée du Tombeau de Mahomet, elle adreſſoit ce diſcours au grand Prophete: O Mahomet! à qui j'ai ſacrifié les Idoles que j'adorois, ayez pitié d'une femme qui remplit exactement tous les devoirs de votre Secte. Rendez-lui ſon cher Epoux, dont

(*a*) Futoüas, déciſions, Arrêts des Muftis.

(*b*) On appelle Raouza le Jardin où Mahomet a été enterré à Medine.

elle ne peut plus long-tems ſoutenir l'abſence ; faites qu'il revienne à Baſra défendre un cœur que je lui ai donné, & qu'un rival veut lui ravir.

Je me réveillai à ces paroles. Un trouble inconcevable ſaiſit mes eſprits, & je conçus de ce ſonge un malheureux préſage. Je me repreſentai ma femme en butte à quelque attentat formé contre mon honneur, & cette cruelle image dont mon eſprit ne pouvoit ſe diſtraire, me plongea dans une profonde mélancolie. Le Roi des Génies s'en étant bientôt apperçû, me dit : O Imam, qu'avez-vous ? une triſteſſe mortelle eſt peinte dans vos yeux depuis quelques jours ? vous vous ennuyez ſans doute d'être ici ? Grand Roi, lui répondis-je, après toutes les bontés que vous avez euës pour moi, après les marques d'eſtime & d'affection que j'ai reçûës des Gé-

nies Muſulmans, je ne pourrois ſans ingratitude avoir envie de vous quitter ; mais je ne dois point vous cacher qu'une autre raiſon m'empêche de vivre content. Alors je lui racontai mon ſonge, & lui avoüai que c'étoit cela ſeul qui cauſoit mon affliction.

Je ne vous ſçai point mauvais gré, reprit le Roi, puiſque vous avez une femme que vous aimez, que vous y penſiez, & que vous ſouhaitiez d'être auprès d'elle. Combien, ajouta-t-il, croyez-vous qu'il y ait de chemin d'ici à Baſra ? apprenez qu'il y en a pour quatre-vingt-dix années ; mais Dieu Très-Haut nous a rendu prochains les païs les plus éloignés, c'eſt pourquoi malgré la diſtance des lieux, je vous ferai porter par un Génie dans la Ville où vous avez pris naiſſance ; & vous verrez réellement bientôt cette Canzade que vous avez vûë

en songe. En disant cela, il me prit par la main & me mena sur le rivage d'une Mer Rouge, d'où me montrant une Isle: Voyez-vous, me dit-il, cette Isle où s'éleve un Rocher, dont le front touche les nuës? Oüi, Sire, lui répondis-je. Hé bien, reprit-il, ce Rocher qui paroît si semblable à une Forteresse est creux & sert de prison aux Génies infideles qui tombent entre mes mains & aux autres Génies qui se révoltent contre mes volontés. A ces mots, il m'enleva de terre & me transporta dans l'Isle avec lui. Nous nous approchâmes du Rocher & d'une porte de fer fort épaisse qui étoit fermée. Il commanda qu'on ouvrît, on lui obéït dans le moment. Nous entrâmes dans le Rocher où je vis une infinité de Génies chargés de chaînes, parmi lesquels je reconnus ceux dont j'avois été l'esclave,

Il y avoit entr'autres un Afrite (*a*) d'une grandeur démesurée & d'une laideur horrible. Il n'avoit point de chaînes comme les autres. De gros anneaux de fer l'attachoient au Rocher d'une maniere qui lui ôtoit la liberté de faire le moindre mouvement. Le Roi s'adressant à celui-là, lui dit: O miserable, sçais-tu combien tu m'a d'obligations? O grand Roi, répondit l'Afrite, je n'ignore pas jusqu'à quel point je vous suis redevable. J'ai mille fois merité les plus cruels tourmens, & vous avez eu la bonté de me pardonner. Hé bien, reprit le Roi, tu me vois encore aujourd'hui dans la disposition de te rendre libre. Sire, repartit l'Afrite, ce trait de generosité ne vous est pas nouveau. Vous m'avez souvent donné la liberté. Je te la donne encore, repliqua le Roi; mais c'est à condition pre-

(*a*) Afrite, Génie Infidele & non Musulman.

mierement que tu ſuivras la Secte de Mahomet, & que tu porteras ce Muſulman à Baſra; je veux auſſi que tu faſſes ce chemin en peu de tems. Je le porterai en trois heures dit le Génie, & je promets d'éxecuter de point en point tous les ordres de Votre Majeſté. Alors le Roi ſe tourna de mon côté & me dit : ſçachez jeune homme que cet Afrite eſt un méchant, un fourbe, un traître, un ſcelerat, je n'oſe me fier à ſes promeſſes, je crains qu'il ne vous joüe un mauvais tour, & je croi qu'il ſera bon de vous précautionner contre lui. Je vais, continua-t-il, vous apprendre une Oraiſon. Vous n'aurez qu'à la reciter pendant que vous ſerez ſur le dos de l'Afrite, & ſoyez aſſuré qu'il ne pourra vous faire aucun mal. En même-tems il me dit l'Oraiſon dont voici les paroles. *Soit loüé, ô Très-Haut, comme te loüent tes Cieux; ſoit loüé,*

ô Très-haut, comme te loüent tes Mers & ta Terre ; ſois loüé, ô Très-Haut, comme te loüent tes Anges & tes Prophetes.

Lorſque j'eus appris par cœur cette Oraiſon, le Roi fit détacher l'Afrite, & me mit lui-même ſur ſon dos ; après m'avoir bandé les yeux pour m'empêcher, diſoit-il, de voir ſur la route des choſes qui pourroient m'effrayer. Aboulfaoüaris, me dit-il enſuite, j'éxige une choſe de vous pour le plaiſir que je vous fais. Quand vous aurez embraſſé votre famille à Baſra, je vous prie d'aller trouver de ma part Omar le Commandeur des Croyans, & Aly Ben Aby Taleb, gendre de Mahomet. Dites-leur qu'il y a ſous la terre une Nation de Génies Muſulmans, qui ne mangent jamais ſans dire le Biſmillah (*a*), qui font l'Ablution

(*a*) Le Biſmillah, c'eſt-à-dire au nom de Dieu. C'eſt une Priere que les Mahometans ont accoutumé de faire avant le repas.

& toutes les Prieres des Mahometans, & qui combattent jour & nuit contre une autre Nation de Génies rebelles à la Loi de Mahomet.

Je fit ſerment de m'acquiter avec exactitude de la commiſſion dont on me chargeoit. Puis je ſortis du Rocher avec le Génie qui me portoit ſur ſon dos. Prenez garde, ô jeune homme, me cria le Roi, ne ceſſez point de reciter l'Oraiſon que vous ſçavez. L'Afrite ne vous ſera ſoumis qu'autant qu'il vous l'entendra reciter. Si vous negligez cet avis que je vous donne, vous courez riſque de vous perdre.

JOUR CXCVIII.

CE n'étoit pas ſans raiſon que le Roi des Génies Muſulmans m'avoit tant recommandé de ré-

citer ſans ceſſe mon Oraiſon. J'en connus bien-tôt la conſequence. Si j'étois un moment ſans la dire, l'Afrite faiſoit des cris & des hurlemens affreux, qui ceſſoient auſſitôt que je la prononçois. Tantôt je ſentois que le Génie m'élevoit, tantôt qu'il m'abaiſſoit, quelquefois il excitoit des orages effroyables, croyant par ce moïen m'épouvanter & me faire tomber; mais il avoit beau faire, je me tenois bien ferme ſur ſon dos.

Cependant quelque ſoin que je priſſe de repeter les paroles puiſſantes qui faiſoient toute ma ſûreté, je ne pus me défendre de prêter mon attention à un bruit confus de voix que j'entendois dans les airs. Je paſſai plus avant, je voulus voir ce que c'étoit, & j'eus même l'imprudence d'ôter d'une main mon bandeau pour ſatisfaire ma curioſité. J'apperçus pluſieurs Génies qui avoient tous chacun une

une forme particuliere & qui ſe battoient en l'air. Les cris qu'ils pouſſoient en ſe battant, & la maniere dont ils ſe chargeoient m'occuperent quelque temps. J'oubliai mon Oraiſon, & l'Afrite profitant de ma diſtraction, me jetta dans une mer ſur laquelle nous étions, & alla ſe mêler parmi les combattans. Comme je n'étois pas loin du rivage & que je ſçavois parfaitement nager, je gagnai bientôt la terre que je baiſai mille fois en remerciant le Ciel de ma délivrance. Mais ſi j'avois la conſolation d'avoir dérobé ma vie aux flots, d'un autre côté je me voïois dans un déſert, & pour comble de miſere, déchû de l'agreable eſperance de revoir ma femme & mon Païs.

Tandis que je m'affligeois d'être dans l'état où je me trouvois, & que je prenois à partie le Viſir de Salomon, dont les Pancartes

me paroiſſoient la cauſe de mes maux, je vis ſur la ſurface de la Mer un petit oiſeau qui vint à moi. Je n'en avois jamais vû de ſemblable, il avoit la tête bleuë, les yeux rouges, les aîles jaunes & le corps verd. Ce bel oiſeau s'approcha de ma bouche en étendant ſes aîles & y mettant ſon petit bec, il me la remplit d'une liqueur fraîche & délicieuſe, enſuite il me parla : Jeune Muſulman, me dit-il, ne perds point courage. Tu as été choiſi pour ſervir d'exemple aux hommes de ta Secte. On veut qu'ils t'entendent un jour raconter tes avantures, & qu'ils en profitent. O charmant oiſeau ! m'écriai-je, auſſi ſurpris de ce qu'il parloit que des choſes qu'il me diſoit, oiſeau de bon augure, par quel prodige avez-vous l'uſage de la parole ? Je ſuis, reprit-il, l'oiſeau du Prophete Iſaac. Je ſuis chargé du ſoin de veiller ſur cette

Mer, de ſecourir les malheureux mortels qui viennent dans ces lieux, & ſurtout les Muſulmans. Ainſi loin de vous affliger, conſolez-vous, & ſoïez ſûr que le Très-Haut tient compte aux bons des peines qu'ils ſouffrent pendant leur vie mortelle. Après avoir parlé de cette ſorte, il me montra la route que je devois tenir, en m'aſſurant que je pouvois la ſuivre ſans apprehender de faire quelque mauvaiſe rencontre.

Je pris le chemin qu'il m'enſeigna, & ce qu'il y a de plus ſurprenant, c'eſt que je marchai pendant quarante jours ſans avoir aucune envie de manger ni de boire; la liqueur que l'oiſeau m'avoit fait avaler me préſerva de la faim & de la ſoif. Enfin j'arrivai au pied d'une montagne qui étoit au milieu du Déſert. Je montai juſqu'au ſommet, ſur lequel je vis un aſſez beau Palais bâti de pierres de tail-

les. Il n'avoit point de fenêtres; mais seulement une porte de bronze qui étoit fermée. Je m'assis à l'ombre à deux pas de là, & tandis que je me reposois, mon oreille fut tout-à-coup frappée d'une grosse voix qui me dit: enfant d'Adam, tu es arrivé ici bien à propos pour moi & pour toi. Je jettai aussitôt la vûë du côté que partoit la voix, & j'apperçus un Afrite couché par terre. Il étoit encore plus grand & plus effroyable que celui qui m'avoit si traîtreusement fait tomber dans la mer. Il avoit une trompe comme celle d'un Elephant, l'œil droit plus rouge que du sang, & l'œil gauche bleu. Vien te mettre à mes côtés, poursuivit-il, & ne crains rien.

J'eus besoin de tout mon courage pour ne pas fuïr ce monstre horrible. Cependant bien que sa figure ne prevînt pas agreable-

ment en ſa faveur, j'eus l'aſſurance de m'en approcher & de m'étendre même auprès de lui. Il parut avoir de la joye de me voir. Jeune homme, me dit-il, de quel Prophete es-tu ſectateur? De Mahomet, lui répondis-je. Tant mieux, repliqua-t-il, c'eſt juſtement d'un homme tel que toi que j'ai beſoin. Je médite une grande entrepriſe, que je ne ſçaurois executer tout ſeul. Mais je me flate qu'avec ton ſecours j'en viendrai à bout. Tu peux compter que ſi j'obtiens ce que je déſire, je te comblerai d'honneur & de richeſſes. Je ſerai maître de tous les Royaumes du monde habité, par les hommes, & je prétend t'en donner un par reconnoiſſance. Je conſens, lui dis-je, de vous aider, & je ne vous demande pas une Couronne pour cela, tout ce que j'exige de vous, c'eſt de me porter à Baſra. Me le promettez-vous

Oüi, répondit-il, & j'en jure par la tête de ton Prophete. Hé bien, repris-je, vous n'avez qu'à me prescrire ce qu'il faut que je fasse, & je m'en acquitterai le mieux qu'il me sera possible.

JOUR CXCIX.

L'Afrite fut charmé de me voir dans la disposition de l'aider à venir à bout de son dessein, mais me défiant de lui avec raison, je resolus de me précautionner contre sa malice, & pour cet effet, je commençai à reciter tout bas mon Oraison. Pendant ce temps-là, il tira de sa poche une poignée de petites balles de plomb qu'il me mit entre les mains, en me disant: prend ces balles & ne manque pas de m'en jetter une toutes les fois que tu me verras tomber sans sentiment. Je ferai ce que vous m'or-

donnez, lui dis-je, & vous pouvez compter ſur ma parole.

Il ſe leva ſur cette aſſurance; je me levai auſſi & nous marchâmes vers le Palais. L'afrite tenoit comme moi une poignée de balles. Il en jetta une aſſez rudement contre la porte qui s'ouvrit à l'inſtant. Nous entrâmes dans une cour pavée de marbre jaſpé, où nous apperçûmes deux Lions qui commencerent à rugir dès qu'ils nous virent. Mais mon compagnon les frappa chacun d'une balle, & ils demeurerent immobiles. Nous arrivâmes à une ſeconde porte de bronze que fermoit un cadenat d'argent. Une balle ne l'eut pas plûtôt touché, qu'il tomba & que la porte s'ouvrit d'elle-même. Une Caverne d'une vaſte étenduë s'offrit à nos regards. Un fleuve rapide & d'une eau noirâtre couloit au milieu, & avoit ſur ſes bords deux Dragons d'une groſſeur

étonnante. Ces monſtres à notre vûë étendirent leurs aîles & ſe mirent à ſiffler d'une maniere épouventable en vomiſſant des tourbillons de feu. L'Afrite leur jetta des balles ; ils ſe coucherent auſſi-tôt par terre, au lieu de continuer leurs ſifflemens, & nous laiſſerent paſſer outre.

Nous parvînmes à une autre cour, dont les murailles paroiſſoient bâties de briques d'or. Le pavé en étoit de lames d'argent. Au milieu s'élevoit un Dôme de bois de Sandal rouge, que ſoutenoient ſix colomnes d'acier de la Chine, & ſous lequel il y avoit un grand Sopha d'or maſſif. Sur ce Sopha étoit un cercüeil fait de pierres précieuſes qui jettoient un éclat dont mes yeux furent ébloüis. Dès que nous voulûmes nous en approcher, deux Griffons qui gardoient le Dome, s'avancerent pour nous mettre en pieces ; mais les

les balles les obligerent bien-tôt à reculer. Si bien que nous vîmes ſans obſtacle ce qu'il y avoit dans le cercüeil. C'étoit un homme d'un air venerable. Il paroiſſoit reſpirer encore. La mort qui fait une affreuſe impreſſion ſur les plus beaux objets de la nature ; ſembloit reſpecter le perſonnage qui ſe préſentoit à nos yeux.

Il avoit au doigt pluſieurs bagues, & entr'autres un gros anneau ſur lequel étoit gravé le grand nom de Dieu. [*a*] L'Afrite porta la main ſur cet anneau, & voulut le tirer, lorſque dans le moment il deſcendit du haut du Dome un long Serpent aîlé qui lui ſouffla au viſage, & le renverſa par terre ſans ſentiment. Alors me ſouvenant de ce que l'Afrite

[*a*] Il y a ſelon les Cabaliſtes Mahometans, cent & un nom de Dieu, c'eſt-à-dire, attributs, comme bon, ſaint, juſte, &c. qui ont tous chacun une vertu particuliere ; mais ce grand nom a toutes les vertus des autres.

m'avoit recommandé, je le frappai d'une balle, & il reprit ſes eſprits. Tu as bien fait, me dit-il, voilà tout le ſervice que j'exige de toi : continuë de me le rendre, ſi j'en ai encore beſoin. En achevant ces paroles, il tâcha pour la ſeconde fois d'arracher l'anneau. Le Serpent d'un nouveau ſouffle lui fit encore perdre connoiſſance, & moi je lui fis reprendre l'uſage de ſes ſens comme la premiere fois.

O ! ami Muſulman, s'écria l'Afrite, je t'ai de grandes obligations. Apprend que le mort qui eſt dans ce Cercüeil eſt le Prophete Salomon ; je voudrois me ſaiſir de ſon cachet ; je deviendrois par ce moyen maître de tout le monde, & tu peux bien penſer que je n'oublierois pas tes ſervices. Hé pourquoi, lui dis-je, ne vous ſervez-vous pas de vos balles pour écarter ce Serpent ? Elles ne peuvent rien contre lui, me répondit-il, &

ce n'est qu'en résistant à son souffle que je puis faire ce que je souhaite. A ces mots il fit un troisiéme effort & tira l'anneau jusqu'à la moitié du doigt du Saint Prophete. Mais le même Serpent revint sur l'Afrite, & le terrassa d'un souffle pour la troisiéme fois.

Je me préparois à faire mon office, & j'avois déja le bras levé pour jetter une balle au Génie, quand le Serpent m'adressa ce discours: ô Musulman, cessez de prêter votre secours à ce maudit Génie: c'est un des sept Afrites qui se révolterent contre Salomon, & que ce Prophete enferma au centre de la terre pour les punir de leur audace. Il ne respire que la possession de cet anneau dont il connoît la puissance, & il attendoit depuis long-tems au pied de la Montagne où vous l'avez rencontré, quelqu'un qui pût l'aider à en faire la conquête; mais il se flatte

vainement de l'eſperance d'avoir ce merveilleux Cachet qui eſt ſous ma garde. Je ſuis un des Génies qui ont toujours été fideles à Salomon, & par conſequent j'ai plus de force moi ſeul que cet Afrite & ſes ſix camarades enſemble. Laiſſez-le donc, ajouta-t-il, dans l'état où je viens de le mettre; qu'il y demeure juſqu'à la fin des ſiecles. Eloignez-vous promptement de ce tombeau, & ne troublez plus le repos de ce ſaint lieu, autrement je ſerai obligé de vous exterminer: ce que j'aurois déja fait, ſi vous n'étiez pas de la Nation du Prophete Mahomet.

JOUR CC.

JE ne répondis au Génie fidelle qu'en lui obéïſſant. Je retournai ſur mes pas & gagnai le pied de la Montagne ſans avoir beſoin

de mes balles pour écarter le Dragon & les Lions que je retrouvai sur mon passage. Ces bêtes feroces étoient encore dans la même situation où l'Afrite les avoit mises. Je suivis un sentier qui me conduisit à une plaine; mais avant que d'y entrer, il me fallut passer auprès d'une Caverne d'où je vis sortir des tourbillons de flâmes & de fumée. J'entendois aussi un bruit épouventable de fers qui en partoit avec des plaintes, des gemissemens, des cris & des hurlemens affreux. Il y avoit à l'entrée de cet horrible lieu, un monstre dont je ne pourrois que foiblement vous peindre la laideur. Je jugeai que c'étoit encore un Afrite, parce qu'il ressembloit assez à ceux que j'avois déja vûs. Il étoit attaché à un rocher avec de grosses chaînes de fer.

Il m'appella d'un son de voix semblable au Tonnerre: Jeune

homme, me dit-il, arrête & me réponds. De quel Païs es-tu, & de quel Prophete es-tu Sectateur ? Je lui répondis que j'étois de Basra, & que je faisois profession de la Doctrine Musulmane. Mahomet, reprit-il, est-il encore vivant. Il a changé de sejour, lui repartis-je ; après avoir fait une Mission parfaite, il est sorti de ce monde perissable pour aller goûter les plaisirs celestes. Il me fit ensuite d'autres questions : Les Mahometans, dit-il ; font-ils régulierement la priere, & leurs mœurs sont-elles pures & innocentes ? Ils font la priere, lui répondis-je, mais hélas, il s'en faut beaucoup qu'ils ne gardent inviolablement les préceptes de Mahomet. Bon, tant mieux, répliqua-t-il. Et la fontaine de Zemzem coule-t-elle toûjours ? Oüi, dis-je : Elle tarira pourtant, interrompit-il, & la corruption doit devenir generale.

Tous les crimes se commettront avec une licence effrenée. L'adultere regnera par tout. On fera tous les jours de faux fermens. On mangera du Porc, on boira du vin publiquement, & l'on verra les femmes monter à cheval. Oh ce tems là, lui dis-je, n'est pas fort éloigné, l'on vit déja de cette sorte.

Je m'apperçûs que mes dernieres paroles lui causerent beaucoup de joye. O enfant d'Adam! s'écria-t-il avec transport, est-il possible que les hommes soient déja si criminels? quelle heureuse nouvelle tu viens de m'annoncer! il est donc tems que je sorte d'esclavage pour m'aller montrer au genre humain. Apprend jeune homme, ajoûta-t-il, que je suis le Dedgeal; [a] je vais dans le monde répandre mes fureurs. A ces mots, il secoüa ses chaînes avec violen-

[a] Le Dedgeal, c'est-à-dire l'Ante-Christ.

ce, & fit de ſi terribles efforts pour ſe délier, qu'il en vint à bout. Mais il n'eut pas le tems de faire un mauvais uſage de ſa liberté, car deux Génies vêtus de robes vertes apparurent à l'inſtant, l'arrêterent, & pendant que l'un le rattachoit au rocher, l'autre le frappoit avec une maſſuë d'acier en lui diſant : demeure, demeure là, maudit ; c'eſt trop-tôt briſer tes fers ; attend qu'on te permette de paroître au monde : l'heure n'en eſt pas encore arrivée.

Je n'étois pas un tranquille témoin de la ſcene qui ſe paſſoit à mes yeux. Je m'éloignai du Dedgeal le plutôt qu'il me fut poſſible ; j'entrai dans la plaine tout troublé, & marchai vers une avenuë des plus beaux arbres de Sandal que j'aye jamais vûs. Ils s'étendoient juſqu'aux Foſſés d'un Château qu'on voyoit en perſpective. Ce Château dont les murailles

étoient d'or, & les creneaux de pierreries, augmentoit mon admiration à mesure que j'en approchois. On y entroit par une porte d'argent que fermoit un cadenat d'émeraudes. Après avoir considéré avec beaucoup d'étonnement un si bel édifice, je me sentis une vive curiosité d'en voir le dedans. Je m'avançai vers la porte sur laquelle ces paroles étoient écrites en lettres d'or : *Quiconque viendra ici & voudra ouvrir cette porte, qu'il sache qu'elle n'a point d'autres clefs, que les mots suivans : Il n'y a point de Dieu autre que Dieu. Mahomet est son Prophete. Il n'y a point de Dieu autre que Dieu ; Adam est l'Elû de Dieu. Il n'y a point de Dieu autre que Dieu, Ismael est la Victime de Dieu.*

Effectivement je n'eus pas sitôt lû ces paroles, que la porte s'ouvrit. Que vous dirai-je ? c'est dans cet endroit que je ne sçaurois trou-

ver de termes qui puiſſent vous donner une idée juſte des choſes que je vis. Repreſentez-vous tout ce que votre imagination eſt capable de concevoir de plus riche, de plus magnifique & de plus beau, & ſoyez perſuadez que vous n'imaginez rien qui approche de ce qui s'offrit à ma vûë. J'apperçûs un Palais bâti d'un métal bleu qui m'étoit inconnu ; mais quelque précieuſe que me parût la matiere, le travail la ſurpaſſoit encore. La ſtructure du bâtiment ne reſſembloit point à celle des nôtres. On jugeoit bien que ce ne pouvoit être un ouvrage des hommes. Les appartemens étoient remplis de ſophas d'étoffes d'or & de ſoye, & j'y remarquai pluſieurs peintures qui occuperent fort long-tems mes regards. Elles repreſentoient les Guerres que notre grand Prophete a ſoutenuës pour établir ſa Religion, & tout cela étoit peint

avec tant d'art, que le fameux Many auroit avoüé lui-même que ces ouvrages étoient au-deſſus de ſon pinceau.

Lorſque j'eus parcouru pluſieurs appartemens, où je fus aſſez ſurpris de ne trouver perſonne, j'entrai dans un jardin d'une étenduë immenſe, & qui n'eſt pas moins difficile à décrire que le Palais. Des allées à perte de vûë bordées d'arbres chargés de toutes ſortes de fruits, des parterres de mille eſpeces de fleurs qui nous ſont inconnuës, & des baſſins d'or maſſif remplis d'une eau tranſparente, attiroient tour à tour mon attention. Dans ce jardin délicieux où une infinité d'Oiſeaux de diverſes couleurs faiſoient entendre leur ramage, je rencontrai un Cavalier ſans barbe qui avoit des habits couverts de diamans. Il portoit un Turban verd parſemé de rubis, & il montoit un Che-

val de couleur de roſe, ſous les pas duquel la terre produiſoit des fleurs ſur le champ. Il étoit plus beau que la Lune, & il ſortoit de ſes yeux des rayons de lumiere.

JOUR CCI.

JE jugeai à ſon air & à la magnificence de ſon habillement que ce devoit être le Maître du Palais; & je commençois à craindre qu'il ne me ſçût mauvais gré d'être entré dans ce jardin, lorſqu'en paſſant près de moi il s'arrêta & me dit: ô jeune homme, n'es-tu pas de Baſra? Oüi, lui répondis-je. Tu ſois le bien venu, reprit-il, je ſçavois bien que tu devois venir ici. Mais dis-moi, as-tu bien conſideré toutes les merveilles de ce ſejour, & as-tu mangé des mets dont on s'y nourrit? J'ai vû des choſes fort ſurprenantes, lui re-

partis-je ; pour vos alimens, je ne ſçai ce que c'eſt. Pourſuis donc ton chemin, repliqua-t-il, tu rencontreras quelqu'un qui te ſervira ici de guide & te fera enfin arriver au comble de tes ſouhaits.

Je continuai de marcher en promenant ma veuë de toutes parts. Je ne pouvois me laſſer de regarder & d'admirer tous les objets qui m'environnoient. Enfin j'arrivai à un endroit où j'apperçûs un Mihrab (*a*) au haut duquel étoient écrits ces mots : *Il n'y a point de Dieu autre que Dieu, Mahomet eſt ſon Prophete.* Il y avoit dedans un homme à genoux ; j'attendis qu'il eût fini ſa priere, après quoi je le ſaluai. Il me rendit le ſalut, & me dit : O jeune Muſulman ! il faut que tu ſois bien aimé de Mahomet, pour avoir pû venir juſqu'ici : Sçais-tu bien dans quel lieu tu es ?

[*a*] Autel des Mahometans fait en forme de Niche.

apprend que ce jardin eſt le ſéjour deſtiné pour les amis & les parens de ce Prophete. C'eſt ici qu'une éternelle félicité les attend tous: il y en a déja un grand nombre, & je veux te les faire voir. Alors il me mena vers un fleuve de lait qui rouloit lentement ſes eaux au travers du jardin, & ſur les bords duquel il y avoit une infinité de perſonnes aſſiſes à des tables couvertes de pluſieurs mets. Je vis là des Scherifs de la race de Mahomet, & les Sahabas (a) de ce Prophete.

Dès qu'ils m'apperçûrent, ils me dirent d'un air gracieux: Mets-toi là, jeune homme, puiſque Mahomet a bien voulu que tu viſſes ce lieu reſervé à ſes Diſciples & à ſa poſterité; vien boire de nos vins & manger de nos mets. Je m'aſſis auprès de mon conducteur qui me preſenta un pain que je trouvai

(a) Sahabas ce ſont les amis contemporains & Diſciples de Mahomet.

excellent, puis il me servit un poisson en disant : goûte de ce poisson, & me dis si tu en as mangé de meilleur ? Je n'ai jamais rien mangé de si exquis. Ensuite on me fit boire de l'eau du fleuve qui me sembla avoir le goût d'un vin délicieux.

Après le repas, mon guide me conduisit à une Prairie où il y avoit plus de mille jeunes filles assemblées. Là les unes s'amusoient à chanter, les autres à joüer du Luth ; & enfin les autres se tenant par la main formoient des danses en rond. Elles étoient richement habillées, mais elles brilloient bien davantage par l'éclat de leurs charmes que par les pierreries dont elles étoient couvertes. Elles me parurent toutes pourvûës d'une extrême beauté. Je n'en pouvois trouver une plus aimable que les autres. Aussi, il me sembla qu'elles vivoient toutes en bonne

intelligence, & je n'appercevois dans leurs regards aucune marque de jalousie.

Vous voyez, me dit mon Conducteur, des Houris. Ces substances Celestes font le bonheur des Scherifs & des Sahabas. Il vous est permis de les considerer de loin, mais n'en approchez pas. Le plaisir de les entretenir vous est défendu, puisque l'Ange de la mort ne vous a point encore enlevé du monde.

Je promenai long-tems mes regards dans la Prairie; puis suivant le personnage qui me conduisoit, je me rendis avec lui auprès d'une Grotte qui étoit à l'extrêmité d'un jardin. C'est ici, me dit-il, que je suis ordinairement. L'homme sans barbe que vous avez vû monté sur un Cheval de couleur de rose est le Prophete Elie. Il demeure à l'autre bout du jardin; & moi qui me nomme le Prophete Kheder,

Kheder, je fais ma réſidence dans cette Grotte. Il ne tiendra qu'à vous d'y vivre avec moi; nous ferons enſemble la priere, & nous goûterons les délices de ce beau ſéjour, auquel la terre n'eſt pas comparable. Nous ne ſavons ici ce que c'eſt que le changement des ſaiſons; on y reſpire toujours un air temperé; un Printems perpetuel y regne; la nuit n'y répand jamais ſes ténébres, & le jour qui nous éclaire eſt toujours pur & ſerain.

J'acceptai l'offre du Prophete Kheder. Je lui tins compagnie pendant quelques années; mais malgré tous les agrémens de ce beau lieu, je m'y ennuyai. Le ſouvenir de Canzade me fit ſentir que je tenois encore au monde. Le deſir de la revoir vint troubler mon repos, & je croi que la poſſeſſion même des Houris ne me l'auroit pas fait oublier. Kheder remarqua

mon ennui ; je vois bien, me dit-il, que vous voudriez être à Basra. Puisque les charmes de ce jardin ne sont pas assez puissans pour vous retenir, je vais tout-à l'heure remplir vos désirs. En parlant ainsi, il leva les yeux en l'air, & voyant un petit nuage qui passoit pardessus nos têtes, il l'arrêta, & lui demanda où il alloit. Le nuage, ou plutôt un Génie qui en étoit enveloppé, lui répondit : O ! grand Prophete, je vais à la Chine, avez-vous quelque chose à me commander ? Est-ce pour un bien fait, repliqua Kheder, ou pour un châtiment ? C'est pour un bien fait, repartit le Génie. Cela étant, dit le Prophete, poursuis ton chemin, je n'ai pas besoin de toi.

JOUR CCII.

UN moment après il passa un second nuage. Kheder lui fit la même question qu'à l'autre, & le nuage ayant répondu qu'il alloit à Bagdad pour faire du bien : puisque cela est ainsi, lui dit le Prophete, il faut que tu me fasses un plaisir. Transporte à Basra ce Musulman, & le mets à la porte de sa maison. Le Génie qui étoit dans le nuage y consentit ; mais avant que je partisse avec lui, je remerciai Kheder de toutes ses bontés, & me recommandai à ses prieres. De son côté il m'apprit une courte Oraison qu'il me dit de réciter sur la route, & il m'assura qu'elle me préserveroit le reste de mes jours de la malice de mes ennemis, de la colere des Rois, & de tout mauvais accident.

Je répetai en chemin plus de cent fois mon Oraiſon, ſeulement pour la bien apprendre par cœur, car je ne me défiois point du Génie qui me portoit, c'étoit un Génie bien faiſant, j'aurois eu tort de ne m'y pas fier. Il me tranſporta dans la Ville de Baſra en moins de trois ou quatre heures, & me laiſſa à ma porte. Je frappai, il étoit nuit. Un Eſclave vint ouvrir, & à la clarté d'un flambeau qu'il portoit, ayant apperçû ma figure, il me ferma la porte au nez bruſquement, puis il me demanda qui j'étois, & ce que je voulois. Je lui répondis que j'étois le Maître de cette maiſon, & que je lui ordonnois de rouvrir promptement la porte.

Sur ma réponſe, qu'il alla porter à ma femme, elle vint elle-même ouvrir; mais au lieu de me recevoir avec les tranſports de joye que lui devoit cauſer mon re-

tour, elle fit un horrible cris dès qu'elle me vit, & rentra avec précipitation. Comment donc, dis-je alors, ma veuë épouvante Canzade! Ses yeux me méconnoissent! Puis-je être changé jusqu'à ce point? qu'on fasse venir Hour, m'écriai-je! je veux parler à mon frere. Il parut aussit-tôt avec un jeune homme que je ne connoissois point. Il s'approcha de moi, me considera fort attentivement, & me dit ensuite qu'il ne me reconnoissoit point. Aboulfaoüaris, ajouta-t-il ne vous ressemble nullement; c'est un bel homme, & vous êtes fort laid. Il a de l'embonpoint, & vous êtes plus décharné qu'un squelete. Cessez de vouloir passer ici pour lui, vous ne nous tromperez point. Quoique nous ne l'ayons pas vû depuis sept années, nous n'avons pas oublié ses traits: nous ne doutons point qu'il n'ait peri dans son voyage de Golconde.

Je fus assez surpris de ces paroles. Je comprenois bien que je pouvois être changé, mais je ne conçus pas comment il étoit possible que mon frere me méconnût. Hé quoi, Canzade, dis-je à ma femme, qui rassurée par la presence de Hour & des Esclaves qui nous écoutoient, étoit revenuë à la porte, vous ne démêlez point en moi les traits de cet Aboulfaoüaris que vous avez aimé & qui vous aime toûjours avec tendresse, malgré tous les malheurs qui lui sont arrivés ? Ah que mon sort est déplorable ! Helas je ne sçavois pas que vous me prépariez un si triste accueil à mon retour ! que ne suis-je encore sous la terre ! que je suis mal récompensé de l'impatience que j'avois de vous revoir ! Vous avez, me dit Canzade toute émuë, le son de la voix d'Aboulfaoüaris, & bien que d'ailleurs vos traits ne ressemblent

point aux siens, je vous avouerai que je ne vous écoute pas tranquillement. Mais, ajouta-t-elle, si vous êtes veritablement mon Epoux, dites-moi pourquoi vous paroissez si different de ce que vous étiez lorsque vous partîtes de Basra? Où avez vous été & que vous est-il arrivé qui ait pû produire en vous un si grand changement?

Alors je fis une relation de mon voyage, sans oublier la moindre particularité, & quand j'eus achevé de parler, le jeune homme qui étoit avec ma femme & mon frere prit la parole & me dit: Vous êtes un imposteur & vous n'avez composé cette fable ridicule que pour tâcher de mettre obstacle à mon bonheur; mais vous vous trompez, poursuivit-il avec emportement, si vous vous flattez d'y réüssir. Puisque j'ai épousé Canzade aujourd'hui, je la posséderai.

A ces derniers mots qui me firent frémir, je regardai Hour & ma femme. Ils me parurent tous deux interdits & deconcertés. Qu'entens-je, m'écriai-je ? Canzade, dont je croyois la conſtance égale à la mienne, Canzade a un autre Epoux que moi ! J'allois continuer ; mais il me prit un ſaiſiſſement qui m'empêcha d'en dire davantage.

JOUR CCIII.

NOus paſſâmes la nuit en conteſtation, le jeune homme & moi. Plus je ſoutenois que j'étois Aboulfaoüaris, plus il ſembloit être perſuadé du contraire. A l'égard de Canzade & de Hour, ils gardoient le ſilence & ſe regardoient l'un l'autre avec des yeux où la honte étoit peinte. Dès qu'il fut

fut jour, nous allâmes tous quatre chez le Cady. Seigneur, lui dit le jeune homme, vous me mariâtes hier avec Canzade; mais le mariage n'a point été consommé; cet Etranger que vous voyez, est venu cette nuit troubler nos nôces. Il prétend être l'Epoux de cette Dame, & il se dit Aboulfaoüaris.

Le Cady branlant la tête à ce discours, dit qu'il avoit connu Aboulfaoüaris, & que je ne lui ressemblois nullement. Puis s'adressant à Canzade: Et vous belle, Dame, lui dit-il, que pensez vous de cet homme là? le croyez-vous Aboulfaoüaris? Seigneur, répondit-elle, si je m'en fie au rapport de mes yeux, ce n'est point lui, il n'en a que le son de la voix. O Juge des Musulmans, dis-je alors au Cady, je vous supplie très-humblement de m'écouter. Gardez-vous bien de juger avec trop

de précipitation; vous pourriez prononcer un arrêt injuſte. Si je ſuis changé, c'eſt un effet de mes dernieres avantures. Le ſéjour que j'ai fait ſous la terre a produit ce changement. Quelle étrange choſe nous dites-vous, s'écria le Juge! un homme vivant peut-il demeurer ſous la terre? Sans doute, repartis-je, & je vais, ſi vous voulez, vous conter ce qui m'eſt arrivé. Oh! interrompit en cet endroit le jeune homme en s'adreſſant au Cady: Monſeigneur, il a une fable toute prête. Il va vous débiter des choſes merveilleuſes; mais vous n'êtes pas aſſez credule... Taiſez-vous, jeune homme, interrompit à ſon tour le Juge; je veux l'entendre. Parlez, continua-t-il, en ſe tournant de mon côté; je vous écoute & je vous aſſure que je vous rendrai juſtice.

En même tems je commençai la relation de mon dernier voyage;

& je dis tout ce qui m'étoit arrivé depuis mon départ de Baſra juſqu'à mon retour. Lorſque j'eus fini mon récit, le Cady regarda Canzade, Hour & le jeune homme. Cette affaire, leur dit-il, me paroît fort importante, & je ne puis en décider moi-même. Ce que cet homme vient de nous conter, n'eſt pas vrai-ſemblable; on peut le ſoupçonner de menſonge; mais peut-être n'avance-t il rien qui ne ſoit veritable; & c'eſt ce qu'il faut ſçavoir. Allez tous quatre à Medine trouver Aly-Ben-Aby Taleb gendre de Mahomet, & le grand Omar Commandeur des Croyans: la choſe merite aſſez qu'ils en prennent connoiſſance & qu'ils en jugent eux-mêmes.

Voilà quelle fut la déciſion du Cady. Nous partîmes auſſi tôt pour Medine, Hour, Canzade, le jeune homme & moi. Nous

nous rendîmes d'abord au Palais d'Omar, qui ne ſçut pas plutôt mes avantures, qu'il me dit : Ce que tu viens de me raconter eſt trop ſingulier pour que je puiſſe y ajouter foi. Il faut tout-à-l'heure aller au Jardin du Prophete ; je veux vous y accompagner tous quatre ; le gendre de Mahomet nous dira ce que nous devons penſer du récit ſurprenant que je viens d'entendre.

Nous allâmes avec Omar au Raouzé, où nous trouvâmes Aly qui faiſoit ſa priere ſur le Tombeau du Prophete. O Abalhuſeyn, lui dit le Commandeur des Croyans, je vous amene un homme qui m'a conté des choſes ſi peu dignes de foi, que je ne ſçaurois les croire. Aly me demanda mon nom, & dès que je lui eus dit que je me nommois Aboulfaoüaris de Baſra, il leva les yeux au Ciel, & s'écria avec tranſport ;

O Prophete de Dieu! Mahomet mon beau pere, vous avez dit vrai. Seigneur, ajouta-t-il en s'adreſſant à Omar, il faut s'il vous plaît que j'entende le recit de ſes avantures. Cet homme là n'eſt point un impoſteur, car Mahomet m'a donné de ſes nouvelles depuis long-tems, & m'a lui-même averti qu'un homme appellé Aboulfaoüaris viendroit un jour au Raouzé & me raconteroit des choſes auſſi veritables qu'extraordinaires. Ce jour eſt donc enfin arrivé, & Aboulfaoüaris va ſatisfaire ma curioſité.

Après avoir ainſi parlé, il pria le Commandeur des Croyans de me permettre de conter mon Hiſtoire. Qu'il la raconte, dit Omar, je l'entendrai volontiers une ſeconde fois. Alors je commençai le récit de mes avantures ſouterraines; je m'étendis particulierement ſur les Génies Muſulmans &

ſur ce que leur Roi m'avoit chargé de dire de ſa part au Commandeur des Croyans & au gendre du Prophete. Omar & Aly furent charmés de ce que je leur dis. Ils membraſſerent tour à tour en me diſant qu'ils me regardoient comme le plus heureux de tous les hommes, puiſque j'avois vû avant ma mort le ſéjour deſtiné aux parens & aux amis de Mahomet après cette vie mortelle.

JOUR CCIV.

LE réſultat de mon voyage à Medine, fut qu'Omar perſuadé que j'étois en effet Aboulfaoüaris, renvoya le jeune homme, & me rendit Canzade. Enſuite il fit tirer de ſes tréſors deux cens mille ſequins d'or qu'il me donna avec cent Eſclaves & cent Cha-

meaux. Je retournai à Baſra où j'achetai un Hôtel magnifique. Je vêcus avec Canzade comme un homme qui en étoit toujours amoureux. Je ne lui fis point de reproches ſur l'impatience qu'elle avoit euë de ſe remarier. Il eſt vrai qu'elle m'en témoigna beaucoup de regret, & qu'elle me parut même fort excuſable. Hour, pendant mon abſence avoit mal menagé mon bien, ou pour mieux dire, l'avoit entierement diſſipé. De maniere que pour ſe mettre à l'abri de la neceſſité & procurer en même tems à Canzade un ſort plus doux, il l'avoit fait épouſer à un riche jeune homme de ſes amis.

Je n'en uſai pas plus mal avec mon frere qu'avec ma femme. J'oubliai le paſſé & nous commençames à vivre comme auparavant dans la meilleure intelligence du monde. Outre les bienfaits d'Omar, qui ſeuls me mettoient en

état de mener une vie commode, j'eus le bonheur de découvrir un tréſor dans la maiſon que j'avois achetée. Je m'en ſuis fait un revenu ſi conſiderable, qu'à peine puis-je le dépenſer avec quelque profuſion que je vive.

FIN DE L'HISTOIRE de Bedreddin Lolo, de ſon Viſir & de ſon Favori.

LE Voyageur Aboulfaoüaris ayant achevé en cet endroit le récit de ſes avantures, Bedreddin & ſes compagnons lui dirent qu'ils n'en avoient jamais entendu de ſi ſingulieres. Mais Seigneur Aboulfaoüaris, lui dit le Roi de Damas, après bien des fatigues & des chagrins, vous êtes enfin ſatisfait. Vous joüiſſez d'une parfaite felicité. Il y a long-tems que je cherche un homme heureux. Je ſuis d'autant plus ravi d'en avoir

trouvé un, que j'avois perdu l'eſperance de le rencontrer. Mes deux Aſſociés, pourſuivit-il, ſont perſuadés qu'il n'y a point d'homme ſur la terre auquel il ne manque quelque choſe pour pouvoir dire avec raiſon qu'il eſt content. Pour moi je leur ai toujours ſoutenu le contraire, & je rends graces au Ciel qui les a déſabuſés; car après tout ce que vous venez de nous dire, ils ne ſçauroient douter que vous ne ſoyez très-heureux.

Pardonnez-moi, répondit le Voyageur, ils en peuvent douter juſtement, & c'eſt vous même qui vous trompez, lorſque vous me croyez ſi ſatisfait. Une circonſtance que j'ai ſupprimée dans mon récit ne vous le fera que trop connoître. Canzade aime le jeune homme avec qui je la trouvai mariée à mon retour. J'avouë que, fidelle à ſon devoir, elle ne cherche pas les moyens de parler à ſon

Amant ; mais elle en eſt occupée malgré elle. Je m'en ſuis apperçû plus d'une fois, & cette découverte m'a percé le cœur. Comme je ſuis plus amoureux que jamais, & que je n'ai pas moins de délicateſſe que d'amour, jugez du chagrin que j'ai de n'être plus aimé, & combien je ſuis éloigné de ce bonheur parfait dont vous croyez que je goûte les charmes.

Le Roi de Damas n'eut rien à repliquer à ce diſcours qui lui fit penſer que ſon Viſir & ſon Favori n'avoient en effet pas tort de douter qu'il y eut des hommes parfaitement contens.

Après pluſieurs journées la Caravane arriva à Bagdad. Comme Aboulfaoüaris avoit affaire dans cette grande Ville, Bedreddin Lolo, Atalmuc & Seyf el Mulouk l'y laiſſerent & continuerent leur chemin vers Damas où ils ſe rendirent heureuſement. Le Viſir

qui avoit été chargé de la conduite de l'Etat, l'avoit ſi bien gouverné, qu'il n'y eut aucune plainte contre lui. Le Roi récompenſa ſon zele & ſa fidelité. Enſuite il dit au Prince Seyf el Mulouk & au Viſir Atalmulc: Reprenez dans ma Cour le rang que vous y teniez avant notre départ. Je ſuis à preſent de votre ſentiment. Je ſuis perſuadé qu'il n'y a point d'homme qui n'ait ſes chagrins. Les perſonnes les plus heureuſes ſont celles dont les peines ſont les plus ſupportables. Demeurons déſormais ici tranquilles. Si nous ne ſommes pas tous trois pleinement ſatisfaits, ſongeons qu'il y en a de plus malheureux.

Oui, Sire, dit Seyf el Mulouk, on en voit ſans doute de plus infortunés; nous n'avons pas beſoin d'un grand courage pour ſoutenir nos malheurs. Pour moi je me conſolerai de ne pas poſſeder Be-

dy-al-Jemal, & vous devez auſſi, pourſuivit-il, en ſouriant, vous conſoler l'un & l'autre de la perte de vos Maîtreſſes. Si elles vivent encore, leur vûë ne doit plus être ſi dangereuſe pour les Cadis & pour les Pages.

Ce fut ainſi que Sutlumemé acheva l'Hiſtoire du Roi de Damas & de ſon Viſir. Les femmes de Farrukhnaz à leur ordinaire lui donnerent des applaudiſſemens. Elles loüerent fort la conſtance des Amans dont elles venoient d'entendre les avantures; & la Princeſſe, ſelon ſa coutume, ne manqua pas de trouver à redire à leur fidelité. Cela ne rebuta point la Nourrice, qui demanda la permiſſion de conter de nouvelles Hiſtoires. Elle l'obtint, & le jour ſuivant elle reprit la parole de cette maniere.

JOUR DCCCCLX.

UN jour que le Calife Haroün Arraſchid étoit avec la belle Sultanum ſa Favorite dans un cabinet qui donnoit ſur le Tigre, & d'où, ſans être vû, il voyoit ceux qui ſe promenoient ſur les bords de ce fleuve, il apperçut deux hommes dont l'un lui parut jeune & l'autre fort vieux. Il les regarda avec aſſez d'attention, parce qu'ils rioient à gorge déployée. Comme il étoit naturellement curieux, il appella un de ſes Officiers, & le chargea d'aller dire à ces deux hommes de lui venir parler.

L'Officier s'acquitta de ſa commiſſion & amena le vieillard & le jeune homme devant le Calife, qui leur demanda le ſujet de leurs ris immoderés. Le Vieillard prit la

parole, & lui répondit : Commandeur des Croyans, je me promenois avec ce jeune homme. Il m'a conté une Hiſtoire fort agréable, & je lui en ai raconté une autre à mon tour, qu'il a trouvée ſi plaiſante, qu'il n'a pû s'empêcher de rire, & je vous avoüerai que ſes ris ont excité les miens.

Je ſerai bien-aiſe, reprit Haroün, de l'entendre, & elle fera plaiſir auſſi à cette jeune Dame. Faites-nous-en donc le recit, ajouta-t il en s'adreſſant au Vieillard, & ce jeune homme nous contera la ſienne enſuite. Le Vieillard pour obéïr au Calife, commença de parler dans ces termes.

HISTOIRE
des deux Freres Génies Adis & Dahy.

AUx environs de Maſulipatan, Ville du Royaume de Golconde ſur la côte de Coromandel, demeuroit une Païſane chargée de deux filles fort jolies. L'aînée qui ſe nommoit Fatime avoit dix-ſept ans ; & Cadige, c'étoit le nom de la cadette, n'en avoit encore que douze. Elles logeoient dans une Chaumiere éloignée de tous Villages, & cette petite famille ſubſiſtoit du travail de ſes mains. Un ruiſſeau qui avoit ſa ſource auprès de la cabane, lui en fourniſſoit les moyens & lui prêtoit ſon eau pour blanchir le linge de quelques perſonnes de Maſulipatan dont elle avoit la pratique. Après que la Païſane & ſes filles avoient bien blanchi & fait ſecher

leur linge, elles avoient coutume de le couvrir de fleurs pour le rendre plus odorant.

Un jour que la mere s'occupoit à en cüeillir dans la Prairie pour cet effet, elle pinça ſans s'en appercevoir, la queuë d'un Aſpic qui s'étoit caché ſous une plante d'Hyacinthe. Cette venimeuſe bête s'en vengea ſur le champ & piqua vivement la Villageoiſe qui fit un grand cri. Les filles étant accouruës auſſi-tôt, trouverent le doigt de leur mere déja enflé, & le venin paſſant en moins d'un quart-d'heure dans les veines principales, par la communication du ſang, eut bien-tôt gagné les parties nobles. Cette malheureuſe femme ſe voyant près de ſa fin, acheva de remplir les devoirs d'une bonne mere, en parlant de cette ſorte à ſes filles: Mes enfans, je ſuis fâchée de vous quitter dans un tems où mon ſecours vous ſeroit

:le plus neceſſaire; mais mon
ire eſt venuë. Je vois approcher
noi l'Ange de la mort: il faut
ir. Ce qui me conſole, c'eſt
je n'ai rien à me reprocher ſur
re éducation, & graces au
l, je vous laiſſe avec de bon-
& heureuſes inclinations. Per-
:rez toujours dans la vertu que
ous ai enſeigné, & ſuivez exac-
ent les préceptes de notre
nd Prophete Mahomet. Gar-
-vous bien ſur toutes choſes,
)andonner ſa Secte pour vous
er aux ſuperſtitions des Gen-

Vivez de votre petit travail,
ıme nous avons fait juſqu'ici;
)ere que le Ciel aura ſoin de
ıs. Je vous recommande enco-
le vivre toutes deux en bonne
:lligence, & de ne vous ſeparer
ais, s'il vous eſt poſſible, car
re bonheur dépend de votre
on. Cadige, ajouta-t-elle en ſe
rnant vers la cadette: ma fille,

TAYLOR INS. OXFORD

vous n'êtes encore qu'un enfant : obéïſſez à votre ſœur Fatime, elle ne vous donnera point de mauvais conſeils.

Après cette exhortation, la Païſane ſe ſentant affoiblir, embraſſa ſes filles & mourut dans leurs bras. Il n'y a point de termes qui puiſſent exprimer quelle fut leur déſolation lorſqu'elles virent leur mere ſans vie. Elles fondirent en larmes & firent retentir de leurs cris toute la Campagne. Enſuite comme la nature ne ſçauroit toujours fournir des pleurs, elles tomberent dans un accablement d'où elles ne ſortirent que pour rendre les honneurs funebres à leur mere. Elles prirent chacune une bêche, dont elles ſe ſervoient pour cultiver un petit jardin à legumes qui tenoit à leur Chaumiere ; elles allerent à cinquante pas de-là, creuſer une foſſe où elles porterent avec beaucoup de peine le

corps mort qu'elles couvrirent de terre & de fleurs. Puis elles retournerent à leur Cabane, où negligeant de prendre des alimens elles enſevelirent pour quelques momens leur douleur dans un ſommeil que leur procura la fatigue de la journée.

Le jour ſuivant, Fatime, comme la plus raiſonnable, repreſenta à ſa ſœur qu'elles devoient reprendre leur travail, & elle lui dit de remplir deux corbeilles du linge qu'elles avoient blanchi la veille avant leur funeſte accident, & les mettant ſur leur tête, elles partirent pour les aller porter à Maſulipatan. Elles n'eurent pas fait cent pas, qu'elles rencontrerent ſur leur chemin un petit Vieillard boiteux & aſſez richement vêtu, qui ſe mit à les conſiderer avec attention. Il paroiſſoit avoir près de cent ans, & s'appuyoit ſur un bâton, avec lequel, malgré

ſon grand âge, il ne laiſſoit pas de marcher d'un air aſſez déliberé.

JOUR DCCCCLXI.

LE Vieillard trouva les deux ſœurs à ſon gré. Où allez-vous, mes belles filles, leur dit-il en ſe radouciſſant? Nous allons, répondit l'aînée, à Maſulipatan. Puis-je ſans vous déplaire, reprit-il, vous demander de quelle profeſſion vous êtes, & ſi l'on ne pourroit point vous rendre quelque ſervice? Hélas, Seigneur, repartit Fatime, nous ſommes de ſimples Villageoiſes & de malheureuſes orphelines. Nous perdîmes hier notre mere par la plus funeſte avanture. En même tems elle en fit le récit, non ſans répandre de nouvelles larmes. Ah que j'ai de chagrin, dit le Vieillard, de n'avoir pas vû votre mere

avant ſa mort. Je lui aurois enſeigné un ſecret ſûr pour chaſſer le venin de la playe, & la bleſſure eût été guérie en deux jours. Mes chers enfans, continua-t-il, je ſuis touché de votre affliction, & je m'offre à vous ſervir de pere, ſi vous pouvez prendre aſſez de confiance en moi, pour vous remettre à mon experience & à mon zele du ſoin de votre deſtinée. Je vous avoüerai, pourſuivit-il, en regardant la jeune Cadige, que je me ſens une forte inclination pour cette aimable fille. Sa premiere vuë vient de me cauſer une émotion que je n'ai point encore connuë. Si vous me voulez ſuivre l'une & l'autre, je promets de vous faire une fortune qui ſera beaucoup au-deſſus de votre condition, & vous aurez lieu de benir à jamais le bonheur de m'avoir rencontré ſur votre chemin.

Le Vieillard ayant ceſſé de parler, attendoit avec inquiétude la réponſe qui lui ſeroit faite. Il avoit raiſon d'être agité ; ſon âge & ſa figure ne prévenoient pas aſſez en ſa faveur ces deux jeunes perſonnes, pour les diſpoſer agréablement à recevoir ſa propoſition. Cependant quelque répugnance qu'elles y euſſent, Fatime avoit déja aſſez de raiſon pour comprendre que dans la ſituation où elles ſe trouvoient, ce n'étoit pas un trop mauvais parti. Le Vieillard remarqua la peine qu'elle avoit à ſe déterminer. Ma belle fille, lui dit-il, ſi vous aviez déja fait toutes les reflexions que vous devez faire ſur les perils que vous courez dans une campagne éloignée de toute habitation, vous ne balanceriez pas à accepter ce que je vous offre. Etant ſans appui comme vous l'êtes, croyez-vous pouvoir éviter tous les pieges

que le vice & la ruſe ne manqueront pas de tendre à votre innocence ? Si vous avez aſſez de vertu pour refuſer votre conſentement à des deſſeins criminels, vous n'aurez pas aſſez de pouvoir pour repouſſer l'inſulte & la violence. Vous n'avez, continua-t-il, rien à craindre de ſemblable avec moi. Mon âge vous met à couvert de mes emportemens, & mon experience ſçaura vous garantir de ceux des autres. Quittez un travail penible, qui ne peut qu'à peine vous fournir de quoi ſubſiſter. Vous aurez chez moi non-ſeulement les choſes neceſſaires à la vie ; mais encore ce qui peut contribuer à la rendre agréable, & je vous dirai des choſes qui vous feront concevoir que notre bonheur commun dépend du parti que je vous propoſe. Venez, vous ne ſçauriez mieux faire. Si votre mere vivoit encore, elle ſe ren-

droit à mes raiſons & vous croi-roit plus en ſûreté dans l'aſile que je vous offre, que dans la Chaumiere où vous demeurez.

Enfin le Vieillard parla ſi bien, que Fatime commença de ſe laiſſer perſuader. Seigneur, lui dit-elle, je vois une partie de ce que vous dites, & ſuis très-diſpoſée à profiter des bontés que vous nous temoignez à ma ſœur & à moi; mais comme votre propoſition la regarde particulierement après l'aveu que vous venez de faire de l'inclination que vous vous ſentez pour elle, je veux conſulter ſes ſentimens, avant que de vous répondre préciſément. Parlez donc, Cadige, ajouta-t-elle en s'adreſſant à ſa ſœur, vous ſentez-vous diſpoſée à recevoir les ſoins de ce Seigneur, & à le prendre pour époux, car je le croi trop raiſonnable pour vouloir abuſer de l'innocence de deux orphelines qui

ſe

ſe repoſeroient ſur lui du ſoin de leur honneur. Non, ma ſœur, répondit en rougiſſant Cadige, il eſt trop vieux & trop laid.

L'indiſcrete franchiſe de cette jeune fille fit de la peine à Fatime, qui étoit touchée des choſes que le Vieillard lui avoit repreſentées. Ma ſœur, dit-elle, on voit bien que vous êtes dans un âge incapable de reflexion, puiſque vous répondez ſi mal à l'honneur que ce Seigneur vous fait. Au lieu de lui dire des choſes déſobligeantes, ſoyez ſenſible au bonheur d'avoir pû lui plaire. Oüi, vraiement, repartit Cadige en pleurant, c'eſt une choſe bien ſatisfaiſante, pour y être ſenſible; je ne ſçai pas ſi c'eſt un honneur pour moi, mais je ſçai bien que ce n'eſt pas un grand plaiſir que d'avoir toujours devant ſes yeux un homme comme celui là. Il ne faut point parler dans ces termes, lui

dit ſa ſœur. Je ne ſçaurois parler autrement, répondit la cadette, & ſi c'eſt un bonheur que de lui plaire, que ne s'attache-t-il à vous qui êtes plus belle & plus ſpirituelle que moi : qu'il vous aime, pour voir ſi vous l'aimerez.

JOUR DCCCCLXII.

LES duretés de Cadige affligerent le Vieillard. Admirez, s'écria-t-il, la fatalité de ma deſtinée. J'ai vû les plus fameuſes beautés de l'Orient, & vêcu juſqu'à l'âge où vous me voyez, ſans avoir laiſſé ſurprendre mon cœur, & je viens de concevoir en ce moment une paſſion violente pour une jeune perſonne prévenuë d'une averſion invincible pour moi. Je vois toute l'horreur du ſort que je me prépare, & cepen-

dant mon étoile me force à ſuivre malgré moi le penchant qui m'entraîne.

Le Vieillard en tenant ce diſcours avoit les yeux tout humides de pleurs, & paroiſſoit ſi touché, que Fatime qui étoit naturellement fort humaine, en eut pitié. Seigneur, lui dit elle, ceſſez de vous affliger, votre mal n'eſt peut-être pas ſans remede. Ne vous allarmez point des premiers diſcours d'un enfant qui ne ſçait encore ce qui lui convient, le tems murira ſon eſprit. Vous n'avez pas, à la verité, les agrémens de la jeuneſſe ; mais je vous crois honnête homme: votre amour & vos ſoins la toucheront enfin. Nous voulons bien vous accompagner, & je vous promets mes bons offices. Oüi mais, ma ſœur, interrompit avec chagrin la petite fille, s'il me tourmente & veut m'obliger à l'aimer, je ne vous

répons pas que je ne m'enfuye. Non, belle Cadige, dit le Vieillard, vous ne ſerez point tourmentée, j'en jure par tout ce qu'il y a de plus ſacré ſur la terre. Je ne vous contraindrai en rien, vous ſerez maîtreſſe abſoluë de tout ce que je poſſede. Si vous ſouhaitez quelque riche robbe ou d'autres ajuſtemens, vous les aurez à l'heure même, car je me ferai un devoir de courir au devant de vos moindres déſirs. Je dis plus, pourſuivit-il, quand je m'appercevrai que ma vûë vous fera de la peine, je vous l'épargnerai, quoi qu'il m'en puiſſe coûter.

Alors Fatime prit la parole & dit au Vieillard: Puiſque ma ſœur me ſemble déterminée à vous ſuivre, aux conditions que vous lui promettez, laiſſez-nous, s'il vous plaît, reporter ce linge aux perſonnes à qui il appartient; nous reviendrons vous trouver auſſi-

tôt. Ah ! s'écria le Vieillard, ne m'enlevez point votre charmante ſœur, je vous en conjure. Soit raiſon, ſoit preſſentiment, ſi vous me quittez toutes deux, je crains de ne vous revoir jamais, & j'en mourrois de regret. Vous ne tarderez pas, dites-vous à revenir ? Hé bien laiſſez-la avec moi juſqu'à votre retour ; qu'apprehendez-vous ? pouvez-vous vous défier de ... Non, non, interrompit avec précipitation Cadige, je veux aller avec ma ſœur, je ne demeurerai point ſeule avec vous. Hé pourquoi, lui dit Fatime, qui fut bien aiſe de commencer à faire connoître au Vieillard qu'elle s'interreſſoit pour lui, pourquoi n'y demeurerez-vous pas ? je ſerai de retour dans un moment ; je vous prie, ma ſœur, de m'attendre ici, vous devez à ce Seigneur cette marque de confiance pour le conſoler des choſes déſobligean-

tes que vous lui avez dites.

Cadige avoit toute la répugnance du monde à reſter avec lui ; mais elle n'oſa réſiſter aux volontez de ſa ſœur qu'elle regardoit comme une ſeconde mere. Fatime prit donc la corbeille de ſa cadette, & partit après avoir bien recommandé au Vieillard de ménager l'eſprit mutin de la perſonne qu'elle lui laiſſoit. Mais au lieu de revenir bien-tôt comme elle l'avoit fait eſperer, elle ne revint point de toute la journée. Rien ne pouvoit égaler l'inquiétude de Cadige. Dès qu'elle apperçut la nuit, elle perdit patience ; elle accabla le Vieillard de reproches. C'eſt vous, lui diſoit-elle, qui nous portez malheur. Sans votre déſagréable rencontre je ſerois avec ma ſœur. Quelque infortune qui lui ſoit arrivée, j'aimerois bien mieux la partager avec elle que d'être ici avec vous.

Ces diſcours chagrinoient fort le Vieillard. Il ne ſçavoit que répondre, tant il craignoit d'irriter un eſprit qu'il ſçavoit bien n'être pas ſans raiſon, prévenu contre lui. Cependant il fit tous ſes efforts pour la raſſurer, mais bien loin d'en venir à bout, il augmenta ſon inquiétude & l'averſion qu'elle avoit pour lui. Elle lui dit même de ſe taire, & elle vouloit aller à Maſulipatan malgré l'obſcurité de la nuit & une groſſe pluye qui ſurvint. C'étoit autant pour ne point paſſer la nuit avec le Vieillard, que par envie d'apprendre des nouvelles de ſa ſœur. Il la détourna pourtant de ſon deſſein, en lui repreſentant que ſelon toutes les apparences Fatime s'étoit arrêtée en quelque endroit, que le mauvais temps l'avoit empêchée de ſe mettre en chemin, & qu'enfin le retour du Soleil la leur rendroit. Il lui dit même que le parti

le plus convenable étoit de retourner chez elle, & que le lendemain matin, ſi Fatime ne revenoit point, ils l'iroient chercher par tout.

La force de ces raiſons frappa Cadige au travers de la haine qu'elle ſentoit pour le Vieillard: elle ſe laiſſa perſuader. Ils prirent tous deux le chemin de la Cabane, où après un très-leger repas compoſé de quelques Dattes & d'eau pure, ils s'occuperent des malheurs de cette journée. La jeune fille ne fit que pleurer & s'agiter toute la nuit, & ſon vieil Amant ne fut pas plus tranquille. Dès la pointe du jour, ils ſortirent de la Chaumiere & s'en allerent à Maſulipatan. Ils s'informerent de Fatime dans les endroits de cette Ville où elle devoit avoir porté du linge, & on leur dit qu'elle n'y avoit point paru. Ils ne ſe contenterent point de cela.

ils la chercherent de ruë en ruë, & en demanderent des nouvelles de maiſon en maiſon ; mais leur recherche fut inutile.

JOUR DCCCCLXIII.

CETTE obſcurité ſur le ſort de Fatime mit le comble à leur douleur. Ils ne pouvoient douter qu'il ne fût arrivé à cette malheureuſe fille quelque choſe d'extraordinaire. Sa jeune ſœur étoit au déſeſpoir de ne l'avoir pas accompagnée, & elle ne répondoit que des duretés aux diſcours que le Vieillard lui tenoit pour la conſoler. Il gemiſſoit dans le fond de ſon cœur de ne pouvoir ramener à la raiſon l'eſprit de cette petite indocile.

Ils employerent les ſept ou huit jours ſuivans à parcourir toute la Campagne aux environs de la

Ville. Il n'y eut point de Château, point de maiſon à quatre lieuës à la ronde qu'ils ne viſitaſſent exactement, & toujours avec auſſi peu de fruit. Enfin ne ſachant plus à quoi recourir, ils retournerent à la Cabane tout conſternés. Comme le Vieillard s'apperçut que Cadige s'affligeoit ſans moderation, il en fut penetré de douleur. Ma chere Cadige, lui dit-il les larmes aux yeux, donnez quelque relâche à une affliction ſi vive. J'oſe vous repreſenter que vous vous devez à d'autres ſoins. Songez qu'après la mort de votre mere, & l'éloignement de votre ſœur, vous n'êtes pas ici en ſûreté. Je crains que votre beauté ne vous rende l'objet des ardeurs d'une jeuneſſe inſolente. Pourrois-je, foible & caduc comme je ſuis, vous préſerver de leurs emportemens ? d'ailleurs votre ſubſiſtance eſt mal aſſurée. Dans

un âge auſſi tendre que le vôtre, vous n'êtes guere en état de vous la procurer. De plus, le peu d'argent que j'avois s'eſt preſque conſumé; ici tout nous manque. Faites-y réflexion, belle Cadige, & ſouffrez que je vous conduiſe à la Ville où je fais mon ſéjour ordinaire. Vous aurez dans ma maiſon toutes choſes en abondance, & vous y ſerez maîtreſſe de mes biens & de ma deſtinée.

Quand le Vieillard eut ceſſé de parler, il demeura fort inquiet de la réponſe de la jeune fille, & ce n'étoit pas ſans raiſon qu'il ſe défioit d'un eſprit ſi rebelle. Comme elle ne répondoit rien, & qu'elle paroiſſoit plus occupée de la perte de ſa ſœur, que du ſoin de prolonger ſa vie, il fut obligé de lui repreſenter de nouveau tout ce qui devoit la déterminer à prendre le parti qu'il lui propoſoit, & il déſeſpera vingt fois de

la réduire. Il y réüſſit pourtant : elle conſentit à le ſuivre où il lui plairoit de la mener. Les voilà donc en chemin ; mais avant que de s'éloigner de la Chaumiere, le Vieillard écrivit avec du charbon ſur la porte, l'endroit où il conduiſoit Cadige, afin que ſi Fatime revenoit, elle pût apprendre des nouvelles de ſa ſœur. Enſuite ils fermerent la porte, & en remirent la clef dans le creux d'un arbre voiſin où l'on avoit coutume de la mettre.

La Ville où le Vieillard prétendoit mener Cadige, n'étoit qu'à trois journées de là ; mais un homme de cent ans & une fille de douze ne ſçauroient faire de longues traites, ils furent ſept jours à s'y rendre. Ils étoient tous deux extenués de laſſitude & de faim lorſqu'ils arriverent. La premiere choſe que fit Dahy, c'étoit le nom du Vieillard, fut d'en-

oyer chercher dans la Ville ce qu'il y avoit de plus exquis à manger, & de le faire apporter au plutôt. Il falloit courir au plus preſſé. Après qu'ils eurent appaiſé leur faim, Dahy mena ſa Maîtreſſe dans un appartement aſſez propre où il la laiſſa prendre du repos, & il alla ſe repoſer auſſi dans une autre chambre.

Le lendemain il choiſit chez les Marchands de fort belles étoffes dont il fit faire des robbes pour Cadige, & il lui acheta une vieille Eſclave, qu'on lui dit être fort adroite, & la premiere perſonne du monde, pour coëffer les Dames. Cadige ne pouvoit aſſez admirer le changement de ſa condition, quoiqu'elle s'apperçût bien des ſentimens que le Vieillard avoit pour elle, néanmoins elle ne comprenoit pas comment elle avoit acquis ſur lui un empire ſi abſolu. Elle penſoit quelque-

fois qu'elle lui devoit tous les grands avantages dont elle joüiſſoit, & dans le fonds de ſon ame elle lui en tenoit quelque compte; cependant malgré toutes ſes réflexions, les ſoins du Vieillard ne pouvoient diminuer la répugnance qu'elle avoit à les recevoir. Outre les habits & les bijoux dont il lui faiſoit preſent chaque jour, il ne manquoit point à la promeſſe qu'il lui avoit faite. Il avoit pour elle un reſpect dont elle étoit charmée, & qui toutefois ne pouvoit lui inſpirer le moindre mouvement de ſenſibilité pour ſa perſonne ni pour ſon amour.

JOUR DCCCCLXIV.

PLus de trois mois s'écoulerent avant que Cadige parût ſeulement un peu conſolée. Le ſouve-

nir de ſa ſœur mêloit une amertume à tout ce qu'elle auroit pû trouver de doux dans la ſituation de ſa fortune, & elle rappelloit ſans ceſſe en ſa memoire le conſeil que lui avoit donné en mourant ſa mere, de ne jamais ſe ſeparer de Fatime. Le ſentiment de ſa douleur devint pourtant peu à peu moins vif, ſoit que le changement de ſon ſort en diminuât l'impreſſion, ſoit que ce fût l'effet ordinaire du temps.

Un jour qu'elle s'étoit un peu fatiguée à la promenade, elle ſe coucha de meilleure heure que de coûtume. Elle s'endormit d'un profond ſommeil, & ſur le matin, où les idées ſont plus nettes & plus vives, elle fit un ſonge qui la frappa vivement. Elle rêva qu'il ſe preſentoit à elle un jeune homme magnifiquement vêtu, dont l'air & les cheveux blonds la charmerent. Pendant qu'elle le con-

ſideroit avec attention, il lui dit: *Ah Cadige! à quoi penſez vous? avez-vous ſi-tôt oublié Fatime? croyez-vous que les belles robes dont Dahy vous a revêtuës, vous exemptent de l'obligation de la chercher? non ſans doute, & je vous apprends que vous ne ſçauriez être heureuſe qu'en l'allant trouver dans l'Iſle de Sumatra. Regardez-moi, & vous verrez celui que le Ciel vous deſtine pour Epoux.* A ces mots, le jeune homme diſparut, & Cadige ſe réveilla. Elle avoit encore préſente à l'eſprit cette image qu'elle regardoit moins comme un ſonge que comme une apparition.

Le diſcours que cet aimable phantôme lui avoit adreſſé, lui ſembla ſi ſuivi & ſi convenable à la ſituation où elle ſe trouvoit, qu'elle ne pouvoit aſſez s'étonner de ce rapport, & quoiquelle eût déja aſſez de raiſon pour ne pas croire

croire qu'il y eût effectivement au monde un homme ſemblable à celui que le ſonge lui avoit repreſenté, elle ne laiſſa pas d'en conſerver les traits. Elle réſolut même pour n'avoir rien à ſe reprocher, d'engager Dahy à faire le voyage de l'Iſle de Sumatra: elle le lui propoſa dès le même jour après lui avoir conté ſon ſonge. Le Vieillard l'écouta avec ſurpriſe, & le croyant trop extraordinaire pour devoir être regardé comme une image formée par les vapeurs du ſommeil, il dit à Cadige: Je donnerois volontiers ma vie pour vous ſatisfaire. Je conſens d'aller avec vous à l'Iſle de Sumatra, quoiqu'il y ait peu d'apparence que nous y ſoyons inſtruits du ſort de votre ſœur. Je ſuis auſſi frappé que vous de votre ſonge, & je n'ai pas moins d'envie que vous-même de voir combler vos vœux.

Il n'en fallut pas davantage à la jeune fille pour la déterminer au voyage de Sumatra. A peine donna-t elle au Vieillard le tems d'en faire les préparatifs, tant elle avoit d'impatience de revoir Fatime, ou du moins d'être éclaircie de ſa deſtinée. Il fut donc arrêté entre eux qu'ils iroient d'abord à la Cabane pour ſçavoir s'ils n'y verroient rien qui leur fît conjecturer que Fatime y étoit revenuë pendant leur abſence, & qu'enſuite ils ſe rendroient à Maſulipatan pour s'embarquer dans le premier Vaiſſeau qui partiroit pour l'Iſle de Sumatra.

Dahy acheta trois Chevaux pour leur ſervir de voiture, prit ſur lui tout ce qu'il avoit de pieces d'or, & quelques pierreries qu'il couſit dans une ceinture de cuir dont il étoit ordinairement ceint. Il laiſſa le reſte de ſon argent en dépôt à un Vieillard de

ſes amis, & le chargea de dire à Fatime, ſi elle venoit les chercher pendant leur abſence, qu'il la prioient de les attendre en cette Ville juſqu'à leur retour. Ils ſe mirent donc en chemin. Dahy monté ſur le meilleur Cheval, fit mettre Cadige en trouſſe derriere lui ; la femme Eſclave montoit le ſecond ; & le troiſiéme chargé de toutes leurs hardes étoit conduit par un Eſclave noir qui le tenoit par la bride.

En cet équipage la petite Caravane ſe rendit en deux jours à la Chaumiere des deux ſœurs. Ils en trouverent la clef dans le creux de l'arbre, comme ils l'y avoient miſe ; mais y étant entrés, ils n'y virent nul dérangement, aucune marque qui leur fît juger que Fatime y fût revenuë depuis leur départ. Cela ne ſervit qu'à les confirmer dans la réſolution d'aller à l'Iſle de Su-

matra. Ils se hâterent d'arriver à Masulipatan où Dahy apprit bientôt qu'un Vaisseau d'Achem chargé de riches Marchandises devoit dans deux jours mettre à la voile pour s'en retourner. Il alla trouver le Maître sur le champ & fit marché avec lui. Puis il revint joindre Cadige, se munit de toutes les choses agréables & commodes qui peuvent adoucir l'ennui d'une longue navigation, & vendit ses Chevaux qui lui devenoient inutiles sur la Mer.

JOUR DCCCCLXV.

ILS s'embarquerent au bout de deux jours par un temps favorable qui les fit avancer considerablement. La jeune Maîtresse de Dahy étoit un peu étonnée de ne voir que le Ciel & l'eau ; mais le désir d'apprendre la destinée de

ſa ſœur, ſoutenoit ſa réſolution. Le Vieillard faiſoit tout ſon poſſible pour l'amuſer; tantôt il lui contoit d'agréables hiſtoires pour la divertir, & tantôt il l'entretenoit de choſes ſerieuſes & ſolides pour perfectionner ſon eſprit & ſes mœurs. La voyant ſi fort de loiſir, il crut ne devoir pas la laiſſer ignorer plus long-tems qui il étoit, & ce qu'il y avoit de particulier dans ſa deſtinée. Elle avoit bien jugé qu'il y avoit quelque choſe d'extraordinaire dans l'attachement qu'il paroſſoit avoir pour elle; mais elle regardoit cet extraordinaire comme un caprice de goût, plûtôt que comme un enchaînement de conjonctures. Auſſi la ſurprit-il étrangement quand il commença ſon diſcours dans ces termes.

Tout caduc & décrepit que je vous parois, apprenez, belle Ca-

dige, que je ſuis immortel. E[illegible] s'arrêta après ce peu de mots pour obſerver ce qui ſe paſſeroi[illegible] dans l'ame de la jeune fille à u[illegible] aveu ſi peu attendu. Il remarqua facilement l'embarras où la jetta ce début. Elle ne ſçut d'abord ſi elle devoit le prendre ſerieuſement ; mais le caractere du Vieillard, qui n'étoit point homme à railler ſur quelque matiere que ce fût, lui fit juger qu'il diſoit la verité : Seigneur, lui dit-elle, vous étant redevable de tant de graces, je devrois me réjoüir de vos avantages ; mais quand je conſidere que celui dont vous m'apprenez la nouvelle ne vous ſçauroit être d'une grande utilité, je ne ſçai ſi ce n'eſt pas vous déſobliger que de vous en marquer de la joye. En effet, pourſuivit-elle, accablé d'infirmitez, comme vous le ſemblez être, quel agrément la vie peut-elle avoir pour vous ?

Elle me ſeroit un peſant fardeau, repartit le Vieillard, & je reprocherois au Ciel de m'avoir doüé d'un avantage qu'il a refuſé aux hommes, ſi j'étois effectivement tel que je parois; mais vous ſerez encore plus ſurpriſe, charmante Cadige, quand vous ſçaurez que vous me voyez ſous une forme étrangere. J'ai naturellement des traits plus capables de plaire au beau ſexe que de lui faire peur, & ces traits ſont d'autant plus propres à lui inſpirer de tendres ardeurs, qu'ils ſont animez par une perpetuelle jeuneſſe. Les jaſmins & les roſes brillent ſur mon teint. En un mot, tout ce qu'on peut voir de graces, ſe trouve raſſemblé ſur mon viſage, & répandu ſur toute ma perſonne. Hé pourquoi, interrompit impatiemment Cadige, ne reprenez-vous pas au plûtôt cette forme ſi charmante?

vous ne pouvez que gagner au change. Hélas, reprit Dahy en ſoupirant, cela n'eſt pas en mon pouvoir, & c'eſt ce qui fait ma peine. Je ne ſuis ſenſible à un ſi grand malheur, que parce qu'il m'offre à vos yeux ſous une figure déſagréable. Et ce malheur ſera-t-il ſans fin, repliqua la jeune fille ? il ne tiendra qu'à vous de le faire ceſſer, repartit-il, vous n'avez pour cela qu'à m'aimer. Sur ce pied-là, dit-elle ingenuëment, je crains fort que vous ne changiez jamais de figure ; mais, Seigneur, ajouta-t-elle, comment voulez-vous que j'ajoute foi à des choſes ſi ſurprenantes ? Vous n'avez qu'à m'écouter, ma Reine, répondit-il, vous ne douterez plus de la verité de mes paroles.

Ce que je viens de dire, ajouta-t-il, vous fait aiſément comprendre que je ne ſuis pas un homme,

homme, je ſuis Génie. Nous ſommes deux freres gemeaux également beaux & bien faits, également ſçavans & puiſſans. Je me nomme Dahy, & mon frere Adis. Cependant l'empire que notre condition de Génie nous donnoit ſur toutes les choſes naturelles, ne nous exemptoit pas d'être aſſujettis nous mêmes au pouvoir d'un Brachmane de Viſapour, qui par ſa ſcience s'étoit établi une domination abſoluë ſur notre eſpece. Il nous avoit pris en affection mon frere & moi, & pour nous marquer ſa confiance, il ſe repoſoit ſur nous deux de la garde d'une Maîtreſſe, ſur la fidelité de laquelle il ne comptoit pas trop.

JOUR DCCCLXVI.

NOus le ſervions exactement dans cet emploi. La Dame étoit toujours accompagnée d'Adis ou de moi. Pendant un tems conſiderables les choſes chez elle ſe paſſerent dans l'ordre. Heureux, ſi ſon caprice & ſon entêtement n'euſſent pas fait changer cette favorable ſituation. Sa fidelité ne s'étoit pas encore démentie ; il ne nous ſembloit pas que la Dame eût aucun penchant pour perſonne, ni même que le déſir de paroître belle l'engageât à rien qui fût contre la bien-ſéance, lors qu'inſenſiblement elle devint rêveuſe. Peu de tems après ſa rêverie ſe tourna en langueur. Elle ſoupiroit au milieu des plaiſirs que lui donnoit Canſou, c'eſt

le nom du Brachmane, & quelquefois elle nous regardoit Adis & moi, comme ſi elle eût imploré notre pitié pour quelque ennui ſecret qu'elle reſſentît. Etonnés de ce changement qui commençoit à ternir les vives couleurs de ſon teint, & même à alterer ſa ſanté, nous nous diſions l'un à l'autre, mon frere & moi: Qu'a-t-elle donc? qui peut la rendre ſi differente de ce qu'elle étoit il n'y a pas long tems? Hélas, nous étions bien éloignés d'imaginer que nous fuſſions l'objet de ce triſte état qui nous ſurprenoit.

Cette Dame infortunée nous ayant ſans ceſſe devant les yeux, avoit fait attention à nos charmes, & cette attention lui étoit devenuë funeſte. Elle ne put ſe défendre de nous aimer, & ce qui l'engagea plus que tout le reſte à prendre de l'amour pour nous, ce fut, à ce qu'elle nous a depuis

avoüé, de grands cheveux blonds qui nous flottoient à groſſes boucles ſur les épaules.

La jeune Cadige en cet endroit, rappellant ſon ſonge, regarda le Vieillard avec étonnement, & ſentit que ſon récit commençoit à l'intereſſer, elle ne lui avoit jamais prêté tant d'attention.

Comme nous remarquâmes mon frere & moi, continua Dahy, que le tems, bien loin d'apporter quelque ſoulagement aux peines ſecretes de la Dame, ſembloit en augmenter la violence, nous réſolûmes de faire tous nos efforts pour l'obliger à nous ouvrir ſon cœur. Un jour donc que nous étions tous deux auprès d'elle, & que le Brachmane étoit allé préſider dans une aſſemblée de Fées qui ſe tenoit aux confins de la grande Tartarie: Belle Dame, lui dit mon frere, il y a long-tems que nous nous appercevons

qu'une douleur secrette trouble votre repos. Nous nous sommes appliquez à en découvrir la cause, dans le dessein de vous offrir notre assistance; mais nous ne l'avons pû pénétrer. Ne nous la cachez pas, & si notre secours peut contribuer à rétablir la paix dans votre ame, comptez sur notre zele & sur nos soins.

Nous nous serions effectivement fait un extrême plaisir de pouvoir la retirer de l'état de langueur où nous la voyons plongée, car nous avions beaucoup d'amitié pour elle. Le discours d'Adis la jetta dans la derniere confusion : cependant comme il lui fournissoit une occasion de se déclarer, ce qu'elle cherchoit depuis long-tems, elle ne la laissa point échapper. Vous êtes trop genereux, aimable Adis, lui répondit-elle languissamment, de vous interesser pour une infortunée qui

n'eſt pas digne de vos ſoins. Ne m'ôtez point, je vous prie, la foible conſolation de déplorer en ſecret des maux ſans remede. Que dites-vous, belle Dame, m'écriai-je, avec étonnement! on ne ſçauroit remedier aux maux que vous ſouffrez? De quelle nature ſont-ils donc? Telle eſt, repartit-elle, la rigueur de ma deſtinée, que ſi quelque choſe pouvoit l'adoucir, ce ſeroit uniquement la compaſſion que vous en voudriez avoir. Ah pour de la compaſſion, repris-je précipitamment, nous vous l'offrons toute entiere; mais nous ne la bornerons point à vous plaindre. Nous ne ſerons pas ſatisfaits, ſi nos ſoins ne diſſipent cette profonde mélancolie qui vous rend ſi languiſſante, & qui vous conſume inſenſiblement. Si vous reſſentez l'atteinte de quelque mal inconnu, vous ſçavez que nous poſſedons des connoiſſances ſur les ſe-

crets de la Nature pour corriger les mauvaiſes diſpoſitions du corps ; ou bien ſi le Brachmane vous a chagrinée par des traitemens peu convenables à votre merite & à la tendreſſe que vous avez pour lui, vous n'ignorez pas que nous avons du crédit ſur ſon eſprit. Parlez donc, aimable Dame, fiez-vous à nous ; donnez à notre zele les moyens de vous procurer une diſpoſition plus heureuſe.

JOUR DCCCCLXVII.

FARZANA, c'eſt le nom de la Dame, me repartit dans ces termes : Ma ſanté n'eſt point alterée, ni Canſou ne m'a donné aucun ſujet de me plaindre : cependant je ſouffre des peines cruelles, & ſi vous en aviez connoiſſance, quelque zele que vous me témoigniez, je ne ſçai, char-

mant Dahy, ſi vous ſeriez ſi diſpoſé que vous le dites à les ſoulager. Ah, Madame! s'écria mon frere, vous nous faites injure; mettez-nous à l'épreuve, vous jugerez de nous plus avantageuſement. Et ſi je vous diſois, repliqua-t elle en rougiſſant, que c'eſt vous qui cauſez l'un & l'autre le mal que vous voulez guérir? Qui, nous? repartis-je fort embarraſſé, quoique je ne compriſſe pas encore où elle en vouloit venir, hé comment aurions-nous fait une choſe ſi contraire à notre intention?

J'en ai trop dit, reprit-elle, pour ne pas achever de vous faire connoître tout mon malheur, & puiſque vous m'en preſſez, ſachez, trop aimables freres, que je n'ai pû me défendre de vos charmes. En vain je me ſuis oppoſée au progrès qu'ils faiſoient chaque jour ſur mon cœur, & ma

réſiſtance m'a réduite dans l'accablement où vous me voyez.

Enſuite elle ſe mit à nous peindre avec des couleurs ſi vives & ſi naturelles les combats interieurs qui s'étoient paſſés dans ſon ame, que nous en fûmes également ſurpris & touchés. Eſt-il bien poſſible, lui dis-je, que les ſoins de votre honneur & de votre repos, que tout ce que vous devez au Brachmane n'ait pû vous défendre des ſentimens que vous nous déclarez? Vous êtes-vous bien repreſenté le peu de fruit que vous devez attendre d'un pareil entêtement? Alors nous fîmes tous nos efforts, mon frere & moi, pour ramener ſon eſprit à la raiſon; mais il n'en étoit plus tems; le mal avoit pris de trop profondes racines.

Après tous nos diſcours que Farzana voulut bien écouter ſans les interrompre, elle parut un

peu revenuë de l'excès de ſon abbatement ; la déclaration qu'elle venoit de nous faire étant un peſant fardeau dont elle ſe ſentoit ſoulagée. Ce n'eſt pas qu'elle eût lieu de concevoir la moindre eſperance de la maniere dont nous avions reçu l'aveu de ſa foibleſſe ; mais il eſt ſi naturel de ſouhaiter que l'objet de notre amour ſoit inſtruit des peines qu'il nous cauſe, que nous regardons toujours comme un avantage l'occaſion de les lui découvrir.

La Dame ſe flatta que nous nous laiſſerions enfin toucher à tant d'amour & de perſeverance. Cet eſpoir enchanta pour un tems ſes ennuis ; mais ce tems s'étant inſenſiblement paſſé ſans qu'elle reçût le ſoulagement qu'elle auroit ſouhaité, ſa paſſion, dont le ſentiment étoit devenu plus vif depuis qu'elle l'avoit produite, la rendit la proye de ſes

déſirs, & la replongea dans ſes premieres langueurs. Cela nous jetta dans un fort grand embarras: Comme les ordres de Canſou ne nous permettoient pas de la quitter, nous étions expoſés tous les jours aux reproches qu'elle ne ceſſoit point de nous faire.

Cruels, nous diſoit-elle, me laiſſerez-vous mourir impitoyablement, lorſqu'il ne tient qu'à vous de me faire cherir une vie que je déteſte? La douceur genereuſe de ſoulager les malheureux, ſi puiſſante ſur les cœurs bien faits, ne peut-elle rien ſur vous, & trouvez-vous des charmes à me faire ſouffrir? Belle Farzana, lui répondois-je, que devez-vous attendre de nous? Flaterons-nous un mal que nous ne pouvons guérir? Trahirons-nous le Brachmane qui ſe repoſe ſur nos ſoins? Le trahirez-vous

vous-même après tout ce qu'il a fait pour vous ? Ce n'eſt point par force qu'il vous a enlevée à vos parens qui vous traitoient avec dureté ; vous avez conſenti qu'il vous ravît, & vous avez ſans peine fait ſon bonheur. Ayez donc le courage de vous affranchir de l'empire qu'une indigne foibleſſe a pris ſur vous.

La Dame ſouffrit impatiemment ces paroles. Hé quoi, s'écria-t-elle, eſt-ce un ſi grand crime d'avoir de tendres ſentimens pour deux freres qu'on ne peut voir ſans aimer ; pourquoi donc vous êtes vous offerts chaque jour à ma vûë ? Chez quels Peuples de la terre cette foibleſſe que vous condamnez n'eſt-elle point pardonnable ? Prétend-on que je ſois charmée d'un Vieillard dont je n'ai juſqu'ici ſouffert l'amour que pour reconnoître ce qu'il a fait pour moi ? Serai-je

donc éternellement la victime de ma reconnoiſſance?

Mais, Madame, lui dit Adis, quand cette foibleſſe que vous voulez excuſer, meriteroit de l'indulgence, & quelque retour de notre part, ne ſeriez-vous pas toujours blâmable de l'étendre trop loin? Mon frere & moi en devons-nous être tous deux l'objet? J'avouë, répondit-elle en rougiſſant, qu'il y a quelque choſe en effet d'extraordinaire dans ma paſſion; mais je n'en ſuis pas maîtreſſe. Vous me paroiſſez vous & Dahy ſi égaux en merite, que je ne puis me déterminer à choiſir l'un, ſans ſoupirer pour l'autre, & je ne ſçaurois être tranquille, ſi vous ne répondez tous deux à ma tendreſſe.

Comment, m'écriai-je, vous aſpireriez effectivement à nous engager l'un & l'autre, & vous pouvez vous flatter que nous nous

accommoderions mon frere & moi d'un partage odieux ? Pourquoi non, repartit elle ? Une ſi forte amitié vous unit tous deux, qu'il ne peut y avoir de jalouſie entre vous. Enfin, ajouta-t-elle, je vous l'ai dit ; c'eſt la deſtinée qui diſpoſe de mes mouvemens. Il eſt inutile d'y réſiſter, & ſi vous n'avez pitié d'une malheureuſe que vous faites ſouffrir, attendez-vous à voir bien-tôt finir les jours languiſſans que je traîne depuis ſi long-tems.

JOUR DCCCCLXVIII.

TOUS les diſcours qu'elle nous tenoit, ne rouloient que ſur cette matiere. Ses Sentimens, je l'avouë, me paroiſſoient nouveaux, & je ne pouvois aſſez déplorer ſon entêtement & ſon caprice.

Un ſoir que j'étois ſeul avec elle, la voyant encore plus abbatuë qu'à l'ordinaire, je lui demandai quel nouveau ſujet d'affliction elle pouvoit avoir. Cruel ! me répondit-elle, devez-vous me faire cette queſtion ? Ai-je beſoin d'un autre ſujet de douleur pour être réduite dans l'état où je ſuis ? Vos rigueurs ne ſuffiſent-elles pas pour m'accabler ? Belle Dame, lui répondis je, ſi mon frere eſt coupable comme moi, pourquoi faut-il que vous m'adreſſiez ces reproches à moi ſeul ? Ne confondez plus votre frere avec vous, reprit-elle d'un air languiſſant ; il a fait pour mon repos tout ce que j'attendois de lui.

Je vous avouë qu'à ces paroles je crus avoir mal entendu. Adis, m'écriai-je, a fait, dites-vous, ce que vous attendiez de lui ? Oüi, repartit-elle froidement. Y a-t-il là de quoi vous cauſer tant de ſur-

prise ? Pensez vous que tout le monde ait le cœur aussi dur que vous ? Il s'est laissé toucher à mes larmes, & se rendant à ma tendresse, il s'est fait un sort plein de charmes, & il n'a plus d'autre regret que celui d'avoir perdu tant de tems à se l'assurer. Et vous n'êtes pas satisfaite, lui dis-je, avec une espece de fureur, de l'avoir soumis à vos appas ? Il vous faut encore une conquête, & vous croyez me séduire comme le trop facile Adis ? Oüi, mon cher Dahy repliqua-t-elle, en me regardant d'un œil où la plus ardente passion étoit vivement dépeinte ; oüi, la conquête de votre cœur manque encore à ma felicité. Hélas, depuis le tems que je gémis pour vous dans les souffrances, ne meritai-je pas un tendre effet de votre compassion ?

Ah, Farzana, repris-je, après ce que vous venez de me dire, je

je croi que vous n'aimez point Adis, puiſque vous ſoupirez pour ſon infortuné frere. Je l'aime tendrement, répartit-elle; je donnerois cent fois ma vie pour le ſatisfaire, & c'eſt l'extrême amour que je lui porte qui ranime avec plus de force celui que vous m'avez inſpiré. Je vous l'ai déja dit: je vous trouve tous deux ſi ſemblables en tout, que vous faites l'un & l'autre la même impreſſion ſur mon eſprit. Les ſentimens qu'Adis a pour moi, quelque chers qu'ils me ſoient, ne ſçauroient faire mon bonheur, ſi je ne vous en inſpire de pareils. Enfin, charmant Dahy, je meurs, ſi vous ne vous rendez à toute la tendreſſe que je vous témoigne. Serez-vous plus inexorable que votre frere, & rougiriez-vous de ſuivre ſon exemple? Ah ceſſez de réſiſter, ou bien vous me verrez percer à vos yeux ce cœur infor-

tuné que vous n'avez pas jugé d'un prix assez considerable pour en souhaiter la possession.

Après avoir parlé de cette sorte, elle versa un torrent de larmes. Elle se jetta même à mes genoux avec toutes les démonstrations de la plus vive ardeur, & d'une maniere à me faire craindre, qu'effectivement elle n'attentât sur sa propre vie, si je continuois de m'opposer à ses volontés. Qu'une belle femme en pleurs est touchante, & qu'il est difficile de demeurer inébranlable dans une résolution qu'elle combat dans cet état! Que vous dirai-je? Je fus aussi foible que mon frere; car il m'apprit depuis que l'artificieuse Farzana s'étoit servie du même stratagême pour le séduire, c'est-à-dire, que sans avoir pour nous les dernieres bontés, elle sçut nous engager tous deux à l'aimer.

Ayant ainſi vaincu notre réſiſtance, elle reprit en peu de tems tous ſes charmes. Ses yeux devinrent plus brillans, & la ſatisfaction de ſon cœur rétabliſſant ſa ſanté, ſon enjouëment naturel ſe répandit dans ſes actions. Nous étions charmés, Adis & moi, de la voir ſi belle: Cependant ſa beauté, toute parfaite qu'elle étoit, ne put exciter dans nos cœurs aucun mouvement jaloux. Peut-être à la verité la Dame auroit-elle troublé notre union fraternelle, ſi elle nous eût rendu plus heureux.

JOUR DCCCCLXIX.

LA trahiſon que nous faiſions au Brachmane, quoiqu'elle n'allât pas auſſi loin qu'elle pouvoit aller, nous cauſoit quelquefois des remords ; mais notre commune maîtreſſe, ſçavante en l'art de plaire, trouvoit le ſecret de nous défaire d'un ſcrupule incommode. Elle nous ôta peu à peu juſqu'au ſentiment de notre crime, ſans toutefois vouloir nous rendre plus coupables. Nous n'avions pas pour elle une veritable paſſion : Cependant nous ne laiſſions pas de mener une vie aſſez douce, quand notre trop de confiance nous attira le malheur qui fait aujourd'hui votre étonnement.

Un effroyable Eſclave noir, nommé Torgut, ſervoit le Brachmane, & ſon emploi ordinaire

étoit de friſer les crins d'une Cavale Tartare que montoit Farzana, quand elle vouloit prendre l'air & aller ſe promener. Ce difforme Negre eut l'audace d'élever ſa penſée juſqu'à ſa Maîtreſſe, & de lui faire une déclaration d'amour. Comme on ne ſe défioit pas de lui, il en trouva facilement l'occaſion dans une promenade que fit cette Dame ſans nous; car les ordres de Canſou nous tenoient alors occupés ailleurs. Elle étoit à cheval, & il la ſuivoit de fort près. S'il avoit reçû de la nature un corps mal fait & un viſage laid, en récompenſe il avoit l'eſprit très-divertiſſant. Il contoit des hiſtoires à Farzana, qui prenoit plaiſir à l'entendre. Il l'entretenoit ce jour-là de pluſieurs filles dont il avoit obtenu les bonnes graces. Comment donc, Torgut, lui dit la Dame en riant, un homme de ta figure a de bonnes

fortunes ? Pourquoi, non, répondit l'Eſclave noir? Eſt-ce que je ne ſuis pas fait comme un autre? Oh vrayement, continua-t-il, ſur ce pied-là, je ſuis bien éloigné de mon compte, puiſque j'aſpire à vous mettre au rang de mes conquêtes.

A ce diſcours du Negre, Farzana fit un nouvel éclat de rire. Elle ſe perſuadoit qu'il ne parloit ainſi que pour la réjoüir. Tu as des deſſeins ſur moi, lui dit-elle ? Je ſuis ravie de le ſçavoir, je prendrai ſoin, je t'aſſure, de me précautionner contre un homme auſſi dangereux que toi. Torgut répliqua ſur le même ton, & elle repartit d'une maniere qui lui donna ſi beau jeu, qu'il pouſſa l'inſolence juſqu'à lui propoſer de profiter de l'occaſion, en lui montrant une prairie qui leur offroit, diſoit-il, ſes fleurs pour les inviter aux plaiſirs de l'amour.

Comme elle ne le ſoupçonnoit point de parler ſerieuſement, elle ne s'effaroucha pas plus de ſes derniers diſcours que des précedens, ce qui fut cauſe que l'Eſclave porta ſon audace ſi loin, qu'enfin la Dame s'apperçut que ce n'étoit point un jeu. Elle ſe mit en colere, prit des airs de hauteur, le renvoya avec des paroles pleines de mépris, débiter ſes douceurs à quelque Eſclave digne de lui, & le menaça même de ſe plaindre de ſon inſolence à Canſou.

Cette réprimande qu'elle crut devoir faire, ne produiſit pas l'effet qu'elle en avoit attendu. Quelque mal-fait que fût Torgut, il eut encore aſſez bonne opinion de lui, après ce traitement, pour ſe perſuader que Farzana ne rejettoit l'offre de ſes ſervices que parce qu'elle en recevoit d'autres ſecretement. Il étoit ruſé & pénetrant; il connoiſſoit le Brachma-

ne pour un vieillard peu propre à rendre fidelle une Dame si vive. Prévenu de cette pensée, il résolut de ne rien négliger pour la surprendre avec l'Amant qu'il soupçonnoit d'être plus heureux que lui. Il n'y travailla que trop bien ; il ne fut pas long tems sans découvrir notre intelligence, & la fureur qu'il en conçut, lui fit former le dessein de nous perdre. Il avertit Cansou de la trahison qu'on lui faisoit, & lui en dit beaucoup plus qu'il n'en avoit vû pour irriter son ressentiment.

Le Brachmane fut vivement frappé de son rapport, & voulut s'éclaircir de la chose par lui-même. Il prétexta un voyage de quelques jours, & pendant cette feinte absence, il trouva l'occasion de nous surprendre Adis & moi. Farzana nous ayant permis de nous baigner avec elle, nous nous étions enfermés tous trois dans

dans l'appartement des bains. Mais il ne nous ſervit de rien d'avoir pris toutes les précautions poſſibles pour n'être point découverts; la ſcience du Brachmane rendit nos meſures inutiles. Les portes s'ouvrirent à ſon approche; il parut à nos yeux effrayez, tel qu'un Juge redoutable. Notre nudité ne nous permettant pas de nous jetter à ſes pieds pour implorer ſa clemence, nous nous plongions dans l'eau pour cacher notre confuſion. Heureux, ſi cet élement eût pû auſſi-bien couvrir notre crime, comme il couvroit nos corps! Farzana plus hardie que nous, voulut s'excuſer. Elle tâchoit de diminuer ſa faute par des diſcours qui ne faiſoient qu'augmenter la fureur de Canſou. Il lança ſur nous trois, des regards qui commençoient ſa vengeance: Scelerats, nous dit-il, à mon frere & à moi, les tourmens

les plus cruels seroient de trop legeres peines pour votre crime; mais votre condition de Génies ne vous permettant pas de mourir, je vais vous réduire à un état qui sera cent fois plus triste pour vous que cette mort dont vous êtes exempts. Et toi, malheureuse, ajouta-t-il, en parlant à la Dame, puisque l'honneur de ma couche & mes bontés n'ont pû t'obliger à m'être fidelle, tu seras aussi punie de ton ingratitude. En même tems sans vouloir écouter nos excuses & nos plaintes, il se mit à faire ses conjurations. Qu'elles furent terribles! L'air en un moment fut obscurci; d'épaisses tenebres vinrent chasser le jour de l'appartement où nous étions; nous entendîmes le tonnerre gronder avec un bruit épouventable, les vents sifflerent avec furie, & nous sentîmes trembler la terre sous nos pieds.

JOUR DCCCCLXX.

NOUS demeurâmes pendant deux heures dans cette affreuse obscurité, & dans l'attente du châtiment qui nous étoit réservé, après quoi l'air devenant serain comme auparavant, le jour reprit sa clarté. Mais quel fut notre étonnement, lors qu'au lieu d'être dans un Palais magnifique & dans des bains superbes, nous nous trouvâmes mon frere & moi dans une campagne aride, tous deux couverts de haillons & sous la forme de deux petits vieillards contrefaits tels que je parois, belle Cadige, en ce moment devant vous.

Ingrats, nous dit le Brachmane, portez enfin la peine de votre crime. Ce pouvoir & ces con-

noiſſances que votre condition de Génies vous donnoit ſur toutes les choſes de la nature, ne vous ſerviront plus de rien ; ou plutôt vous allez en être dépoüillés pour être réduits au ſort ordinaire des hommes, comme vous le ſemblez être. Vous ne ſçaurez, vous ne pourrez rien que ce qu'ils peuvent, que ce qu'ils ſçavent, & à la réſerve que vous ne ſerez pas ſujets comme eux à l'empire de la Mort, vous ſerez déchûs de tous les avantages dont vous joüiſſiez auparavant.

Canſou après avoir prononcé cet arrêt, voulut être inſtruit de toutes les circonſtances de notre trahiſon. Nous les lui racontâmes naïvement. Nous lui dîmes la ſurpriſe que nous avoit cauſée la déclaration de Farzana : les efforts que nous avions faits pour la guérir de ſon entêtement : les combats interieurs que nous

avions ſoutenus avant que de nous rendre : l'artifice que la Dame avoit employé pour nous ſéduire, & enſuite nous nous étendîmes ſur les remords que nous ſentions d'avoir trahi ſa confiance.

Tout cela le frappa, & il fut touché de notre repentir. Il jugea qu'il y avoit eu plus de foibleſſe que de malice dans notre procedé, & comme il avoit toujours eu de l'amitié pour nous, ſon cœur s'émut en notre faveur. Mes Enfans, nous dit-il, la conjuration que je viens de faire eſt trop forte, pour que je puiſſe vous rendre votre premiere forme ; mais je puis un peu adoucir la rigueur de votre deſtinée. Vous reprendrez votre forme naturelle & tous les avantages qui y ſont attachés, lorſque vous aurez trouvé chacun une jeune fille au-deſſous de vingt ans qui vous ai-

me. Ah! Seigneur, s'écria mon frere, à ce discours, à quelle esperance nous réduisez-vous? Et qui sera la fille d'assez mauvais goût pour devenir sensible à des figures semblables aux nôtres? Il n'est pas impossible que cela arrive, reprit le Brachmane, vivez dans cette attente, & persuadez-vous que ce n'est qu'à cette condition que vous pouvez retourner à votre premier état. Mes amis, poursuivit-il, allez remplir votre sort; il faut vous separer pour chercher chacun de votre côté ce qui vous convient. Ensuite il nous marqua le lieu où nous devions faire notre séjour ordinaire. C'étoit à soixante lieuës ou environ l'un de l'autre. Puis il nous fit donner à chacun cinquante mille sequins de son tréfor, pour nous faire vivre honorablement pendant que dureroit notre infortune. Il nous fit aussi

quitter nos haillons pour nous revêtir de robbes plus convenables à notre condition, après quoi il nous embraſſa, nous ſouhaitant une prompte fin à nos malheurs.

A l'égard de Farzana, il fut inflexible, il la métamorphoſa en Grenoüille, & la confina dans un marais où il lui donna pour compagnon de fortune Torgut, après avoir connu, par le pouvoir de ſon art, que cet Eſclave ne lui avoit découvert le crime de ſa Maîtreſſe que de dépit de n'avoir pû lui plaire. Ainſi l'accuſateur & l'accuſée, tous deux changés en Grenoüilles, furent condamnés à paſſer le reſte de leurs jours dans le même Marais, où ſi quelque choſe pouvoit les conſoler, c'étoit l'eſperance de pouvoir faire le ſupplice l'un de l'autre.

Lorſque nous eûmes quitté le Brachmane, mon frere & moi,

nous nous préparâmes à nous rendre au lieu qui nous avoit été marqué. Nous nous ſeparâmes avec force larmes, comptant de ne nous plus revoir qu'après que nous ſerions rentrés dans notre premier état: ce qui nous ſembloit devoir nous mener bien loin, quand nous penſions à la condition qui y étoit attachée.

JOUR DCCCCLXXI.

AUSSI-TÔT que je fus arrivé à la Ville où je devois faire ma réſidence, je m'appliquai à ménager mes cinquante mille ſequins, jugeant bien que j'avois beſoin d'économie pour ne pas manquer d'argent avant que je fuſſe arrivé au temps heureux où j'aſpirois. Je m'aviſai de me mettre dans le commerce, & tant

par moi-même, que par les Correſpondans que je me fis, je me vis en moins de trois ou quatre années de quoi faire une dépenſe honnête ſans alterer mon fonds.

Pour voir la prédiction du Brachmane accomplie, il falloit donc trouver une jeune perſonne qui pût prendre du goût pour moi. Heureuſement dans notre Ville les Dames n'étoient pas renfermées dans leur Serail comme dans les autres Pays de l'Orient. Elles y joüiſſoient d'une liberté raiſonnable. Je voyois tous les jours les Dames; je leur donnois des Cadeaux; j'étois de tous les plaiſirs; enfin je faiſois tout ce qui dépendoit de moi pour détourner l'influence de l'Etoile qui me pourſuivoit. En vivant de cette ſorte, je me fis bien-tôt aimer de tout le monde. La bonne pâte d'homme, diſoit-on! Il ſemble qu'il ne ſoit fait que pour le plai-

ſir ! Quel devoit-il donc être dans ſa jeuneſſe, puiſqu'ayant un pied dans la foſſe, il aime encore tant à ſe divertir ? Les Dames ſur tout m'élevoient au deſſus des Aſtres, & me donnoient pour modele à leurs Epoux. Il n'y avoit que quelques Maris chagrins qui gloſaſſent ſur ma conduite. Cet homme, diſoient ceux-ci, en parlant de moi, n'eſt-il pas bien fou de rechercher des plaiſirs qu'il n'eſt plus en âge de goûter ? Pour moi, qui avoit mon but, je riois de tout ce qu'on pouvoit dire, & j'allois toujours mon chemin. Cependant quelque mouvement que je me donnaſſe, quelque adreſſe que j'employaſſe pour inſpirer de l'amour, je ne pus y réüſſir.

Je ne me bornai pas à la Ville que j'habitois, quoiqu'il y eût un très-grand nombre de jeunes filles ; je fis pluſieurs voyages à plus de cinquante lieuës aux environs :

mais je n'en recüeillis point d'autre fruit que celui de ſentir que je ne pouvois plaire. Cette idée me mettoit au déſeſpoir, ſans réduire ma patience à bout. Plus de deux cens ans ſe ſont paſſés dans cette inutile recherche ; j'étois l'étonnement de tout le monde, on ne comprenoit point que je fuſſe encore en vie ; j'avois déja vû renouveller par trois fois la jeuneſſe de la Ville. J'enterrai tous ceux qui m'avoient vû ſi caſſé au commencement de mon établiſſement, & les enfans de leurs enfans. Chacun ſe diſoit à l'oreille : Quelle eſpece d'homme eſt-ce là ? On ne voit en lui aucune alteration. Les peres les plus vieux me montroient du doigt à leurs petits enfans : Voyez, leur diſoient-ils, le bon homme Dahy, ne penſez pas que je l'aye jamais vû jeune, je l'ai toujours vû auſſi vieux & auſi caſſé qu'il vous le

paroît à preſent, & j'ai oüi dire dans ma jeuneſſe à mon grand-pere qu'il ne l'avoit jamais vû autrement. Le commun du peuple ne me nommoit plus que le Vieillard Eternel, & les gens Lettrés m'appelloient le Neſtor Indien, diſant que j'avois vû plus de generations que celui de la Grece.

Je ne ſçavois plus à quoi me réſoudre, ayant inutilement tenté de me faire aimer, & je m'en retournois de Maſulipatan à la Ville où je demeure ordinairement, lorſque je vous rencontrai avec votre ſœur. Les diſcours que je vous tins, charmante Cadige, vous firent aſſez connoître que j'étois enchanté de votre vûë. Mais, hélas, je ne remarquai que trop combien la mienne vous paroiſſoit déſagréable.

Dahy finit en cet endroit ſon Hiſtoire, & il ne put l'achever ſans répandre des larmes, moins

du ſouvenir de ſon malheur paſſé, que de douleur de s'être attiré l'averſion de ſa jeune Maîtreſſe. Cadige fut touchée de ſon affliction & crut devoir l'en conſoler. Genereux Dahy, lui dit-elle, je ſuis ſenſible à vos malheurs. Ils ſont ſi peu communs, que je ne pourrois les croire, ſi vous ne me les aviez racontés vous même. Que ne puis-je les ſoulager ; Vous verriez combien Cadige eſt reconnoiſſante de tout ce que vous avez fait pour elle. Vous me direz peut être qu'il ne tient qu'à moi de les finir ; que je n'ai qu'à vous aimer pour vous rendre votre prémiere forme ; mais puis-je diſpoſer de mon cœur ? Ah, belle Cadige, interrompit le Vieillard, eſt-ce là toute la conſolation que vous me donnez ? Elle aigrit plus mes maux qu'elle ne les ſoulage. C'eſt tout ce que je puis faire, reprit Cadige ; s'il ne m'eſt pas poſſible de vaincre

l'averſion naturelle que j'ai conçûë pour cette forme que vous preſentez à ma vûë, m'en devez-vous ſçavoir mauvais gré, puiſqu'elle vous eſt étrangere ? Hélas! repartit Dahy, en faiſant un profond ſoupir, elle m'eſt devenuë naturelle, puiſque je n'eſpere plus reprendre la mienne. Le Brachmane, repliqua-t-elle, vous a pourtant prédit que cela pourra bien arriver, & vous n'en devez pas perdre l'eſperance. Votre courage vous fera ſurmonter cette indigne foibleſſe que vous ſentez pour moi. Vous ſerez rebuté de l'indifference qu'a pour vous une fille qui ne merite pas vos ſoins. Vous en aimerez quelqu'autre, qui payant votre attachement d'un tendre retour, vous rendra cette figure charmante que vous avez tant de raiſon de regretter.

JOUR DCCCCLXXII.

LA jeune Cadige plaignoit l'infortuné Vieillard, ne pouvant faire davantage pour ſon ſoulagement : mais la compaſſion qu'elle avoit de ſon malheur, n'étoit pas la ſeule occupation qu'elle eût. Elle avoit ſes inquiétudes particulieres ; ſon cœur n'étoit pas tout-à-fait tranquille depuis ſon ſonge. Cet aimable phantôme, dont l'air & la blonde chevelure l'avoient charmée, ſe préſentoit ſans ceſſe à ſon eſprit ; elle ne pouvoit quelquefois s'empêcher de ſoupirer en y penſant. Ces mots qu'elle lui avoit entendu prononcer : *Regardez-moi, & vous verrez celui que le Ciel vous deſtine pour Epoux*, lui paroiſſoient avoir quelque choſe de myſterieux, & elle y prenoit interêt malgré elle.

Cependant le vaiſſeau voguoit, & dans l'eſpace de quinze jours il avoit fait plus de cinq cens lieuës. Le vent enfin changea, & il ſurvint une eſpece d'orage, qui ſans faire d'autre mal d'ailleurs à nos Voyageurs, les écarta conſiderablement de leur chemin. Ils furent agités pendant quelques jours, & pouſſés tantôt d'un côté & tantôt d'un autre. Ils ne pouvoient tenir de route certaine. Enfin ils furent portez à la vûë d'une Iſle qui leur étoit inconnuë auſſi-bien qu'au Capitaine & à tout le reſte de l'équipage. Ils en approcherent & apperçûrent une grande Ville, qui s'élevant en amphithéâtre au-deſſus du rivage, formoit un Port magnifique & commode. Comme la mer étoit encore groſſe, ils détacherent leur eſquif pour y aller demander un abri, ce qui leur fut accordé.

Ils

Ils entrerent donc dans le Port en jettant la vûë de toutes parts pour conſiderer la ſtructure de cette Ville, qui par ſa forme de Croiſſant, ſembloit leur ouvrir ſes bras pour leur ſervir d'aſile contre la tempête. Les maiſons leur en parurent plus ſolidement qu'agréablement bâties. C'étoit de hautes & larges tours faites de pierres de taille, & couvertes de cuivre rouge. Le peuple fourmilloit dans les ruës, & bien-tôt les Voyageurs s'en apperçûrent; car à peine eurent ils jetté l'ancre, qu'ils ſe virent environnés de tous côtés d'un grand nombre de Chaloupes qui les aborderent, & d'où il ſortit une infinité d'hommes qui ſe mirent à grimper ſur le Vaiſſeau. Ils avoient le viſage & le corps faits à peu près comme les nôtres; mais leur regard, leur geſte & leur air paroiſſoient ſi extraordinaires, ou pour mieux

penſoient. Les Examinateurs mirent à part les vieux Matelots, & ſembloient les traiter avec diſtinction, lorſqu'ils virent paroître Dahy, Cadige & la vieille Eſclave, qui s'étant tenus juſques-là dans la chambre de poupe, n'avoient pas été mis au rang des autres. A cette vûë, le Commandant, qui étoit un des principaux Seigneurs de la Ville, & Capitaine des Gardes de Sa Majeſté Inſulaire, demeura tranſporté de joye & d'admiration. Il attacha particulierement ſes regards ſur la vieille Eſclave, & la jugeant digne de l'honneur de ſa couche, il alla ſe jetter à ſes pieds. Il lui fit un aveu de la paſſion qu'elle venoit de lui inſpirer; lui declara que ſon deſſein étoit de la mettre dans ſon Serail, & d'en faire ſa Favorite. Elle ceda de bonne grace aux preſſantes inſtances du Commandant; car il lui auroit

été inutile de vouloir s'en défendre. Il la confia au plus zelé de ſes Confidens, le chargeant de lui en répondre ſur ſa tête, & lui recommandant ſur toute choſe d'empêcher que perſonne ne prît auprès d'elle la moindre liberté.

JOUR DCCCCLXXIII.

LE ſage Dahy étonné de cette dépravation de goût, diſoit en lui-même : Il faut qu'il n'y ait point de femmes en ce païs-ci, puiſqu'une vieille même eſt capable de faire une ſi forte impreſſion. Cette penſée l'allarmoit fort à cauſe de Cadige, dont il comptoit que les charmes alloient produire de terribles effets pour lui ; mais il vit bien-tôt diſſiper ſes allarmes. Sa jeune Maîtreſſe n'avoit pas de quoi piquer le goût

des Insulaires, & si elle couroit quelque peril parmi eux, ce n'étoit pas celui qu'il appréhendoit.

Il trembloit encore pour elle, quand le même Capitaine qui avoit été si frappé de la vûë de la vieille Esclave, jetta par hazard les yeux sur la jeune fille. Surpris de la voir richement vêtuë, il lui dit d'un air rude : Vous êtes bien habillée, petite fille, pour une laide Créature. En même tems il se tourna vers un de ses Domestiques, il l'appella par son nom, & lui dit : Emmenez cette vilaine personne dans mes Offices, & qu'elle y remplisse les derniers Emplois.

A cet ordre impitoyable, Cadige ne pût s'empêcher de fremir. La douleur de se voir si indignement traitée, étoit au-dessus de la constance d'une fille de son âge. Elle tourna languissamment les yeux vers Dahy, com-

me pour implorer ſon appui dans une conjoncture ſi terrible, & liſant dans ſes regards ſon impuiſſance, auſſi-bien que ſon affliction, elle eut recours aux larmes; mais pour toucher les barbares qui les faiſoient couler, il lui auroit fallu des yeux chaſſieux & incarnats.

Une troupe de Satellites entraîna l'infortunée Cadige malgré ſes pleurs & ſes cris. A ce ſpectacle, le Génie ne put contenir ſa douleur. Il remplit l'air de plaintes & de gemiſſemens. Pendant qu'il déploroit la deſtinée de ſa Maîtreſſe, les Inſulaires le conſideroient avec attention. Les charmes qu'ils trouvoient en ſa perſonne; ces rides, ce dos courbé ſous le poids des années, ces pieds tortus & racourcis, ce teint olivâtre & couvert de porreaux; enfin tout ce qui ſervoit de matiere au dégoût que Cadige avoit

pour lui, devint le digne objet de l'admiration de ces Peuples. Cette admiration fut quelque tems muette; l'excès de leur étonnement ne leur permit pas d'abord de l'exprimer, mais tout à coup ils rompirent le silence par des éclats de joye auſquels ils s'abandonnerent ſans réſerve. Ce ne fut plus qu'une confuſion de cris de loüanges & d'applaudiſſemens. Leur Chef lui-même oubliant la gravité de ſon caractere, entra comme les autres dans ces actes d'acclamation. Il fit plus; il s'approcha de Dahy, ſe proſterna à ſes pieds, & poſant ſon chapeau de carton à terre, pour lui marquer plus de reſpect: Charmant Vieillard, lui dit-il, nous ſommes indignes de pardon, de ne vous avoir pas rendu plûtôt les profonds reſpects que nous vous devons. Pour moi, je l'avouërai, j'étois tout occupé de l'éclat de

cette

cette belle Dame que vous avez amenée avec vous, & que j'ai fait conduire à mon Serail. Cependant quelque prévenu que je ſois en ſa faveur, je ne puis m'empêcher de convenir que votre beauté ſurpaſſe encore la ſienne. Souffrez qu'on vous méne au Palais de notre Reine. Je ne doute point que cette grande Princeſſe ne ſoit charmée de votre vûë, & ne vous défere les honneurs qui vous ſont dûs. Il n'y a point de Vieillard dans tout ſon Serail que vous n'effaciez.

Le Capitaine vouloit continuer de lui vanter le bonheur qui l'attendoit, lorſque Dahy l'interrompit bruſquement, en lui diſant: Au lieu de me tenir tous ces diſcours impertinens, rendez-moi la jeune perſonne que vous m'avez enlevée. Qui, répondit le Commandant? Cette petite malheureuſe? Ah! beau Vieillard,

prenez des ſentimens plus dignes de vous, & ne ſongez qu'à plaire à notre grande Reine Scheherbanou, devant qui nous allons vous conduire. En parlant de cette ſorte, ſon Lieutenant & lui prirent Dahy pardeſſous les bras, & le menerent malgré lui au Palais.

JOUR DCCCCLXXIV.

LE Génie, à cette violence, qu'il regarda comme une inſulte qu'on lui faiſoit, pour tourner en ridicule ſa vieilleſſe & ſes défauts perſonnels, fit de douloureuſes réflexions. Quelle eſt ma deſtinée, dit-il en lui-même, pendant qu'on l'entraînoit! Qui croiroit qu'un Génie pût être réduit au point d'impuiſſance & d'imperfection où je me trouve! Ce n'eſt pas une des moins déſagréables

circonſtances de mon infortune, que de me voir le joüet des enfans d'Adam.

Lorſqu'il fut devant Scheherbanou, cette Reine ne put le regarder ſans l'admirer, ni ſe ſentir naître de l'amour pour lui : O merveilleux Vieillard ! s'écria-t-elle, de quel pays venez-vous, & quelle favorable Divinité vous a conduit dans cette Iſle, pour en être l'ornement ? Nous ne ſçavons point qu'un pareil bonheur ſoit jamais arrivé à nos Peuples. Auſſi allons-nous donner mille marques publiques de la joye dont nous ſommes tous penetrés. Alors ſe tournant vers les principaux Seigneurs de ſa Cour : Secondez, leur dit-elle, les tendres mouvemens qui m'animent, ne ſoyez pas moins ſenſibles que votre Reine à la gloire de votre Patrie.

Elle n'eut pas achevé ces pa-

roles, que ſes Courtiſans entrant en fideles ſujets dans les intentions de Sa Majeſté, ſe proſternerent la face contre terre devant Dahy, en tenant à la main leurs chapeaux. Ils demeurerent long tems dans cet état, ſans parler ni donner aucun ſigne de vie. Ils éclaterent enſuite tous à la fois en ſe relevant, & s'écrierent: Vive, vive l'incomparable Vieillard, qui ſe montre à nos yeux tel que le Soleil, lorſqu'après avoir quitté le Tropique du Capricorne, il revient à celui du Cancer! Qu'il vive! Qu'il ſoit à jamais l'heureux Favori de notre grande Reine Scheherbanou! Puiſſe le ſouverain Protecteur de cette Iſle, le vieux Singe que nous adorons, jetter ſur lui un regard favorable!

Après cette reception, qui ne plut pas tant au Vieillard que la Reine ſe l'imaginoit, cette Prin-

ceſſe le fit conduire par le Chef de ſes Eunuques dans le plus bel appartement du Sérail. Cet appartement étoit tendu de nattes. Rien ne paſſoit pour être plus galant, ni plus ſuperbe dans le païs que ces ſortes d'ameublemens ; ils tendoient au luxe. Cependant Dahy, par mauvaiſe humeur, ou autrement, n'en fut point ébloüi. A peine daigna-t-il en conſiderer la magnificence : tout ce qu'il voïoit ſembloit même irriter ſes chagrins.

Pendant qu'il déploroit la rigueur de ſon deſtin, la Reine entra ſans ſuite dans ſon appartement, & s'approchant du Vieillard : Me pardonnerez-vous, lui dit-elle, de vous avoir laiſſé ſeul quelques momens ? Hé oüi, répondit Dahy d'un air chagrin, & plaiſe au Ciel que vous m'y laiſſiez toute votre vie. Ingrat, reprit la Princeſſe, eſt-ce ainſi que vous

répondez aux ſentimens que j'ai pour vous? De grace, repliqua-t-il, ceſſez de vous mocquer de moi. Me croyez-vous aſſez inſenſé, pour m'imaginer que ma figure vous charme? Non, non, je ſçai trop qu'elle eſt plus propre à faire horreur, qu'à inſpirer de tendres ſentimens. Vous m'étonnez, dit la Reine, de ne pas mieux connoître l'effet que votre vûë fait ſur les cœurs. Peut-on aſſez admirer cette extrême vieilleſſe qui ſe remarque en toute votre perſonne? Elle n'éclata jamais en nul autre avec plus d'avantage. Là-deſſus elle ſe mit à faire un long détail de toutes les merveilleuſes qualités qu'elle découvroit en lui. Ce qu'elle fit d'un air ſi paſſionné, que le Génie ne put douter qu'elle ne parlât trés-ſerieuſement.

Les tranſports de Scheherbanou exciterent la colere de Da-

hy. Il lui reprocha ſon mauvais goût, & lui dit que n'étant pas ſon Sujet, elle ne devoit point le tenir eſclave. Faites-moi rendre ma chere Cadige, pourſuivit-il, & conſentez que nous nous éloignions tous deux d'ici. Ah, Barbare, s'écria douloureuſement la Reine, vous pouvez-vous réſoudre à m'abandonner! Ces acclamations generales dont votre arrivée a été ſuivie: ces honneurs qu'on vous a rendus: tout cela n'eſt pas capable de vous inſpirer la moindre complaiſance pour la paſſion fatale que j'ai pour vous? A ces mots, le Vieillard, au lieu de s'attendrir, perdit toute retenuë, & ne ménageant plus les termes, il eut l'imprudence de dire à la Reine qu'il falloit aſſurément qu'elle eût perdu l'eſprit.

JOUR DCCCCLXXV.

QUELQUE prévenuë que fût Scheherbanou pour Dahy, elle ſe ſentit choquée de ſes emportemens. Elle eut toutefois la force de diſſimuler. Elle employa même encore la douceur pour le toucher ; mais voyant qu'il n'en devenoit pas plus traitable, elle ceſſa de ſe contraindre. Elle appella le Capitaine de ſes Gardes : Bedbacte, lui dit-elle, faites ſortir ce Vieillard de ce bel appartement que je lui avois donné, & conduiſez-le à la Tour noire. Qu'il aille tenir compagnie à cet autre Vieillard, qui a auſſi mépriſé la tendreſſe de ma ſœur Mulkara. Ils ſe repentiront là tous deux à loiſir d'avoir fait les cruels. En achevant ces paroles, elle ſe

retira fierement, & ſon ordre fut auſſi-tôt executé.

Dahy plus ſatisfait des rigueurs de la Reine, que de ſes bontés, ſe laiſſa mener á la Tour noire. C'étoit une conſolation pour lui de penſer qu'il alloit voir dans ſa priſon un autre Vieillard infortuné, & qu'ils ſe plaindroient tous deux enſemble de leur commun malheur. Mais repreſentez-vous ſon étonnement, lorſqu'étant entré dans la chambre où on le conduiſoit, il reconnut ſon frere Adis dans le compagnon de ſes diſgraces. Dès qu'ils s'apperçûrent l'un l'autre, ils ſe tendirent les bras & ſe tinrent long-tems embraſſés, les yeux baignés de larmes & ſans pouvoir exprimer la joye dont ils étoient ſaiſis. Enfin Dahy prit la parole après le premier tranſport: O mon frere, s'écria-t-il, eſt-il poſſible que je vous retrouve! Mais hélas, ajouta-t-il, dans quels

lieux ſommes-nous réünis ! Devons-nous remercier le Ciel de nous avoir rejoints, lorſqu'il paroît ne nous raſſembler que pour nous rendre réciproquement témoins de notre eſclavage. Mon frere, répondit Adis, quoique le tems ſemble augmenter nos maux au lieu de les diminuer, j'eſpere toutefois que nous ceſſerons bientôt d'être malheureux. Le goût bizarre des Peuples de cette Iſle me donne cette agréable eſperance. Pour moi, repliqua Dahy, je ne puis m'en flatter. Les Princeſſes qui nous chargent ici de fers, ne ſont pas dans un âge à pouvoir par leur tendreſſe nous faire reprendre notre premiere forme.

Après ces diſcours, ces deux freres ſe demanderent compte l'un à l'autre de ce qu'ils avoient fait pendant leur ſeparation. Dahy raconta ſes avantures : com-

ment il avoit rencontré Cadige, & tout ce qui lui étoit arrivé juſques-là ; il n'en oublia pas une circonſtance. D'abord qu'il eut achevé ſon récit, Adis lui dit : Ce que vous venez de m'apprendre, confirme mes ſentimens, ou plutôt il ne m'eſt plus permis de douter d'un bonheur prochain. Oüi, mon frere, nous touchons à l'heureux moment qui doit nous rendre nos traits naturels, & nous remettre en poſſeſſion des privileges de notre eſpece, dont nous ſommes privés depuis ſi long-tems. Vous en ſerez perſuadé comme moi, lorſque vous aurez entendu ce que je vais vous conter.

Je vivois, pourſuivit-il, dans la Ville que le Brachmane Canſou m'avoit marquée pour y établir ma demeure. J'y étois occupé ſans ceſſe à chercher inutilement une jeune beauté, qui pût

devenir ſenſible à mon affreuſe figure, lorſqu'une nuit je vis en ſonge une Villageoiſe de dix-ſept à dix-huit ans, qui me dit: *C'eſt en vain que tu te flattes de l'eſperance de trouver dans cette Ville une jeune perſonne qui puiſſe t'aimer. Si tu veux que ce prodige ſe faſſe, embarque-toi pour l'Iſle de Sumatra. Regarde moi, tu ſeras un jour ſoumis au pouvoir de mes yeux.* La Villageoiſe étoit pourvûë d'une beauté merveilleuſe. J'en fus vivement frappé. Je voulus lui parler, pour l'entretenir de l'amour qu'elle venoit de m'inſpirer; mais elle ne m'en donna pas le tems, elle diſparut, & je me réveillai.

Ce ſonge me ſembla myſterieux; je ne le regardai point comme une chimere; je me préparai à faire le voyage de Sumatra. Je gagnai la premiere Ville maritime, & profitai de la premiere occaſion qui ſe preſenta.

Une tempête, que je ne croi point naturelle, nous écarta de notre route comme vous, & nous contraignit de relâcher au Port de cette Ville. La Reine Scheherbanou étoit alors abſente, & la Princeſſe Mulkara ſa ſœur gouvernoit en ſon abſence. Quand les Peuples m'apperçûrent, ils ſe récrierent autant ſur ma décrepitude, que les autres Nations du Monde pourroient ſe récrier, en voyant tout à coup paroître une beauté celeſte. Les Officiers du Palais me menerent en triomphe devant Mulkara, qui ne fut point à l'épreuve de mon extrême vieilleſſe. Elle fit éclater ſon amour pour moi, à peu près de la même maniere que la Reine vous a témoigné le ſien. Je m'imaginai d'abord qu'on ſe mocquoit de moi, & que ces Inſulaires n'en uſoient de la ſorte que pour ſe divertir à mes dépens. Cela fut cauſe que

je ne fis que rire des premieres loüanges que la Princeſſe me donna; mais elle m'agaça d'une maniere ſi vive, que je ſortis enfin de mon erreur. Je perdis patience, & dans mes tranſports furieux je tins à Mulkara des diſcours auſſi peu reſpectueux, que les ſiens étoient extravagans & paſſionnés. Notre converſation finit mal; ma Princeſſe enflammée de dépit & de colere, me fit mettre en cette Priſon, où elle a réſolu de me laiſſer, juſqu'à ce que j'aye pris des ſentimens plus favorables pour elle, & que je lui faſſe demander la permiſſion d'aller expier à ſes genoux l'outrage que j'ai fait à ſes charmes. Je me ſens peu diſpoſé à faire ce qu'elle attend de moi, & je me prépare à ſouffrir long-tems. Mais ce qui me conſole dans mon malheur, c'eſt que du moins je ſuis avec un frere que j'aime tendrement, &

dont la preſence rendra mes peines plus ſupportables.

Adis ceſſa de parler en cet endroit, & Dahy lui dit : Je ne puis aſſez m'étonner d'une circonſtance de votre récit. La Villageoiſe que vous avez vûë en ſonge, me ſurprend, auſſi-bien que les paroles qu'elle vous a adreſſées, & je ne puis aſſez admirer le rapport qu'a votre ſonge avec celui de Cadige. Cela ne me ſemble pas moins merveilleux qu'à vous, répondit Adis, & ce qui vous paroîtra peut-être plus admirable que tout le reſte, c'eſt que la Païſane dont je vous ai parlé, m'eſt toujours preſente à mon eſprit. J'en conſerve ſi bien l'image, que je croi la voir à tout moment.

Pendant qu'Adis & Dahy s'entretenoient de cette ſorte, le Capitaine des Gardes de la Reine arriva dans la Tour, & leur dit : Indiſcrets Vieillards, admirez

tous deux les bontés de notre aimable Souveraine, & de la Princeſſe ſa ſœur. Au lieu d'ordonner qu'on vous puniſſe, pour leur avoir manqué de reſpect, elles vous pardonnent. Elles veulent non-ſeulement oublier le paſſé; mais elles ſont même dans la réſolution de vous faire rendre des honneurs divins.

JOUR DCCCCLXXVI.

LE Capitaine crut bien faire ſa Cour aux Génies, en leur portant cette nouvelle; mais bien loin de lui en ſçavoir quelque gré, ils le traiterent fort mal. Comme ils refuſoient de le ſuivre, & qu'il avoit ordre de les conduire au Pagode, il n'en voulut pas avoir le démenti. Il les fit ſaiſir par les Gardes, qui les y menerent malgré eux. Le grand Pontife & les Miniſtres

Miniſtres du Pagode vinrent les recevoir à la porte. Ils avoient tous de longues robbes de natte, qui traînoient à terre, & ſur la tête des chapeaux de paille peinte de differentes couleurs. Ils chanterent en l'honneur de ces deux nouvelles Divinités des vers, dont le ſens étoit que *ces deux merveilleux Vieillards avoient parcouru toutes les Iſles de l'Ocean, & les avoient conquiſes par le ſeul éclat de leurs charmes ; & que par une préference qui exciteroit l'envie de toutes les Nations de la Terre ; ils venoient établir leur ſéjour ordinaire dans l'Iſle de la Reine de Scheherbanou.*

A chaque couplet qu'ils chantoient, ils faiſoient aux Génies une profonde inclination de tête. Après ces premiers honneurs, ils les firent monter l'un & l'autre aux acclamations de tout le peuple aſſemblé, ſur un grand échaf-

faut élevé de ſix ou ſept pieds, où il y avoit deux petits Trônes de natte deſtinés pour eux ; on avoit dreſſé l'échaffaut au milieu du Pagode, & au bas de cet échaffaut un Autel ſur lequel devoient être immolés un Bouc & un Cochon. Adis & Dahy jugeant qu'il ne leur ſerviroit de rien de faire les rebelles, prirent prudemment le parti de ſouffrir ſans rien dire de toutes les extravagances des Inſulaires ; ils s'aſſirent ſur leurs Trônes, & ſe mirent à parcourir des yeux toute l'aſſemblée, dont ils s'apperçûrent que les regards étoient attachés ſur eux ; ils remarquerent diſtinctement la Reine & Mulkara avec toutes les Princeſſes du ſang, qui étoient placées ſur un petit amphitheâtre particulier.

On égorgea les victimes, & on brûla avec elles une prodigieuſe quantité d'encens, de crin

de plume, de parchemin & de fumier, ce qui ne manqua pas d'exciter une fumée ſi épaiſſe, qu'elle auroit peut-être étouffé les deux Divinités à qui l'on ſacrifioit, ſi elles n'euſſent pas été immortelles. Enſuite de ces fumigations qui firent fort touſſer & éternuer tout le monde pendant la cérémonie, les femmes & les filles s'aſſemblerent autour de l'Autel, & commencerent à danſer aux Chanſons; mais tout d'un coup les chants & les danſes ceſſerent par un évenement qui cauſa une extrême ſurpriſe aux ſpectateurs. Adis & Dahy perdirent leur forme de Vieillards, & reprirent celle qu'ils avoient naturellement; ils devinrent tels qu'ils étoient, lorſque Farzana jetta ſur eux un œil trop tendre. Quel affreux changement! Les Miniſtres du Pagode épouvantés d'une métamorphoſe dont ils con-

çoivent un mauvais préſage, ſe retirent avec précipitation ; les femmes qui danſent & qui chantent s'éloignent de l'Autel en fremiſſant ; la Reine & la Princeſſe ſa ſœur ſentant leur tendreſſe changée en horreur, regagnent leur Palais ; dans un moment le Pagode fut déſert. Il n'y reſta que les deux Génies, qui d'abord n'oſoient en croire leurs yeux : cependant comme ils reprirent toutes les connoiſſances attachées à leur condition, ils connurent que leur enchantement venoit d'être détruit par deux jeunes perſonnes qui s'étoient laiſſé charmer de leur figure de vieillards, & qui dégoutées de leur nouvelle forme avoient pris la fuite avec les autres.

Pendant qu'ils ſe réjoüiſſoient d'un changement qui leur rendoit tous les avantages qu'ils avoient perdus, ils virent paroî-

tre ſubitement dans le Pagode le Brachmane Canſou ; il étoit accompagné d'une jeune fille que Dahy reconnut pour Fatime, & qu'Adis trouva ſi ſemblable à la perſonne qu'il avoit vûë en ſonge, qu'il s'écria dès qu'il l'apperçût : ah voilà cette belle Villageoiſe dont je conſerve ſi cherement la mémoire ! Oüi, Adis, dit alors le Brachmane, c'eſt elle même, & c'eſt pour achever votre bonheur que je vous l'ai amenée ; enfin, mes enfans, pourſuivit-il, en regardant les deux Génies, vous êtes enfin ſortis de l'état cruel où ma colere vous avoit réduits, c'eſt à regret que je vous y ai vûs ſi long-tems ; mais je n'ai pû vous en tirer plûtôt, c'eſt moi qui par des ſonges vous ai fait former le deſſein d'aller à Sumatra, & c'eſt moi qui par des tempêtes que j'ai ſuſcitées, vous ai conduits ici, parce que je ſçavois ce qu'il y de-

voit arriver. Dahy, ajouta-t-il, allez chercher Cadige & lui donnez le plaiſir de revoir ſa ſœur.

Dahy partit comme un éclair, alla dans les Cuiſines du Capitaine des Gardes enlever Cadige & l'apporta dans le Pagode. Les deux ſœurs s'embraſſerent à pluſieurs repriſes, avec autant de tendreſſe que de joye; l'aînée ſe donna ſans répugnance au bel Adis, & la Cadette charmée de voir dans Dahy des traits, qui, depuis ſon ſonge, l'avoient toujours occupée, conſentit volontiers à faire ſon bonheur. Après cela Canſou dit aux Génies: adieu mes enfans, vous n'êtes plus ſoumis à mon pouvoir; je vous rends libres tous deux; conduiſez ces jeunes perſonnes où il vous plaira, & vivez tous quatre enſemble dans une parfaite union. A ces paroles il diſparut, & les deux freres prirent le parti de

ſe retirer avec leurs Maîtreſſes dans une Iſle habitée par des Génies.

Commandeur des Croyans, continua le Vieillard qui parloit au Calife, voilà quelle eſt l'hiſtoire que j'ai racontée à ce jeune homme, & qui nous a fait rire l'un & l'autre. Haroun Arraſchid & la belle Sultanum ſa favorite témoignerent au Vieillard qu'elle leur avoit fait plaiſir, & dirent en même tems au jeune homme de parler à ſon tour, ce qu'il fit de cette maniere.

HISTOIRE.
De Naſiraddolé Roy de Mouſſel, d'Abderrahmane Marchand de Bagdad & de la belle Zeineb.

UN jeune Marchand de Bagdad, nommé Abderrahmane, poſſedoit d'immenſes richeſſes; auſſi vivoit-il comme un grand Seigneur. On voyoit tous les jours à ſa table les principaux Officiers du Calife, prédeceſſeur de votre Majeſté; tous les honnêtes-gens de la Ville étoient fort bien reçûs chez lui, auſſi bien que les étrangers qui l'alloient voir. Il aimoit naturellement à faire plaiſir à tout le monde: avoit-on beſoin de ſon credit ou de ſa bourſe, on pouvoit avoir recours à lui, ſans craindre qu'il les refuſât; & les perſonnes qu'il avoit déja obligées,

gées, ne laſſoient point ſa generoſité en implorant de nouveau ſon ſecours ; On ne parloit dans la Ville que de ſon humeur bienfaiſante & de ſes actions genereuſes. Les qualités du corps répondoient à celles de l'ame, il étoit beau & fort bien fait ; en un mot il paſſoit pour un jeune homme accompli.

Un jour il entra chez un Marchand de Fyquaa. [a] Il y apperçut un jeune étranger de bonne mine qui étoit tout ſeul à une table ; il alla ſe mettre auprès de lui, & ils commencerent tous deux à s'entretenir de diverſes choſes. Si l'étranger plut beaucoup au Bagdadin, le Bagdadin ne plut pas moins à l'étranger ; ils furent ſi ſatisfaits l'un de l'autre, qu'ils revinrent le lendemain ſe chercher au même endroit ; ils s'y rencontrerent & eurent enſemble

(a) Fiquaa eſt une ſorte de Bierre.

une seconde conversation, il se trouva entre eux tant de sympathie que dès ce jour là même ils se sentirent étroitement liés. Par malheur pour Abderrahmane, l'étranger fut obligé de partir dès le jour suivant pour s'en retourner à Mousſel où il disoit avoir pris naissance. Du moins, Seigneur, lui dit le Bagdadin, avant que vous partiez apprenez-moi qui vous êtes, je dois bientôt faire un voyage à Mousſel, à qui faudra-t-il que je m'adresse pour avoir de vos nouvelles? Vous n'aurez, lui répondit l'étranger, qu'à venir au Palais du Roy de Mousſel, & vous m'y verrez; si vous y paroissez, je me ferai un plaisir de vous y bien recevoir, vous sçaurez qui je suis, & là nous cimenterons l'amitié que nous avons formée en ce païs-ci.

JOUR DCCCCLXXVII.

ABDERRAHMANE fut affligé du départ de l'étranger, & il ne s'en conſola que par l'eſperance de le revoir à Mouſſel, où ſes affaires l'obligerent d'aller peu de tems après. Il ne manqua pas de ſe rendre d'abord au Palais du Roy, il cherchoit dans toutes les perſonnes qui s'offroient à ſa vûë les traits de l'inconnu qu'il aimoit, lorſqu'il l'apperçut au milieu d'une foule de Courtiſans empreſſés à lui plaire; il jugea bien que c'étoit le Souverain, comme en effet c'étoit le Roi de Mouſſel, Naſiraddolé lui-même. Ce Monarque le démêla bientôt auſſi, & s'avança pour le recevoir. Le Bagdadin ſe proſterna devant lui, & demeura la face contre ter-

re, jusqu'à ce que le Roy l'ayant relevé lui-même, l'embrassa, le prit par la main & l'emmena dans son cabinet.

Tous les Courtisans furent fort étonnés de la reception que leur Maître faisoit au jeune Marchand : Qui est donc cet étranger, se disoient-ils les uns aux autres ? Il faut que ce soit un Prince, puisque le Roy le traite avec tant de distinction. Les grands Seigneurs qui avoient le plus de part à la confidence du Souverain, commencerent dès ce moment à le craindre & à le haïr, & les Courtisans qui attendoient des bienfaits, prenoient déja la résolution de lui faire leur Cour.

Cependant Nasiraddolé s'enferma seul avec le Bagdadin, & lui fit mille caresses : oüi, mon cher Abderrahmane, lui dit-il, je vous aime plus que tous ces hommes que je viens de quitter

pour vous entretenir. Eh n'ai-je pas raiſon de vous cherir plus qu'eux? que ſçais-je ſi ce n'eſt pas l'interêt ou l'ambition qui les attachent à moi; il n'y en a peut-être pas un ſeul qui ait une veritable affection pour ma perſonne: tel eſt le malheur des Grands, qu'ils ne ſçauroient être ſûrs qu'on les aime; le bien qu'ils ſont en état de faire, leur ôte le plaiſir de n'en pouvoir douter; mais pour vos ſentimens, j'en vois la ſincerité, j'en connois tout le prix, vous m'avez donné votre amitié ſans me connoître; je puis me vanter d'avoir un ami.

Le jeune Marchand de Bagdad répondit aux bontés du Roy dans des termes pleins de tendreſſe & de reconnoiſſance, après quoi, ce Prince lui dit: pendant que vous demeurerez à Mouſſel, vous logerez dans mon Palais; vous ſerez ſervi par mes propres Offi-

ciers, & j'aurai ſoin de vous faire paſſer le tems le plus agréablement qu'il me ſera poſſible. Il n'y manqua pas, & il n'oublia rien de tout ce qu'il crut capable de le divertir. Tantôt il lui faiſoit prendre le divertiſſement de la chaſſe, tantôt il lui donnoit des concerts de voix & d'inſtrumens qui étoient executés à ravir, & preſque tous les jours ils faiſoient la débauche.

Il y avoit déja près d'une année que le Bagdadin vivoit de cette maniere, lorſqu'on lui manda de Bagdad que ſa preſence y étoit abſolument neceſſaire, s'il vouloit empêcher ſes affaires de ſe déranger. Il parla au Roy de l'avis qu'on lui donnoit, & le pria de trouver bon qu'il s'en retournât à Bagdad. Naſiraddolé y conſentit, quoi qu'à regret, & enfin Abderrahmane s'arracha aux délices de la Cour de Mouſſel. Auſſi-

tôt qu'il fut de retour chez lui, il s'appliqua fort ſerieuſement à réparer le tort que ſon abſence avoit fait à ſes affaires, & quand il les eut bien rétablies, il ſe remit à regaler ſes amis, à rendre ſervice à tout le monde, & à faire encore plus de dépenſe qu'auparavant; il acheta de nouvelles Eſclaves, & ſe fit un plaiſir d'en avoir de toutes les Nations du monde.

Un Marchand lui en vendit une un jour, elle étoit née en Circaſſie, & l'on pouvoit dire que c'étoit une des plus parfaites Créatures que l'on pût voir; elle n'avoit pas encore dix-huit ans, elle ſe nommoit Zeineb; il l'acheta ſix mille ſequins d'or; mais quand il en auroit donné dix mille, il ne l'auroit pas encore aſſez payée. Son extrême beauté ne faiſoit pas tout ſon merite, on admiroit en elle un eſprit cultivé, une

humeur douce & toujours égale, avec un cœur tendre, ſincere & fidelle. Une perſonne ſi aimable ne tarda guere à charmer Abderrahmane, il conçut pour elle un amour violent, & il eut le bonheur de trouver Zeineb diſpoſée à l'aimer autant qu'il l'aimoit.

Tandis qu'ils goûtoient en repos les douceurs de leur ardeur mutuelle, & qu'ils en faiſoient toute leur occupation, le Roy de Mouſſel arriva ſans ſuite à Bagdad, & vint deſcendre chez le jeune Marchand. Abderrahmane, lui dit-il, il m'a pris envie de voir encore *incognito* cette Ville & la Cour du Calife, ou plûtôt j'ai ſouhaité de vous revoir vous-même; je viens loger chez vous, je me flate que je vous fais autant de plaiſir, que j'en reſſentois de vous avoir dans mon Palais. Le Bagdadin enchanté de

ıonneur qu'il recevoit, voulut
jetter aux pieds de Naſirad-
ɔlé pour lui témoigner combien
y étoit ſenſible ; mais ce Prince
releva, & lui dit : Laiſſez-là
reſpect que vous devez au Roy
: Mouſſel, ne voyez en moi
ı'un ami qui veut ſe réjoüir avec
ɔus ; vivons ſans contrainte,
en n'eſt ſi doux qu'une vie li-
:e ; pour en goûter les charmes,
me dérobe de tems en tems à
a Cour, je me plais à voyager
ns ſuite, à me confondre avec
s particuliers, & je vous l'avouë-
i, les jours que je paſſe de cette
rte ſont les plus heureux de ma
e.

TAYLOR INST. OXFORD

JOUR DCCCCLXXVIII.

LE jeune Marchand de Bagdad pour obéïr & plaire au Roy de Mouſſel, prit avec lui un air familier; ils commencerent à vivre enſemble comme s'ils euſſent été de la même condition; ils faiſoient tous les jours des parties de plaiſir, & Nafiraddolé oubliant ce qu'il étoit, paſſoit le tems ainſi qu'un particulier.

Un ſoir pendant qu'ils étoient à table tête à tête, & qu'ils buvoient des meilleurs Vins, leur converſation roula ſur la beauté des femmes; le Roy de Mouſſel vanta les charmes de quelques Eſclaves de ſon Serail, & dit qu'il n'y en avoit pas au monde qui leur fuſſent comparables. Le Bag-

dadin n'écouta pas tranquillement ce diſcours ; l'amour qu'il avoit pour Zeineb, & le vin qu'il avoit bû ne lui permirent pas de convenir de ce qu'il venoit d'entendre. Seigneur, dit-il à ſon hôte, je ne doute point que vous n'ayez de très-belles femmes ; mais je ne croi point qu'elles ſurpaſſent les miennes en beauté ; j'ai pluſieurs Eſclaves qu'on ne peut regarder ſans admiration, & entr'autres une Circaſſienne que la nature ſemble avoir pris plaiſir à former. C'eſt-à-dire, reprit le Roy, que vous aimez cette Circaſſienne, l'éloge que vous en faites, me prouve que vous en êtes fort épris. Sans me perſuader qu'elle ſoit auſſi charmante que mes Eſclaves, il eſt bien aiſé de vous en convaincre, repartit Abderrahmane ; en diſant cela, il fit venir un Eunuque, & lui dit à l'oreille : allez dire à mes Eſcla-

ves, qu'elles se parent de leurs plus riches habits, & qu'elles s'assemblent toutes dans un appartement bien éclairé.

L'Eunuque courut s'acquiter de sa commission, & le Bagdadin se remit à table en disant au Prince: Seigneur, vous jugerez bien tôt par vous-même, si vous avez tort ou raison de penser que votre Serail renferme les plus belles femmes de l'Asie. Je vous avoue répondit le Roy, que je suis curieux de sçavoir si l'amour ne vous aveugle point.

Ils continuerent de se réjoüir, & ils burent des liqueurs jusqu'à ce que le même Eunuque qui avoit paru, vint dire à son Maître que les Esclaves étoient assemblées, & qu'elles n'avoient rien oublié de ce qui pouvoit relever leur beauté. Alors le Bagdadin emmena le Roy de Mousel dans un appartement de la derniere

magnificence, où il y avoit trente Eſclaves jeunes, belles, bien faites & toutes couvertes de pierreries; elles étoient aſſiſes ſur des Sophas d'étoffe de ſoye de couleur de roſe à fleur d'argent; les unes joüoient du luth, les autres du tambour de baſque, & les autres s'amuſoient à chanter en attendant l'arrivée de leur Maître; elles ſe leverent dès qu'elles l'apperçurent, & ſe tinrent debout en gardant un ſilence modeſte. Aberrahmane leur ordonna de s'aſſeoir & de continuer à joüer de leurs inſtrumens, elles obéïrent dans le moment.

Le Roy Naſiraddolé, tout grand Prince qu'il étoit, fut obligé d'avoüer qu'il n'avoit point dans ſon Serail de plus aimables perſonnes; il ſe mit à les conſiderer l'une après l'autre, il commença par les joüeuſes de luth qui lui parurent fort jolies; il

ne trouva pas moins agréables celles qui joüoient du tambour de basque, & lorsqu'il vint à examiner les chanteuses, il en vit une dont la beauté l'ébloüit: Est-ce là, dit-il, au Bagdadin, cette Circassienne dont vous m'avez parlé? Oüi, Seigneur, répondit Abderrahmane, c'est elle-même, suis-je un peintre flateur? Avez vous jamais vû quelque chose de plus beau?

JOUR DCCCCLXXIX.

LE Bagdadin attendoit la réponse du Roy de Moussel, & il ne doutoit pas qu'elle ne fût très-glorieuse pour Zeineb; mais il fut bien étonné lorsqu'il vit que ce Prince au lieu de loüer la beauté de cette Esclave, prit un air serieux & chagrin sans

vouloir dire ce qu'il en pensoit, ce qui lui fit juger que le Monarque trouvoit Zeineb plus belle que toutes les femmes de son Serail, & qu'il en avoit un secret dépit: Seigneur, reprit-il un moment après en le reconduisant à son appartement, je vois bien que j'ai trop présumé des charmes de Zeineb; je vous les ai sans doute trop vantés. Nasiraddolé ne répondit rien encore à ces paroles, & lorsqu'il fut dans la chambre où il couchoit, il pria son hôte de l'y laisser seul, parce qu'il souhaitoit, disoit-il, de se reposer. Abderrahmane aussi-tôt se retira, persuadé qu'il n'étoit chagrin qu'à cause qu'il venoit d'avoir le démenti.

Le lendemain matin le jeune Marchand alla au lever du Roy de Mousel; il croyoit trouver ce Monarque dans une meilleure disposition, mais il le surprit dans

une triſteſſe, dans un accablement dont il fut vivement touché. Qu'avez-vous, Seigneur, lui dit-il? De quel ſombre nuage vos yeux ſont-ils enveloppés? Quelle eſt la cauſe de cette profonde mélancolie où je vous vois plongé? Abderrahmane, lui répondit le Roy, je part dès ce jour pour Mouſſel, j'emporte une douleur que le tems ne fera peut-être qu'augmenter, laiſſez moi partir ſans m'en demander le ſujet. Non, Seigneur, repliqua le Bagdadin, il faut que vous me le diſiez, ne me le cachez point, je vous en conjure; n'ai-je point eu l'imprudence de manquer au reſpect que je vous dois? J'ai abuſé des bontés qu'un grand Prince a pour moi, je vous ai ſans doute offenſé? A Dieu ne plaiſe, repartit Naſraddolé, que je me plaigne de vous! Je ne me plains que de ma mauvaiſe deſtinée. Encore

une

une fois, pourſuivit-il, ne vous informez point de ce qui peut m'affliger.

Plus le Roy de Mouſſel s'obſtinoit à cacher la cauſe de ſon affliction, & plus le Bagdadin le preſſoit de la lui découvrir; cependant ce Prince ſe diſpoſoit à partir, & il avoit deſſein de garder ſon ſecret; mais enfin ſon hôte l'obligea par ſes inſtances à le lui reveler. Hé bien Abderrahmane lui dit en partant Naſiraddolé, vous voulez que je parle, je vais vous ſatisfaire, j'aime, ou plûtôt j'adore Zeineb, je n'ai pû la voir ſans prendre dans ſes beaux yeux le funeſte amour qui trouble mon repos, je ſouhaitois de partir ſans vous faire ce triſte aveu, vous me l'arrachez; que votre amitié ne me le reproche point. Hélas je ne l'expierai que trop par tous les maux que je vais ſouffrir: adieu. A ces mots

il ſortit de chez le Bagdadin, & prit la route de Mouſſel.

JOUR DCCCCLXXX.

LE diſcours de Naſiraddolé ſurprit étrangement Abderrahmane qui fut long-tems après le départ de ce Prince à revenir du déſordre où étoient ſes ſens. Ah malheureux que je ſuis, s'écria-t-il, devois-je faire voir Zeineb au Roy de Mouſſel ? Ne devois-je pas prévoir qu'il ne pourroit la regarder impunément ? Il va languir dans ſa Cour, les femmes de ſon Serail, de quelque beauté qu'elles ſoient pourvûës, ne pourront lui faire oublier la fatale Circaſſienne dont il eſt occupé, j'en juge par moi même ; un cœur qu'elle a charmé ne peut brûler d'un autre amour, j'aurai donc à me reprocher toute ma

vie que je fais l'infortune d'un Roy, plus grand encore par ſes vertus que par ſa Couronne ; c'eſt moi qui par un tranſport d'amant indiſcret, interrompt le cours de ſes jours heureux ; pour prix de toutes les marques d'amitié que j'ai reçûës de lui, eſt-il juſte que je lui plonge un poignard dans le cœur ? Non, mon cher Prince, non, Abderrahmane ne vous laiſſera point dans l'état cruel où il vous a réduit ! Je ſuis prêt à m'immoler pour vous, je vais vous ceder Zeineb, j'y ſuis réſolu.

Auſſi-tôt qu'il eut pris cette réſolution, il appella quelques-uns de ſes Officiers, & leur ordonna de préparer une Litiere ; enſuite il fit venir Zeineb, & lui dit ; Vous n'êtes plus à moi, vous êtes au Roy de Mouſſel, c'eſt ce Prince que vous avez vû hier au ſoir, il a pour vous une paſſion

violente, il eſt aimable, vous devez ſouſcrire ſans peine au don que je lui fais de votre perſonne.

A ce diſcours l'Eſclave ſe prit à pleurer. Eſt-il bien poſſible, dit-elle, qu'Abderrahmane m'abandonne après m'avoir juré tant de fois un amour immortel? Ah volage, vous ne m'aimez plus; une beauté nouvelle triomphe ſans doute du pouvoir de mes yeux, & vous ne m'éloignez de vous que pour éviter les reproches ſecrets que ma preſence vous pourroit faire. Non, belle Zeineb, répondit le Bagdadin tout attendri, vous n'avez point de rivale, & je ne vous ai jamais plus aimée, j'en jure par le Tombeau de notre grand Prophete qu'on voit à Medine. Et ſi cela eſt, interrompit avec précipitation Zeineb, pourquoi faut-il nous ſéparer? Mon cœur en gemit, répondit-il; mais je ne puis

souffrir qu'un Prince pour qui j'ai l'amitié la plus tendre, & qui m'a donné tant de témoignage de la sienne, traîne une vie languissante; dès qu'il s'agit de son repos, je n'ai plus d'égard au mien, lorsque je mesure la distance que la nature a mise entre ce rival & moi, il n'est point de sacrifice que je ne croye lui devoir faire, & d'ailleurs quand je songe que c'est pour vous rendre favorite d'un Souverain, cette pensée, je l'avouërai, adoucit la rigueur de la violence que je me fais en vous cedant: allez donc remplir l'heureux destin qui vous attend à Mousel, hâtez-vous de joindre Nasiraddolé, & de faire succeder dans son cœur la joye la plus vive à l'affliction dont il est saisi.

A ces paroles qu'il ne put achever sans verser quelques pleurs, il ordonna aux Officiers qu'il avoit nommés pour conduire Zeineb à

Mouſſel, de l'emmener promptement & de l'arracher à ſa vûë, car elle fondoit en larmes & paroiſſoit ſi affligée, qu'il commençoit à ne pouvoir plus ſoutenir ce ſpectacle. Les Officiers la mirent dans la Litiere avec une vieille Eſclave qui la ſervoit, & ils prirent le chemin qu'avoit ſuivi le Roy de Mouſſel.

JOUR DCCCCLXXXI.

ILS eurent beau faire diligence, la Litiere alloit trop lentement pour pouvoir joindre Naſiraddolé qui montoit un Cheval Arabe des plus vigoureux. Il arriva dans ſa Capitale pluſieurs jours devant Zeineb, qui n'y fut pas plûtôt renduë, qu'un de ſes conducteurs courut au Palais pour avertir le Roy qu'Abderrahmane

leur Maître lui envoyoit cette Eſclave.

On ne peut exprimer quelles furent la ſurpriſe & la joye de ce Monarque, lorſqu'il apprit cette nouvelle. O genereux ami, s'écria-t-il, quand je ne ſerois pas déja perſuadé que tu es le plus parfait ami du monde, je n'en pourrois preſentement douter, puiſque tu préferes mon bonheur au tien.

Il l'envoya recevoir par le chef de ſes Eunuques, & lui fit donner un appartement ſeparé, le plus commode & le plus magnifique du Palais; elle n'y fut pas long-tems ſans voir paroître ce Prince, il s'approcha d'elle, & remarquant ſur ſon viſage une impreſſion de triſteſſe: Belle Zeineb, lui dit-il, il n'eſt pas difficile de juger que votre cœur n'avouë pas le ſacrifice que le genereux Abderrahmane me fait de vous,

je vois bien que vous venez à Mouſſel plûtôt comme une victime qu'on conduit à la mort, que comme une orgüeilleuſe beauté qui doit voir un Souverain à ſes genoux; vous êtes plus ſenſible à la perte d'un homme que vous aimez, qu'à la conquête d'un Roy qui vous adore! Seigneur, répondit Zeineb, je devrois conformer mes ſentimens au nouveau ſort qui m'appelle ici; je devrois m'applaudir de pouvoir faire le bonheur d'un Prince tel que vous. Je dirai plus, je voudrois, prompte à me détacher, oublier l'ingrat qui m'abandonne, & vous donner ſa place dans mon cœur. Que ne puis-je, pour me venger de ſa trahiſon, ſentir dès ce moment pour vous tout l'amour que ſa perfide ardeur a ſçû m'inſpirer pour lui. Mais hélas, pour mon malheur, je ſuis trop occupée du traître! Tant que je

vivrai,

vivrai, il ſera toujours preſent à ma penſée, & troublera ſans ceſſe le repos de ma vie. La belle Eſclave, en achevant ſes paroles, fondit en pleurs & pouſſa des ſanglots dont Naſiraddolé fut vivement touché. Ah charmante Zeineb! s'écria-t-il, moderez votre affliction, je vous en conjure & laiſſez-moi du moins me flatter que le tems & mes ſoins en pourront triompher. Ne m'ôtez pas cette eſperance qui peut ſeule ſoutenir ma vie.

Le Roy de Mouſſel ne ſe contenta pas de tenir ce diſcours à la belle Eſclave. Il ſe jetta à ſes genoux, & ajoûtant à ce qu'il venoit de dire, mille autres choſes tendres & paſſionnées, il fit tous ſes efforts pour la conſoler; mais il n'en put venir à bout; il s'apperçut même que plus il combattoit ſa douleur, plus elle ſembloit augmenter, ce qui fut cauſe qu'il

ſe retira. Il aima mieux s'éloigner de Zeineb, que d'aigrir ſes maux par ſa preſence.

JOUR DCCCCLXXXII.

REVENONS au jeune Marchand de Bagdad. Après le départ de ſa belle Eſclave, il tomba dans une langueur que rien ne pouvoit diſſiper. Il avoit beau faire des parties de plaiſir, Zeineb qu'il avoit toujours dans l'eſprit, ne lui permettoit pas d'être content. Ah malheureux que je ſuis, diſoit-il ſouvent en lui-même, je ſens que je ne puis vivre ſans Zeineb! Devois-je en ceder la poſſeſſion au Roy de Mouſſel? N'eſt-ce pas paſſer les bornes de l'amitié que de livrer à ſon ami une perſonne qu'on adore? Naſiraddolé auroit-il fait le même effort en ma

faveur? Non ſans doute, & je ſuis perſuadé qu'il ne connoît pas tout le prix du ſacrifice que je lui ai fait. Il s'imagine que j'aimois foiblement ma belle Eſclave, puiſque je la lui ai donnée, même ſans qu'il me l'ait demandée. En effet quel Amant heureux & bien touché, a jamais renoncé à ſa Maîtreſſe, par pitié pour un ami? Cependant j'aime Zeineb autant qu'on peut aimer; mais, hélas! où m'emporte ma douleur? Que me ſert-il de me condamner moi-même? Je ferois encore ce que j'ai fait, quelle que ſoit ma peine en ce moment; le Prince au bonheur duquel j'immole ma tendreſſe, me tient compte d'un ſi grand ſacrifice, & il eſt plus digne que moi de poſſeder Zeineb.

C'eſt dans cette ſituation que ſe trouvoit Abderrahmane, il étoit au déſeſpoir d'avoir perdu ſon Eſclave, ſans ſe repentir de

l'avoir cedée au Roy de Mouſſel. Il y avoit déja trois mois qu'il menoit une vie aſſez triſte, quand tout à coup on vint chez lui l'arrêter de la part du Grand Viſir. On lui dit qu'on l'accuſoit d'avoir dans une débauche, tenu des diſcours peu reſpectueux du Commandeur des Croyans. Il eut beau proteſter qu'il ne lui étoit jamais échappé la moindre parole qui pût offenſer le Calife, on le conduiſit en priſon. Deux Seigneurs de la Cour qui étoient ſes ennemis ſecrets, avoient inventé cette calomnie pour le perdre, & ſur leur faux témoignage le Grand Viſir le faiſoit arrêter; il fut même ordonné que dès ce jour-là tous ſes biens ſeroient confiſqués, ſa maiſon raſée, & que lui le lendemain auroit la tête coupée ſur un échaffaut, qui pour cet effet ſeroit dreſſé devant le Palais du Calife.

Le Concierge de la Priſon où il étoit, alla pendant la nuit lui annoncer ſon Arrêt. Seigneur Abderrahmane, lui dit-il enſuite, je prens beaucoup de part à votre malheur; j'en ſuis d'autant plus touché, que je vous ai plus d'obligations. Vous m'avez rendu ſervice dans deux conjonctures où j'ai eu beſoin de votre ſecours. Voici une occaſion de vous témoigner ma reconnoiſſance. J'ai réſolu de vous mettre en liberté pour m'acquitter envers vous: ſortez de priſon, les portes vous ſont ouvertes, fuyez & dérobez-vous au ſupplice qui vous attend.

JOUR DCCCCLXXXIII.

A CE discours, Abderrahmane transporté de joye, embrassa le Concierge, & le remercia de sa generosité ; puis tout à coup faisant réflexion au peril où cet homme se mettoit en le délivrant, il lui dit : Vous ne songez pas qu'en me sauvant la vie, vous exposez la vôtre. Je ne veux point abuser de vos sentimens genereux ; il n'est pas juste que je vous laisse perir pour moi. Ne vous mettez point en peine de ce que je deviendrai, répondit le Concierge. Apprenez-moi seulement si vous êtes coupable ou innocent ; avez-vous en effet parlé du Calife dans des termes peu respectueux ? Ne me déguisez rien, il m'importe de sçavoir la

verité ; je prendrai mes mesures là-dessus. J'atteste ici le Ciel, repliqua le jeune Marchand, que je n'ai jamais parlé du Commandeur des Croyans qu'avec tout le respect que je lui dois. Cela étant, reprit le Concierge, je sçai bien ce que je ferai. Si vous étiez coupable, je prenderois la fuite comme vous ; mais puisque vous ne l'êtes pas, je demeurerai ici, & je n'épargnerai rien pour faire connoître votre innocence.

Abderrahmane fit de nouveaux remerciemens au Concierge, & sortit de Prison. Il se réfugia chez un de ses amis, qui le cacha dans un endroit de sa maison où il le crut en sûreté. Le jour suivant, le Grand Visir ayant appris l'évasion du Prisonnier, envoya chercher le Concierge, & lui dit : ô miserable, est-ce ainsi que tu fais ton devoir ? Tu as laissé échapper un Criminel qui étoit sous ta gar-

de, ou plûtôt tu l'as mis toi-même en liberté. Si tu ne le retrouves dans vingt-quatre heures, tu éprouveras le sort qui lui étoit destiné. Monseigneur, répondit le Concierge, je ne refuse pas de mourir pour lui. Je vous l'avouerai, c'est moi qui l'ai sauvé, je n'ai pû souffrir qu'il perît. Je lui ai ouvert les portes de la Prison, & lui ai conseillé de prendre la fuite. Je confesse mon crime & je suis prêt à l'expier par la mort que vous prépariez au plus honnête homme de Bagdad, & j'ose dire au plus innocent. Hé quelle preuve, reprit le Visir, as-tu de son innocence? L'aveu qu'il m'en a fait lui-même, repartit le Concierge. Abderrahmane est incapable de mentir; mais vous, Monseigneur, ajouta-t-il, permettez que je vous represente que vous vous êtes laissé trop facilement prévenir. Connoissez vous bien les accusa-

teurs du jeune Marchand? Etes-vous aſſez sûr de leur integrité, pour pouvoir les croire ſur leur parole? Ne ſeroient-ils point ennemis ſecrets de l'accuſé? Sçavez-vous ſi l'envie & la haine ne les arment point contre lui? Prenez garde de vous laiſſer ſéduire par des impoſteurs, & craignez de répandre le ſang des innocens, car vous ſerez un jour obligé de rendre compte du pouvoir dont vous êtes revêtu; vous en ſerez recompenſé, ſi vous n'en faites qu'un bon uſage; mais vous en ſerez puni, ſi vous en abuſez.

Ces paroles que le Concierge prononça d'un ton ferme, étonnerent le Grand Viſir & l'obligerent à rentrer en lui-même. Il fit empriſonner le Concierge juſqu'à nouvel ordre, & réſolut de ne rien oublier pour découvrir ſi les accuſateurs du jeune Marchand avoient fait leur dépoſition de

bonne foi : cependant, comme il avoit déja fait raſer la maiſon de l'accuſé, & confiſquer tous ſes biens, il ne voulut pas faire ſoupçonner ſa prudence. Il ordonna au Cady de faire chercher Abderrahmane aux environs de Bagdad.

JOUR DCCCCLXXXIV.

TANDIS que le Lieutenant du Cady parcouroit la campagne avec tous ſes Aſas, le jeune Marchand de Bagdad ſe tenoit caché chez ſon ami ; & jugeant par les ſoins qu'on prenoit de le chercher, que ſon affaire alloit mal, il craignit que le Cady ne le vînt ſurprendre dans le lieu où il étoit : c'eſt pourquoi il forma le deſſein d'aller à Mouſſel. Je ſerai-là, diſoit-il, dans un aſile aſſu-

ré; pourvû que je puisse me rendre à la Cour de Nasiraddolé, ce Prince m'aura bien-tôt fait oublier ma disgrace.

Dès qu'il sçut que les Asas fatigués d'avoir fait des perquisitions inutiles étoient revenus à Bagdad, il en sortit une nuit, monté sur un fort beau cheval que lui donna son ami, & il prit le chemin de Mousel. Il fit tant de diligence, qu'il y arriva en peu de tems. Il descendit au premier Caravanserail, où il laissa son cheval, & ensuite il se rendit à la Cour. Tous les Officiers du Roy le reconnurent. Hé voilà, s'écrierent-ils, l'étranger que notre Monarque cherit tant! Qu'il soit ici le bien venu! Dans un moment le bruit de son arrivée se répandit dans le Palais & parvint aux oreilles de Nasiraddolé. Aussi-tôt ce Prince fit appeller son Trésorier, & lui dit tout bas: Allez

trouver Abderrahmane ; donnez-lui de ma part deux cens ſequins d'or. Dites-lui qu'il les faſſe valoir dans le commerce, qu'il ſorte de mon Palais, & qu'il n'y revienne que dans ſix mois.

Le Tréſorier s'acquita ſur le champ de ſa commiſſion, qui ſurprit étrangement le Bagdadin. C'étoit en effet lui faire une reception fort ſinguliere, & il n'avoit pas lieu de s'y attendre. Quoi donc, s'écria-t-il, eſt-ce de cette ſorte que le Roi de Mouſſel doit recevoir un homme qu'il n'a pas dédaigné de regarder comme ſon ami ? Ai-je fait quelque choſe qui lui ait déplu ? Hélas ! je me flattois qu'il auroit toujours pour moi les mêmes ſentimens, & cette eſperance me conſoloit de tous mes malheurs.

Ne vous affligez point, lui dit le Tréſorier. Le Roy vous aime encore, & s'il ne vous reçoit pas

mieux, il faut qu'il ait ſes raiſons. Faites ce qu'il vous preſcrit, vous n'aurez peut-être pas ſujet de vous en repentir. Le Bagdadin ſortit du Palais & retourna au Caravanſerail, ne ſçachant ce qu'il devoit penſer de Naſiraddolé. Que veut-il que je faſſe, diſoit-il de deux cens ſequins? Je ne pourrai pas faire un grand negoce avec une ſomme ſi modique. Encore s'il m'eût donné mille ſequins d'or, j'aurois pû m'aſſocier avec un gros Marchand & commencer une nouvelle fortune.

Il ne laiſſa pas de prendre toutes les meſures poſſibles pour faire profiter ſon argent; mais il ne ſuffit pas aux Marchands de s'appliquer à leurs affaires, pour réuſſir, il faut qu'ils ayent du bonheur. Si la Fortune ne ſeconde pas leurs ſoins, ils en prennent d'inutiles pour s'enrichir. Ce fut

en vain qu'Abderrahmane ſe donna beaucoup de mouvement, il ne retira pas du Commerce ce qu'il y avoit mis, ſi bien qu'au bout de ſix mois, il n'avoit que cent cinquante ſequins de reſte. Il parut à la Cour. Le Tréſorier vint à lui de la part du Roy, & lui demanda s'il avoit encore ſes deux cens ſequins. Non, répondit le jeune Marchand, il m'en manque un quart. Puiſque cela eſt ainſi, répliqua le Tréſorier, en lui comptant cinquante ſequins, voilà votre ſomme complette. Allez la riſquer de nouveau, & revenez ici dans ſix mois.

JOUR DCCCCLXXXV.

LE Bagdadin ne fut pas moins ſurpris de ce diſcours que la premiere fois. Quelle eſt donc la

penſée de Naſiraddolé? Eſt-ce ainſi qu'il prétend s'acquiter envers moi? Croit-il par là payer le ſacrifice que je lui ai fait de ce que j'avois de plus cher au monde? Ne devroit-il pas avoir honte de me donner cinquante ſequins? Eſt-ce un preſent qui ſoit digne de lui? Je veux pourtant encore, pourſuivit-il, faire ce qu'il m'ordonne. Je reviendrai dans ce Palais au tems marqué; mais ce ſera pour la derniere fois, ſi je n'y ſuis pas reçû d'une autre maniere.

Il acheta de nouvelles Marchandiſes, & ſe remit à trafiquer; ce qu'il fit avec tant de bonheur, qu'au bout de ſix mois il ſe trouva qu'il avoit gagné près de cent ſequins. Il ne manqua pas de ſe rendre au Palais du Roy. Le Tréſorier vint le recevoir, & lui demanda s'il avoit ſes deux cens ſequins. J'en ai près de trois cens, répondit le Bagdadin, la Fortune cette fois

ci m'a été très-favorable. Puiſque cela eſt ainſi, repliqua le Tréſorier, je vais vous conduire au Roy. Il ne fera plus difficulté de vous voir. A ces mots, il prit le jeune Marchand par la main & le mena au Cabinet de Naſiraddolé. Dès que ce Prince apperçut Abderrahmane, il ſe leva pour le recevoir, & après l'avoir embraſſé à pluſieurs repriſes: O mon cher ami, lui dit-il, je ne doute point que vous n'ayez été fort ſurpris de la réception qu'on vous a faite. Vous aviez lieu, je l'avouë, d'en attendre de moi une plus agréable, mais ne m'en ſachez pas mauvais gré, je vous en conjure. Vous ſçavez que les malheurs ſont contagieux. J'avois appris votre diſgrace par un Marchand de Bagdad à qui j'avois demandé de vos nouvelles. Je n'ai oſé vous accorder un aſile dans mon Palais, ni même vous voir, de peur que votre infortune

fortune ne ſe repandît ſur moi, & ne me mît hors d'état de vous faire du bien, lorſque vous ceſſeriez d'être malheureux. Preſentement, pourſuivit-il, que le malheur ſemble vous avoir abandonné, rien ne m'empêche plus de ſuivre les mouvemens de mon amitié. Vous demeurerez déſormais dans ma Cour, & je ferai tous mes efforts pour vous faire oublier les maux que vous avez ſoufferts.

Effectivement Naſiraddolé fit donner au Bagdadin un appartement dans ſon Palais, & nomma des Officiers pour le ſervir. Ils paſſerent le premier jour à table tous deux, & quand la nuit fut venuë, le Roy dit au jeune Marchand: Je veux m'acquitter envers vous du ſacrifice que vous m'avez fait de la jeune Eſclave que vous aimez. Je prétens vous rendre la pareille; je vais vous

ceder celle de mes femmes qui m'eſt la plus chere ; je prétens vous l'envoyer cette nuit, à condition que vous l'épouſerez. Seigneur, répondit Abderrahmane, je remercie Votre Majeſté des bontés qu'elle a pour moi ; mais ſouffrez que je refuſe la grace qu'elle me veut faire. Je ne puis aimer aucune Dame après Zeineb, & je vous conjure de ne me pas contraindre. Quelque occupé que vous ſoyez de Zeineb, reprit le Roy, je doute fort que vous puiſſiez voir la perſonne que je vous deſtine, ſans vous ſentir de l'amour pour elle ; tout ce que je vous demande, c'eſt que vous ayez avec elle une converſation. Si ſon eſprit & ſa beauté ne font ſur vous aucun effet, je ne vous preſſerai plus de l'épouſer. Seigneur, repartit le Bagdadin, je conſens de l'entretenir par complaiſance, puiſque vous le ſou-

haitez. Cependant soyez assuré que malgré tous ses charmes elle ne pourra disposer mon cœur à brûler d'une nouvelle flâme.

JOUR DCCCCLXXXVI.

ENFIN Abderrahmane se retira dans son appartement, où il ne fut pas plûtôt, que le chef des Eunuques suivi d'une Dame voilée y arriva, & lui dit, Seigneur, voici la personne que le Roy mon Maître veut vous donner. C'est la plus belle de ses femmes. Il ne sçauroit vous faire de present plus précieux. En achevant ces paroles, il fit une profonde réverence au Bagdadin, laissa l'Esclave & sortit.

Le jeune Marchand de Bagdad salua fort civilement la Dame, & la pria de s'asseoir sur un grand Sopha de brocard bleu re-

levé d'une broderie d'or. Elle s'y assit ; il se mit auprès d'elle, & lui dit : O vous, qui sous ce voile representez le soleil enveloppé d'un nuage épais, écoutez-moi, je vous en conjure. Je suis persuadé que le dessein du Roy vous allarme. Vous craignez sans doute, que prompt à profiter de sa generosité, je vais par des nœuds éternels vous attacher à mon sort ; mais cessez d'apprehender que je vous fasse cette violence. J'aime trop Nasiraddolé pour lui enlever un objet qu'il adore, & d'ailleurs je vous l'avouërai, je suis peu sensible au sacrifice que ce Prince me veut faire. Comme je n'ai point vû vos charmes, cet aveu ne vous offense pas.

Il se tut après avoir dit ces paroles, & il attendoit ce que l'Esclave lui répondroit, lorsque tout à coup elle fit un éclat de rire, ensuite elle leva son voile,

& le Bagdadin reconnut en elle sa chere Zeineb : Ah ma Princesse, s'écria-t-il, emporté par un transport mêlé de surprise & de joye, c'est donc vous que je vois ! Oüi, mon cher Abderrahmane, répondit-elle, c'est votre Zeineb qui vous est renduë. Le Roy de Mousel n'a pas été moins genereux que vous. Dès qu'il a connu toute ma tendresse, & qu'il a vû qu'elle ne se rendoit pas à ses soins, il a fini sa poursuite, & il ne me retient plus ici depuis long-tems que pour me remettre entre vos mains.

La belle Zeineb & le jeune Marchand passerent la nuit à se témoigner mutuellement la joye qu'ils avoient de se revoir, & de la maniere dont ils se trouvoient réünis. Le lendemain matin, Nasiraddolé vint dans leur appartement. Ils se jetterent tous deux à ses pieds pour le remercier de ses

bontés. Il les releva, & leur dit : Heureux amans, goûtez en repos dans ma Cour les plaisirs d'une parfaite union. Pour lier encore plus étroitement vos cœurs, je vais ordonner les aprêts de votre mariage. Si je ne puis cesser d'aimer Zeineb, du moins mon amour n'éclatera que par les bienfaits dont je prétens vous combler tous deux.

En effet, il ne se contenta pas de leur donner de grosses pensions. Il leur assigna plus de vingt mille arpens de terre, exempts de toutes charges. Pour surcroît de bonheur, Abderrahmane reçût d'agréables nouvelles de Bagdad. Il apprit qu'un de ses accusateurs poussé par ses remords, avoit été découvrir tout au Grand Visir, qui sur sa déposition avoit fait mourir l'autre accusateur, pardonné au Concierge, & déclaré l'accusé innocent. Sur ces avis il

fit un voyage à Bagdad, alla trouver le Viſir qui lui reſtitua une partie de ſes biens; mais il la donna toute entiere au Concierge qui l'avoit ſi genereuſement ſauvé, & il retourna auſſi-tôt à Mouſſel où il paſſa le reſte de ſes jours avec autant de tranquillité que d'agrément.

JOUR DCCCCLXXXVII.

LE jeune homme qui parloit au Calife Haroün Arraſchid & à ſa Favorite, finit en cet endroit l'hiſtoire de Naſiraddolé, d'Abderrahmane & de Zeineb. Il reçut auſſi des applaudiſſemens. Le Calife loüa fort la generoſité du jeune Marchand & celle du Roy de Mouſſel, & Sultanum ne manqua pas d'élever juſqu'aux nuës la conſtance de la belle Circaſ-

ſienne. Alors le Vieillard qui avoit raconté l'hiſtoire des deux freres Génies, prit la parole & dit à la Favorite du Commandeur des Croyans: O ma Princeſſe! puiſque vous aimez les caracteres de femmes fidelles, je vais ſi vous me le permettez, vous conter l'hiſtoire de Repſima. Je ne croi pas que le récit de ſes avantures vous ennuïe. Sultanum témoigna tant d'envie d'entendre cette nouvelle hiſtoire, que le Calife dit au Vieillard de la raconter. Le Vieillard, qui naturellement aimoit beaucoup à parler, ne demanda pas mieux, & commença de cette ſorte.

HISTOIRE de Repſima.

UN Marchand de Baſra, nommé Dukin, abandonna ſa profeſſion pour ſe donner tout entier à la pieté. Il avoit toûjours été fort ſcrupuleux, & il avoit par conſequent amaſſé fort peu de bien. Il vivoit dans une petite maiſon à l'extrêmité de la Ville, avec une fille unique qu'il élevoit dans la crainte du Très-Haut & dans la pratique des vertus Muſulmanes. Ils jeûnoient tous deux, non-ſeulement les jours de précepte, mais ſouvent encore pour ſe mortifier. Enfin tout leur tems étoit employé à la priere & à la lecture de l'Alcoran. Ils vivoient contens de leur ſort, & rien ne leur manquoit, parce qu'ils ne deſiroient rien.

Quelque ſoin que prit Repſima,

c'eſt ainſi que s'appelloit la fille de Dukin, de ſe ſouſtraire aux yeux des hommes, & de vivre dans un grand abandonnement des choſes du monde, elle ne laiſſa pas d'être bien-tôt troublée dans ſa ſolitude. Le bruit de ſa vertu y attira pluſieurs hommes qui la demanderent en mariage à ſon pere, & elle auroit eu un plus grand nombre d'Amans, ſi l'on eût ſçû que ſa beauté égaloit ſa vertu. Dukin, quand il conſideroit la mediocrité de ſa fortune, ſouhaitoit que ſa fille épouſât quelque riche Marchand; mais elle témoignoit tant d'averſion pour le mariage, qu'il n'oſoit l'engager dans cet état, de peur de faire trop de violence à ſes ſentimens. Non, mon Pere, lui diſoit-elle toutes les fois qu'il ſe préſentoit quelque parti, je ne veux point vous quitter. Souffrez que je partage avec vous la douceur de la vie tranquille que vous menez.

Ils vêcurent donc tous deux enſemble pendant quelques années, de la maniere que je l'ai dit. Après quoi Dukin fut enlevé par l'Ange de la Mort. Repſima ſe voyant privée de l'appui de ſon pere, leva les mains & les yeux au Ciel, & lui adreſſa ces paroles: Unique eſperance des déſeſperés, ſeule reſſource des Orphelins, Ciel, qui n'abandonnes point les malheureux qui implorent ton ſecours avec confiance, toi qui écoute la voix des innocens qui gémiſſent, ne rejette pas ma priere! Tu es tout-puiſſant; tu peux me conſerver, écarte de moi tous les perils qui menaceront mon innocence.

JOUR DCCCCLXXXVIII.

APRE'S les funerailles de Dukin, toute la famille repre.enta à Repſima qu'elle ne pouvoit plus avec bienſéance demeurer dans la ſolitude & qu'elle devoit ſe marier. En même tems on lui propoſa un jeune Marchand nommé Temim dont on lui vanta la ſageſſe & la probité. Elle ne put d'abord goûter des avis ſi oppoſés à ſon penchant ; mais depuis ayant dans ſa priere conſulté le grand Prophete, elle ſe crut inſpirée, & il ne lui en falut pas davantage pour ſe déterminer à ſe marier avec Temim. Le mariage ſe fit peu de tems après.

Elle trouva dans ſon époux, outre tout le bien qu'on lui en avoit dit, un homme diſpoſé à l'aimer

paſſionnément. Temim s'y attacha tous les jours de plus en plus, & charmé d'avoir une femme d'un mérite ſi rare, il s'eſtimoit le plus heureux des hommes. Mais hélas! ſon bonheur ne fut pas de longue durée. Tremblez, mortels, lorſque vous vous voyez au comble de vos vœux! L'inſtant qui doit être le dernier de votre felicité n'eſt peut-être pas éloigné de vous.

Temim, une année après ſon mariage, fut obligé de faire un voyage ſur la côte des Indes. Il avoit un frere qu'il chargea du ſoin de ſes affaires domeſtiques: Revendé, lui dit-il, mon cher frere, tien bonne compagnie à Repſima pendant mon abſence, menage mon bien. Je ne t'en dirai pas davantage, je juge de toi par moi-même. Je croi que mes interêts ne te ſont pas moins chers que les tiens propres. Oüi, mon frere,

répondit Revendé, vous avez bien raiſon d'avoir une entiere confiance en moi, & il n'eſt pas en effet beſoin de me recommander vos interêts. Le ſang & l'amitié ne me permettront pas de les negliger.

Sur l'aſſurance que Revendé donnoit à Temim d'avoir grand ſoin de ſa maiſon, celui-ci partit de Baſra, & s'embarqua ſur le Golphe dans un Vaiſſeau qui alloit à Surate. Dès qu'il fut parti, ſon frere ſe rendit dans ſa maiſon, & fit mille proteſtations de ſervice à Repſima, qui le reçut fort bien. Revendé par malheur devint éperduëment amoureux de ſa belle ſœur. Il cacha quelque tems ſon amour, mais inſenſiblement il n'en fut plus le maître, & il le declara. La Dame, quoi qu'irritée de l'audace de ſon beau frere, lui parla avec douceur, & le pria de ne lui plus tenir de pareils diſcours. Elle lui repreſenta l'outrage qu'il

faiſoit à Temim, & le peu de fruit qu'il devoit attendre de ſes coupables ſentimens.

Revendé voyant que ſa belle-ſœur prenoit la choſe ſi doucement, ne déſeſpera pas de la réduire, & devint plus hardi : O ma Reine, lui dit-il, tout ce que vous me pourriez dire là deſſus ſeroit inutile ! Ecoutez plutôt mes ſoupirs & recevez mes ſervices. Je me ceindrai de la ceinture de l'eſclavage, & je ſerai votre Eſclave juſqu'à la mort. Soyons d'accord enſemble, & que notre intelligence ſoit ſi ſecrete, que nous puiſſions être à l'abri de la médiſance. A ce diſcours Repſima ne put retenir ſa colere : Ah ſcelerat ! s'écria-t-elle, tu ne te ſoucies que de cacher ton crime aux yeux du monde ; tu ne crains que d'être deshonoré parmi le peuple ; tu ne te mets nullement en peine de l'offenſe que tu fais à ton frere & au

Ciel, qui voit le fonds de ton ame Mais ceſſe de te flater, j'aimerois mieux mille fois mourir, que de ſatisfaire ta paſſion criminelle.

Un autre, moins brutal que Revendé, ſeroit peut-être rentré en lui-même à ces paroles, & en auroit eſtimé davantage Repſima. Pour lui, voyant qu'il ne pouvoit la ſéduire, il réſolut de la perdre pour s'en venger: Voici comme il s'y prit. Une nuit pendant qu'elle étoit en priere, il fit entrer ſecretement un homme dans la maiſon de Temim. Cet homme s'introduiſit doucement dans la chambre de la Dame. Alors Revendé, ſuivi de quatre témoins qu'il avoit ſubornés, enfonça la porte de la maiſon, & courant où étoit ſa belle ſœur: Ah malheureuſe! lui dit-il, je te ſurprens avec un homme. C'eſt donc ainſi que tu deshonores mon frere? J'ai amené des témoins afin qu'il ne te ſervît de rien de

nier ton crime. Scelerate, tu affectes tous les dehors de la plus auſtère vertu, dans le tems que tu commets en ſecret les actions les plus infames. En diſant cela, il fit tant de bruit, qu'il réveilla tous les voiſins, & rendit l'affront public.

JOUR DCCCCLXXXIX.

CE fut par ce noir artifice que Revendé fit paſſer ſa belle-ſœur pour une adultere. Il ne ſe contenta pas de cela, il courut chez le Cady avec ſes quatre témoins; il l'informa de l'avanture, & lui demanda juſtice. Ce Juge auſſi-tôt interrogea les témoins, & ſur leur dépoſition, chargea ſon Lieutenant d'aller ſe ſaiſir de Repſima, & de la mettre en priſon juſqu'au lendemain. Le Lieutenant s'acquitta de ſa commiſſion,

& le jour ſuivant l'accuſée fut condamnée à être enterrée toute vive ſur les grands chemins. Cet Arrêt rigoureux fut executé. On conduiſit la victime à une lieuë hors de la Ville avec un grand concours de monde, & on l'enterra juſqu'à la poitrine dans une foſſe où on la laiſſa.

Comme le peuple s'en retournoit à la Ville, il parloit fort diverſement de la femme de Temim. C'eſt une calomnie, diſoient les uns, cette affaire a été jugée bien bruſquement, cette femme paroiſſoit ſi ſage & ſi vertueuſe. Il ne faut pas ſe fier, diſoient les autres, à l'exterieur des femmes, celle-ci a été juſtement condamnée. Enfin chacun raiſonnoit ſuivant ſon caractere.

Repſima étoit donc ſur le grand chemin dans l'état que je viens de dire, lorſqu'au milieu de la nuit il paſſa près d'elle un voleur Ara-

be monté ſur un Cheval. Elle l'appella : Paſſant, lui dit-elle, qui que vous ſoyez, je vous conjure de me ſauver la vie, j'ai été enterrée toute vive injuſtement. Au nom de Dieu, ayez pitié de moi, & me délivrez de la mort cruelle qui m'attend, cette bonne œuvre ne demeurera pas ſans récompenſe. L'Arabe, tout voleur qu'il étoit, fut touché de compaſſion. Il faut, dit-il en lui-même, que je ſauve cette malheureuſe créature. J'ai la conſcience chargée de mille crimes, cette action charitable diſpoſera peut-être le Très-Haut à me les pardonner.

En faiſant cette réflexion, il mit pied à terre, s'approcha de Repſima, & après l'avoir tirée de la foſſe, il remonta ſur ſon cheval & fit monter la Dame derriere lui. Seigneur, dit-elle, où m'allez vous mener ? Je vais, répondit-il, vous conduire à ma tente, qui n'eſt

pas fort éloignée d'ici. Vous y ſerez en ſûreté, & ma femme qui eſt la meilleure perſonne du monde vous recevra bien.

Ils arriverent bien-tôt auprès de pluſieurs pavillons où demeuroient quelques voleurs Arabes. Ils deſcendirent à la porte d'une tente, & l'Arabe frappa. Il vint auſſi-tôt un Negre qui ouvrit. Le voleur fit entrer la Dame, & la préſentant à ſa femme, il lui dit comment il l'avoit rencontrée. La femme de l'Arabe étoit naturellement charitable, & ne voyoit qu'à regret ſon mari exercer le mêtier de voleur; elle fit un accüeil favorable à Repſima, & la pria de conter ſon hiſtoire. L'épouſe de Temim en commença le récit en ſoupirant. Elle parla d'une maniere ſi touchante, qu'elle attendrit ſes Auditeurs. La femme du voleur ſur tout en fut penetrée: Ma belle Dame, dit-elle à

Repſima les larmes aux yeux, je reſſens vos malheurs autant que vous-même, & vous pouvez compter que je ſuis diſpoſée à vous rendre tous les ſervices qui dépendront de moi. Ma bonne Dame, lui dit l'épouſe de Temim, je vous remercie de vos bontés. Je voi bien que le Ciel ne veut point m'abandonner, puiſqu'il me fait rencontrer des perſonnes qui prennent part à mon infortune. Permettez que je demeure chez vous. Donnez-moi un petit réduit ou je puiſſe paſſer mes jours à faire des vœux pour vous.

JOUR DCCCCXC.

LA femme de l'Arabe la mena dans une petite chambre, & lui dit: Vous ſerez ici fort en repos. Aucun fâcheux ne viendra

vous interrompre dans vos prieres. Ce fut une grande consolation pour Repsima, d'avoir trouvé cet asile. Elle en rendit sans cesse des graces au Ciel. Mais, hélas, elle n'étoit pas à la fin de ses peines, il lui devoit arriver bien d'autres malheurs.

Le Negre qui servoit sous la tente de l'Arabe, & dont l'emploi étoit d'étriller les chevaux, de mener le bétail aux champs, & de le ramener, jetta un jour un œil profane sur Repsima. Qu'elle est belle, dit-il en lui-même, & que mon sort seroit doux, si je pouvois m'en faire aimer ! Calid, c'est ainsi qu'il se nommoit, quoi qu'il fût un des plus effroyables monstres de son espece, ne laissa pas d'esperer qu'il pourroit devenir Amant heureux. Cette esperance, & la beauté de l'objet aimé qu'il voyoit souvent, augmenterent son amour à un point, qu'il

réſolut de le déclarer à la premiere occaſion qui ſe préſenteroit. Elle s'offrit bientôt; il la ſaiſit un jour que l'Arabe & ſa femme étoient hors de la tente. Il entra dans la chambre de Repſima: il y a long-tems, lui dit il, que j'épie le moment de vous pouvoir dire en particulier que je meurs d'amour pour vous. Je ſuis prêt à perdre la vie, ſi vous ne me ſecourez. Ah miſerable! lui répondit-elle, as-tu pû t'imaginer que tu t'attirerois mon attention? Quand tu ſerois le plus beau & le mieux fait de tous les hommes, tu ne pourrois recuëillir aucun fruit de ta folle ardeur, & tu te flattes de l'eſperance de me plaire? Sors d'ici, témeraire, je ne laiſſe qu'avec horreur tomber mes regards ſur toi. Si jamais, pourſuivit-elle, il t'arrive de me parler d'amour, j'en avertirai ton Maître, qui punira ton inſolence.

Elle dit ces paroles d'un ton ſi ferme, qu'il jugea bien qu'une conquête ſi belle n'étoit pas reſervée pour lui. Comme il n'étoit pas moins méchant que Revendé, il crut devoir ſe venger d'une femme qui mépriſoit ſes feux; mais il s'y prit d'une maniere bien étrange. L'Arabe avoit un fils au berceau, & ce fils faiſoit les délices de ſon pere & de ſa mere. Une nuit Calid alla couper la tête à cet enfant, & portant le poignard dont il s'étoit ſervi pour faire une action ſi barbare, dans la chambre de Repſima, qu'il ouvrit ſubtilement & ſans bruit, il le mit tout ſanglant ſous le lit de cette Dame qui dormoit. De plus, il affecta de répandre des goutes de ſang depuis le berceau de l'enfant juſqu'au lit de cette innocente, ſur laquelle il vouloit faire tomber le ſoupçon de l'aſſaſſinat, & il enſanglanta même ſa robbe.

Le

Le lendemain matin, ſi-tôt que l'Arabe & ſa femme apperçurent leur enfant dans l'état où le Negre l'avoit mis, ils firent des cris effroyables, ſe déchirerent le viſage, & mirent de la cendre ſur leurs têtes. Calid accourut à leurs cris, & en demanda la cauſe, comme s'il l'eût ignoré. Ils lui montrent le berceau tout baigné de ſang & leur fils ſans vie. A ce ſpectacle, il feint une fureur extrême, il met ſes habits en pieces, il fait des heurlemens, il s'agite, il s'écrie: O malheur ſans pareil! O trahiſon déteſtable! Que ne puis-je ſçavoir de quelle main ce coup eſt parti? Si je tenois en ce moment l'auteur d'un ſi horrible crime, je le déchirerois; mais, ajouta-t-il, on peut, ce me ſemble, le découvrir. Il ne faut que ſuivre les traces ſanglantes de ce meurtre. A ces mots, ſon Maître & lui, ſuivirent les goutes de ſang qui les conduiſirent à la

chambre de Repſima. Le Negre tire de deſſous le lit le poignard qu'il y avoit mis, & fait même remarquer à l'Arabe que les habits de cette Dame ſont enſanglantés. Puis il tient ce diſcours : O mon maître, vous voyez de quelle maniere cette malheureuſe reconnoît les bontés que vous avez pour elle.

JOUR DCCCCXCI.

L'ARABE demeura dans un extrême étonnement, lorſqu'il vit qu'en effet il avoit lieu de ſoupçonner Repſima d'avoir commis une action ſi cruelle. O miſerable ! lui dit-il, eſt-ce ainſi que tu obſerves les loix de l'Hoſpitalité ? Pourquoi as-tu répandu le ſang de mon fils ? Que t'avoit fait ce pauvre innocent, pour armer ta main contre ſes jours à peine commencés ? O inhumaine ! les ſervi-

ces que je t'ai rendus meritoient une autre récompenſe. En diſant cela, il fondoit en pleurs & ſe déſeſperoit. O mon cher Seigneur! lui dit Calid, devez-vous parler dans ces termes à cette abominable Etrangere? Vous contenterez-vous de lui faire des reproches? Enfoncez plûtôt dans ſon ſein le poignard funeſte dont elle s'eſt ſervie pour vous enlever votre fils unique. Si vous ne voulez pas vous venger vous-même, laiſſez-m'en donc le ſoin, je vais punir cette ſcelerate qui s'eſt baignée dans le ſang d'un enfant. En achevant ces paroles, il prit le poignard & ſe mit en devoir de le plonger dans le cœur de Repſima, qui étoit ſi ſurpriſe de ce qu'on oſoit l'accuſer d'un forfait ſi noir, qu'elle gardoit un profond ſilence.

Elle n'avoit pas la force de parler pour ſe juſtifier, & le Negre alloit la frapper, lorſque l'Arabe

lui retint le bras. Que faites-vous, lui dit Calid ? Devez-vous m'empêcher de châtier une impie qui ne reconnoît pas le droit du pain & du sel ? Ah ! cessez de vous opposer à mon dessein. Souffrez que je purge la terre d'un monstre, qui fera dans la suite encore d'autres crimes, si on l'épargne dans cette occasion. A ces mots, il leva le bras pour la seconde fois pour porter un coup mortel à Repsima. Mais l'Arabe le retint encore, & lui défendit de la tuer. Le Voleur se possedoit dans son désespoir, & quoique les apparences fussent contre la femme de Temim, il avoit de la peine à la croire coupable, il voulut sçavoir ce qu'elle diroit pour se justifier. Il lui demanda pourquoi elle avoit assassiné l'enfant ? Elle répondit qu'elle n'avoit aucune connoissance de cette affaire, & se prit à pleurer si amerement, que le voleur en eut pitié.

Le Negre s'en apperçut, & malgré la défenſe que ſon Maître lui avoit faite de frapper la Dame, il vouloit la poignarder. L'empreſſement qu'il marquoit à la tuer déplut à l'Arabe, qui lui commanda de ſe retirer. Va, Calid, lui dit-il, tu pouſſes ton zele trop loin, je ne veux point qu'on ôte la vie à cette femme, je la crois innocente, malgré les apparences qui la condamnent.

La femme du voleur, quelque vive douleur qu'elle reſſentît de la mort de ſon fils, ne put auſſi ſe perſuader que Repſima fût capable du crime qu'on lui imputoit. Il vaut mieux, dit-elle à ſon mari, renvoyer cet femme ſans lui faire aucun mal, que de la tuer ſans être aſſuré qu'elle ſoit criminelle. L'Arabe approuva ce ſentiment, & dit à Repſima: Que vous ſoyez innocente ou coupable, je ne puis plus vous donner ici une retraite.

Toutes les fois que nous vous verrions ma femme & moi, nous rappellerions le ſouvenir de notre fils, & vous ne feriez tous les jours que renouveller notre affliction. Eloignez-vous de cette tente, & allez chercher un aſile où il vous plaira. Vous devez être ſatisfaite de ma moderation. Au lieu de vous ôter la vie, je veux même vous donner de l'argent pour ſubſiſter.

JOUR DCCCCXCII.

REPSIMA loüa l'équité de l'Arabe, & lui dit que le Ciel étoit trop juſte pour ne lui pas faire connoître quelque jour l'auteur du crime. Enſuite elle le remercia des bontés qu'il avoit eûës pour elle. Mais lorſqu'il lui preſenta une bourſe où il y avoit cent ſequins, elle lui dit: Gardez votre argent & m'abandonnez à la Pro-

vidence ; elle aura ſoin de moi. Non, non, reprit-il, je prétens que vous preniez ces ſequins, ils ne vous ſeront pas inutiles. Elle les accepta, & après avoir prié la femme du voleur de ne lui point vouloir de mal, elle s'éloigna de l'habitation des Arabes.

Elle marcha toute la journée ſans ſe repoſer, & à l'entrée de la nuit elle arriva aux portes d'une Ville qui n'étoit pas loin de la Mer. Elle frappa par hazard à la porte d'une petite maiſon où demeuroit une bonne vieille qui vint ouvrir, & qui lui demanda ce qu'elle ſouhaitoit. O Mere ! lui répondit Repſima, je ſuis Etrangere, j'arrive en ce moment dans cette Ville, je n'y connois perſonne ; je vous conjure d'être aſſez charitable pour me recevoir chez vous. La Vieille y conſentit, & lui donna une petite chambre. Alors la femme de Temim tira de

ſa bourſe un ſequin, & le mettant dans la main de ſon hôteſſe, tenez ma bonne mere, lui dit-elle, allez chercher de la proviſion pour notre ſouper. La Vieille ſortit & revint peu de tems après avec des dattes, des confitures ſéches & liquides, & elles commencerent toutes deux à manger. Après le ſouper Repſima conta ſon hiſtoire à la Vieille, qui en fut fort touchée, enſuite elles ſe coucherent.

Le jour ſuivant la femme de Temim eut envie d'aller aux bains, la Vieille l'y accompagna. Comme elles étoient toutes deux en chemin, elles virent un jeune homme qui avoit les mains liées & une corde au cou; le bourreau le conduiſoit au ſupplice, & une foule de peuple le ſuivoit. Repſima demanda quel crime avoit commis ce jeune homme, on lui dit que c'étoit un débiteur, & que la coutume de cette Ville étoit de pendre

pendre ceux qui ne payoient pas leurs dettes. Hé combien doit celui-là, dit la femme de Temim? Il doit ſoixante ſequins, lui répondit un Habitant, ſi vous voulez les payer pour lui, vous lui ſauverez la vie. Très-volontiers, repartit-elle, en tirant ſa bourſe; à qui faut-il donner l'argent? Auſſi-tôt on fit ſçavoir au Cady qui accompagnoit le jeune homme à la mort, qu'une Dame s'offroit à payer pour le débiteur. On fit venir le créancier; Repſima lui compta ſoixante ſequins, & le jeune homme fut mis en liberté ſur le champ. Tout le peuple charmé de la generoſité de l'Etrangere, s'empreſſa de ſçavoir qui elle étoit, ce qui fut cauſe qu'au lieu de ſe rendre aux bains publics, elle prit congé de ſa vieille hôteſſe & ſortit de la Ville, pour ſe dérober à l'importune curioſité des Habitans.

JOUR DCCCCXCIII.

CEPENDANT le jeune homme qui venoit d'échapper à la mort, chercha sa liberatrice pour la remercier. Et sur ce qu'on lui dit qu'elle étoit sortie de la Ville, il s'informa de la route qu'elle avoit prise, & marcha sur ses pas. Il la joignit au bord d'une fontaine où elle s'étoit arrêtée pour se reposer; il la salua fort respectueusement, & s'offrit à être son Esclave pour lui témoigner sa reconnoissance. Non, lui dit-elle, je ne prétens pas que vous achetiez si cher le service que je vous ai rendu; vous ne m'avez pas tant d'obligation que vous vous l'imaginez. Ce n'est point pour l'amour de vous que je vous ai sauvé de la mort, c'est uniquement pour l'amour du Très-Haut.

Pendant qu'elle parloit de cette ſorte, le jeune homme avoit les yeux ſur elle; & frappé de ſon excellente beauté, il en devint amoureux. Il déclara ſur le champ ſon amour, & perſuadé qu'il ne pouvoit trouver une plus belle occaſion de ſe montrer vif & preſſant, il ſe jetta aux pieds de Repſima & la conjura dans les termes les plus paſſionnés, de répondre à l'ardeur qu'elle venoit de lui inſpirer; mais la chaſte épouſe de Temim, au lieu de voir avec plaiſir un Amant à ſes genoux, ſe mit en colere contre lui, & ne le traita pas plus favorablement que le Negre: O malheureux! lui dit-elle, tu ſçais bien que ſans moi tu ne ſerois plus preſentement au monde. La main la plus infâme t'auroit ôté la vie, & tu oſes attenter à mon honneur! Tu es même aſſez inſolent pour m'entretenir de tes déſirs. Belle Dame, lui ré-

pondit le jeune homme, je ne croi pas vous offenſer, quand je vous exprime tous les ſentimens que la reconnoiſſance & votre vûë ont fait naître en mon cœur. Eſt-ce vous faire un ſi grand outrage, que de vous dire que vous m'avez charmé ? Tais-toi, miſerable, interrompit Repſima, ne penſes pas interreſſer ma vertu à t'écouter ; c'eſt en vain que tu caches ton mauvais deſſein ſous des paroles ſoumiſes & reſpectueuſes ; je ſçai bien les démêler au travers de tes diſcours flateurs. Va, fui & ne m'oblige point à me repentir du ſervice que je t'ai rendu.

L'air dont elle prononça ces mots, fit connoître au jeune homme qu'il n'avoit rien à eſperer. Il ſe leva ſans rien dire davantage, & s'avança juſqu'au bord de la Mer. Il vit un Vaiſſeau arrêté dont l'équipage prenoit terre : c'étoit des Marchands de Baſra qui

alloient à Serendib, il s'approcha d'eux & demanda le Capitaine. J'ai, lui dit-il, une fille Eſclave parfaitement belle que je voudrois vendre ; elle ne m'aime point : J'ai réſolu de m'en défaire, je l'ai laiſſée au bord d'une fontaine à deux pas d'ici ; achetez-là, je vous en ferai très-bon marché ; je vous la donnerai pour trois cens ſequins. Je vous prens au mot, lui répondit le Capitaine, pourvû qu'elle ſoit jeune, & auſſi belle que vous le dites.

La deſſus le jeune homme mena le Capitaine vers la fontaine, où Repſima, après avoir fait l'ablution, étoit en priere. Le Capitaine ne l'eut pas plutôt enviſagée qu'il compta trois cens ſequins au jeune homme, qui reprit le chemin de la Ville.

JOUR DCCCCXCIV.

LE Marchand qui venoit d'achetter Repſima, s'approcha d'elle & lui dit : O beauté raviſſante, je ſuis enchanté de ce que je viens de faire. J'ai bien vû des Eſclaves, j'en ai acheté plus de mille en ma vie, mais je vous avouë que vous les ſurpaſſez toutes. Vos yeux ſont plus brillans que le Soleil, & votre taille eſt incomparable.

Si ce diſcours ſurprit fort Repſima, elle fut encore bien plus étonnée, lorſque le Capitaine lui tendit la main en diſant : Allons, ma Princeſſe, je vais vous embarquer & vous mettre dans la chambre de pouppe. Nous reprendrons le large dans un moment, nous ferons enſemble le voyage de Serendib, & à notre retour à Baſra,

vous ſerez maîtreſſe de mon bien & de ma maiſon; car je ne prétend pas vous vendre. Si je vous ai acheté de ce jeune homme que vous n'aimez point, c'eſt pour vous rendre la plus heureuſe perſonne du monde. J'aurai pour vous toute la tendreſſe & toute la complaiſance imaginable. A ces paroles, que Repſima écouta très-impatiemment, elle interrompit le Capitaine: Que me dites-vous, s'écria-t-elle? je n'ai jamais été Eſclave, je ſuis libre, & perſonne n'eſt en droit de me vendre. En parlant de cette maniere, elle repouſſa rudement la main du Capitaine.

Il étoit naturellement bruſque & violent; il fut choqué de la maniere dont elle recevoit les choſes obligeantes qu'il croyoit lui dire. Il changea tout à coup de langage & le prenant ſur un autre ton: Comment donc petite créature, lui dit-il, eſt ce ainſi que tu dois

parler à ton Maître ? Je t'ai achetée de mon argent, tu es mon Esclave, je t'emmenerai de force ou de gré. En achevant ces mots, il la prit entre ſes bras, & malgré ſa réſiſtance, il l'emporta comme un loup emporte une brebis qui s'eſt écartée du paſteur. Elle eut beau remplir l'air de cris, il l'embarqua & bien-tôt le Vaiſſeau remit à la voile.

Le Capitaine laiſſa quelques jours en repos Repſima, mais ne voyant pas qu'elle le regardât plus favorablement, quelques marques de tendreſſe qu'il lui pût donner, il perdit patience & voulut un jour qu'elle eût de la complaiſance pour ſon amour. Elle ne ſe trouva nullement diſpoſée à ceder aux efforts de ſon tentateur, qui de ſon côté ne menageant rien alloit enfin obtenir par la force la ſatisfaction qu'on lui refuſoit, lors qu'un orage épouventable vint

effrayer l'équipage. Il s'éleva tout à coup un vent ſi furieux, qu'en un inſtant le Vaiſſeau eſt démâté, les cordages rompus & les voiles emportées. Les Matelots ne ſçavent plus que faire, & le Pilote abandonnant le Vaiſſeau à la merci du vent & des flots, s'écrie ſur le Tillac : O Paſſagers, ſi quelqu'un de vous a commis des crimes & violé les Loix du Prophete, qu'il en demande pardon au Ciel, il n'y a point de tems à perdre, nous allons tous perir. Effectivement la tempête augmenta, & le Bâtiment après avoir quelques momens lutté contre les vagues, en fut enfin ſubmergé.

JOUR DCCCCXCV.

TOUTES les perſonnes du Vaiſſeau périrent, à la réſerve de Replima & du Capitaine.

Ils ſe ſauverent tous deux ſur une planche & allerent prendre terre chacun à un endroit different. La femme de Temim fut portée par les flots ſur le rivage d'une Iſle fort peuplée, & qui étoit gouvernée par une femme. Il y avoit alors par hazard un grand nombre d'Habitans ſur le bord de la Mer. D'abord qu'ils apperçurent Repſima ſur les eaux, & qu'ils la virent aborder heureuſement à leur Iſle, ils regarderent cela comme un miracle. Ils l'environnent tous & lui font mille queſtions. Pour mieux ſatisfaire leur curioſité, elle leur conte ſes avantures & les conjure de lui accorder un aſile où elle puiſſe vivre tranquillement. Les Habitans charmés de ſa beauté, de ſon eſprit & de ſa vertu, lui donnerent une retraite où elle paſſa quelques années en prieres.

Les Habitans de l'Iſle ne pouvoient aſſez admirer la vie auſtere

qu'elle menoit. Ils ne s'entretenoient que de l'Etrangere & de la pureté de ſes mœurs : elle devint même bientôt leur oracle. Quand quelques-uns d'entr'eux vouloient faire un long voyage ou formoient quelque autre entrepriſe, avant que de l'executer, ils ne manquoient pas de l'aller conſulter, & elle leur en prédiſoit le ſuccès. Enfin elle s'acquit l'eſtime de tout le monde, ou plûtôt on la regardoit comme une divinité. La Reine de l'Iſle conçut tant d'amitié pour elle, que ne croyant pouvoir mieux faire que de la donner pour Souveraine à ſes peuples, la déclara ſon heritiere. Ce qui fut approuvé de tous les Habitans. La Reine étoit dans un âge fort avancé ; elle mourut bien-tôt. Repſima fit quelque difficulté de prendre ſa place ; mais les peuples l'y obligerent, & ils n'eurent pas ſujet de s'en repentir, car elle les

rendit si heureux, qu'ils benirent dans la suite le naufrage qui l'avoit jettée sur leurs bords.

Dès qu'elle fut sur le Trône, elle s'appliqua toute entiere au Gouvernement de l'Etat. Elle choisit des Visirs aussi integres qu'éclairés, & elle eut un soin tout particulier de faire rendre justice à tout le monde. Elle employoit à la priere tous les momens que lui pouvoient laisser les devoirs de son rang. Elle jeûnoit, & plus elle se voyoit honorée des hommes, plus elle s'humilioit devant le Tout-Puissant. Lorsqu'un malade avoit recours à elle, & la supplioit de demander au Ciel sa guérison, elle redoubloit ses prieres pour cet effet, & le Seigneur les exauçoit. Les Habitans de son Royaume ne purent tenir contre les miracles dont ils étoient témoins. Ils renoncerent au culte du Soleil qu'ils adoroient aupara-

vant, & embraſſerent tous le Mahometiſme. Elle établit des Loix ſaintes, & fit bâtir des Moſquées ſur les ruïnes de l'Idolâtrie.

Elle fit faire auſſi des Hôpitaux pour les pauvres, & des Caravanſerails pour les Etrangers qui viendroient dans cette Iſle. Elle employa de grandes ſommes à pourvoir ces lieux de toutes les choſes neceſſaires, & cet établiſſement devint ſi conſiderable, que peu de tems après, on vit arriver dans l'Iſle, des malades de toutes les Nations du monde, qui ſur la réputation de la Reine, vinrent chercher du ſoulagement à leurs maux.

JOUR DCCCC XCVI.

UN jour on vint dire à Repſima qu'il y avoit ſix Etrangers dans un Caravanſerail qui

demandoient à lui parler. Que l'un d'entre eux étoit aveugle, un autre paralitique de la moitié du corps, & un autre hydropique. Elle donna ordre qu'on les lui amenât sur le champ. En même tems elle s'assit sur un Trône magnifique. Elle avoit d'un côté auprès d'elle cinquante ou soixante Esclaves richement vêtuës, & de l'autre tous les Grands de sa Cour.

Lorsque les Etrangers arrivèrent au Palais, deux Seigneurs les menerent devant la Reine, qui avoit le visage couvert d'un voile épaix, aussi-bien que toutes ses Esclaves. Les Etrangers se prosternerent & demeurerent la face contre terre, jusqu'à ce que Repsima leur ordonnât de se lever. Ensuite elle leur demanda ce qu'ils désiroient d'elle, & d'où ils étoient. Il y en eut un qui prit la parole pour les autres, & répondit: O grande Reine, Dieu fasse triom-

pher vos armées ; que la terre vous obéïſſe, & que le Ciel vous favoriſe. Nous ſommes de malheureux pécheurs, & nous venons ici pour obtenir par le moyen de Votre Majeſté que le Tout-Puiſſant nous pardonne nos pechés. Parlez plus clairement, répondit la Reine, après les avoir conſiderés. Je ne puis rien pour vous, à moins que vous ne contiez vos avantures publiquement, & ſans en ſupprimer aucune circonſtance. Princeſſe, reprit-là-deſſus un des Etrangers, il faut vous obéïr. Je ſuis un Marchand de Baſra ; j'avois épouſé une fille qui n'avoit pas alors ſa pareille dans le monde ; elle étoit parfaitement belle, douce, complaiſante & vertueuſe. Etant un jour obligé de faire un voyage, je la laiſſai dans ma maiſon, maîtreſſe de ſes actions. Je priai ſeulement mon frere, qui eſt cet aveugle que vous voyez, d'avoir ſoin

de mes affaires domeſtiques. A mon retour, il me dit qu'il avoit trouvé ma femme en faute, qu'elle s'étoit deshonorée, & qu'enfin on l'avoit enterrée toute vive: Que cette avanture l'avoit tellement chagriné à cauſe de moi, & qu'il en avoit enfin tant pleuré, qu'il en avoit perdu la vûë. Voilà, grande Reine, ajouta-t-il, voilà mon hiſtoire. Je vous ſupplie donc très-humblement de rendre la vûë à mon frere. C'eſt pour vous faire cette priere que je ſuis venu, & que je l'ai amené ici.

Temim, car c'étoit lui qui parloit à Repſima ſans la connoître, acheva de parler en cet endroit. Il attendoit la réponſe de la Reine, qui fut ſi ſurpriſe de voir là ſon mary, qu'elle ne put lui répondre ſur le champ; mais s'étant remiſe de ſon trouble, elle lui dit: Eſt-il vrai que cette femme qui a été enterrée toute vive, t'a trahi? Qu'en

Qu'en penſes-tu? Je ne puis le croire, repartit Temim, quand je rappelle toute ſa vertu dans ma memoire. Mais hélas, j'ai une confiance aveugle en mon frere, & cela me fait douter de ſon innocence.

JOUR DCCCCXCVII.

QUAND le Marchand de Baſra eut parlé de cette maniere, la Reine lui dit: C'eſt aſſez, je ſçai mieux que vous ſi votre femme a été juſtement condamnée. Je vous l'apprendrai demain, & nous verrons ſi votre frere peut recouvrer la vûë. Un homme de la Compagnie de Temim prit alors la parole dans ces termes: J'ai un Eſclave Negre que j'ai acheté & élevé depuis ſon enfance; il y a quelques années qu'il eſt

paralitique de la moitié du corps, aucun Medecin ne l'a pû guérir, je l'amene ici pour le recommander aux prieres de Votre Majeſté.

Après que la Reine eut entendu ce diſcours, & connu que l'homme qui le lui avoit adreſſé étoit le Voleur Arabe chez qui elle avoit demeuré, & que le paralitique étoit ce même Eſclave noir qui avoit tenté ſa vertu, elle dit: Cela ſuffit, je ſuis bien inſtruite de votre affaire, elle pourra bien être décidée demain. Et vous, pourſuivit-elle en ſe tournant vers un autre, pourquoi êtes-vous hydropique? O Reine! répondit-il, je ne ſçai à quoi attribuer ma maladie, ſi ce n'eſt à la violence que je voulus faire à une belle Eſclave que j'achetai il y a quelques années d'un jeune homme qui me la vendit ſur le bord de la Mer.

La Reine, à ces mots, enviſagea l'hydropique, & le reconnut

pour le Capitaine à qui elle avoit en effet été venduë. Elle ne fit pas ſemblant de le connoître non plus que les autres, & elle le laiſſa pourſuivre ainſi ſon diſcours. Je regarde donc, ajouta-t-il, mon mal comme une juſte punition du Ciel. Et moi, s'écria un des Etrangers, j'enviſage auſſi les fureurs dont je ſuis de tems en tems poſſedé, comme un châtiment que je merite bien, pour vous avoir vendu cette même Eſclave que vous embarquâtes avec vous malgré elle. Je ſuis encore plus coupable que vous, car c'étoit une perſonne libre, à qui je devois la vie, & par reconnoiſſance je vous la livrai & la mis dans l'Eſclavage.

****

JOUR DCCCCXCVIII.

CES paroles firent auſſi connoître à Repſima que l'homme qui venoit de parler étoit celui qu'elle avoit délivré de la mort pour ſoixante ſequins. Alors elle dit aux ſix Etrangers: Je veux bien faire des prieres pour vous, & faire tout mon poſſible pour vous procurer quelque ſoulagement. Retournez à votre Caravanſerail, & revenez ici demain à la même heure. L'aveugle & le paralitique peuvent être guéris, pourvû qu'ils faſſent un aveu ſincere des crimes qu'ils ont commis. Je ſçai leurs avantures; mais j'exige d'eux qu'ils ſoient ſinceres, & qu'ils ne mettent dans leur récit aucune fauſſe circonſtance, car ils s'en repentiroient. Au lieu de m'intereſſer pour eux, je les punirois très-rigoureuſement.

Pour les autres, pourſuivit-elle, je leur promets dès ce moment de faire des vœux pour eux, car ils ont déja dit la verité.

Les ſix Etrangers reprirent le chemin de leur Caravanſerail. Il y en avoit déja quatre fort ſatisfaits. Le frere de Temim & l'Eſclave Negre étoient ſeuls dans la triſteſſe. Ils auroient mieux aimé demeurer toute leur vie dans l'état où ils ſe trouvoient, que d'être obligés de faire un aveu public de leur trahiſon & de leur fureur. Ils tâchoient de dérober leur chagrin aux yeux de ceux qu'ils avoient offenſés; ils paſſerent la nuit ſans goûter le moindre repos.

Cependant le lendemain matin, il leur falut ſuivre les autres. Ils ſe rendirent tous au Palais, & parurent devant la Reine qui étoit ſur ſon Trône, comme le jour précedent. Hé bien, leur dit-elle ſi-tôt qu'elle les apperçut, l'aveu-

gle & le paralitique ſont-ils dans la réſolution de ne rien déguiſer. Malheur à celui des deux qui ne dira pas la verité. Alors le Negre s'avança tout honteux, & plein de fraïeur: Comme il vit bien qu'il ne trouveroit pas ſon compte à mentir, il réſolut, au hazard de tout ce qu'il en pouvoit arriver, de faire un récit ſincere de ce qui s'étoit paſſé chez ſon Maître au ſujet de Repſima. Il avoüa qu'il avoit conçû une paſſion violente pour cette Dame, & qu'enfin s'en voyant mépriſé, pour la perdre, il s'étoit déterminé à tuer le fils unique de l'Arabe.

JOUR DCCCCXCIX.

LORSQUE le Negre eut tout avoüé; voilà, dit-il, quel eſt mon crime, & le Ciel m'eſt té-

moin que je m'en répens. Ah traître, s'écria le Voleur Arabe, transporté de colere, c'est donc toi, qui m'as ravi mon fils unique ? O Reine, ajouta-t-il en s'adressant à Repsima, permettez que je lui tranche la tête en ce moment. Un scelerat qui a été capable de commettre le forfait qu'il vient d'avoüer, n'est pas digne de vivre! Non lui répondit la Reine, je ne veux pas que vous lui ôtiez la vie. Je vous entens, Princesse, repliqua l'Arabe ; vous vous opposez à ma fureur fort justement. Il vaut mieux que ce miserable demeure paralitique. La mort finiroit trop-tôt ses peines. Vous vous trompez, repartit Repsima, ce n'est point pour prolonger ses maux, que je souhaite qu'il vive. Puisqu'il se repént de son crime, il faut prier le Très-Haut de le lui pardonner. Alors elle se prosterna au pied de son Trône, & l'on vit aussi-tôt le

corps du Negre reprendre ſon mouvement.

Tous les ſpectateurs furent ſurpris d'une choſe ſi merveilleuſe, & donnerent mille loüanges à Dieu & à la Reine. Elle pria auſſi pour l'hydropique & pour le furieux, & ces deux hommes furent parfaitement guéris. Alors Temim ne doutant point que ſon frere ne recouvrât la vûë, lui dit: O Revendé ! c'eſt à toi de parler, la Reine n'attend que cela pour faire un nouveau mirale en ta faveur. Oüi, mais, dit Repſima, qu'il conte ſon hiſtoire, & qu'il prenne garde de dire quelque choſe qui ne ſoit pas veritable, car je ſçai toutes ſes avantures, & s'il y mêle le moindre menſonge, le châtiment eſt tout prêt. Revendé jugeant par ces paroles, que s'il s'obſtinoit à ſe taire, ou qu'il oſât mentir, il ſeroit puni ſur le champ, & n'éviteroit pas la confuſion qui l'empêchoit

l'empêchoit de parler, prit enfin le parti d'avoüer tout. Comme il ſe repentoit effectivement d'avoir trahi ſon frere, & qu'il croyoit ſa belle-ſœur morte, il fit un récit fort touchant de ſes perfidies, ſans y chercher d'excuſe.

Lorſqu'il eut achevé de parler, la Reine dit: Il a été fort ſincere, & il n'a rien avancé qui ne ſoit conforme à la verité. Temim, à ces mots, qui lui faiſoient connoître toute la malignité de ſon frere, & l'innocence de Repſima, fit un grand cri & tomba évanoui. Quelques Officiers de la Reine accoururent à ſon ſecours, & lorſque par leurs ſoins il eut repris l'uſage de ſes ſens, il alla ſe proſterner devant le Trône, & dit: O ma Princeſſe! ſouffrez que je remene ce perfide frere à Baſra. Je ne demande plus ſa guériſon, je ne reſpire plus que ſa mort. Je veux le conduire au lieu même où ma

femme a été enterrée toute vive, & l'aſſommer là. Vous voyez que ſon crime eſt trop noir pour que je puiſſe le lui pardonner.

JOUR M.

LA Reine demeura quelque tems ſans répondre, parce qu'elle pleuroit ſous ſon voile, tant elle étoit touchée de l'état où elle voyoit ſon époux. Après qu'elle eut eſſuyé ſes pleurs, elle adreſſa ce diſcours à Temim: O Marchand de Baſra! je vous conjure de moderer votre colere pour l'amour de moi. Votre frere, à la verité, a commis un grand forfait, mais puiſqu'il le confeſſe publiquement, & qu'il ſe le reproche à lui-même, ſouvenez-vous que vous êtes tous deux formés du même ſang, & remettez-lui le châ-

timent dont vous vouliez le punir.

A ces paroles, Temim, répondit: C'eſt à Votre Majeſté d'ordonner. Vous ſouhaitez que j'oublie ſa faute, je conſens de l'oublier, pourvû qu'il en faſſe une ſincere penitence, & qu'il n'accuſe plus perſonne fauſſement. A peine le Marchand de Baſra eut-il dit à la Reine qu'il pardonnoit à Revendé, que cette Princeſſe ſe mit la face contre terre, à prier le Ciel de rendre la vûë à l'aveugle. Sa priere fut exaucée; à l'inſtant même Revendé reprit la faculté de voir.

A ce ſpectacle, les applaudiſſemens ſe renouvellerent. Toute l'aſſemblée recommença de loüer Dieu & la Reine, qui renvoya les Etrangers au Caravanſerail, en leur diſant: Revenez encore ici demain, vous pourrez voir des choſes qui vous ſurprendront peut-être plus que celles dont vous

TAYLOR I
OXFO

êtes étonnés aujourd'hui. Le jour ſuivant, ils ne manquerent pas de revenir au Palais. La Reine appella Temim, & l'obligea de s'aſſeoir ſur un fauteüil d'or, qu'elle avoit fait mettre auprès du Trône pour cet effet. Enſuite elle lui dit : O Marchand de Baſra, tu as bien eſſuyé des peines & des chagrins. J'entre dans tes malheurs, & pour te les faire oublier, j'ai réſolu de te donner en mariage la plus belle de mes filles Eſclaves, & tu demeureras dans ma Cour, ſi tu veux.

Au lieu d'accepter la propoſition de la Reine, Temim ſe prit à pleurer, & dit à la Reine : Votre Majeſté me comble de graces, & je ſuis penetré de toutes ſes bontés ; mais je la conjure de ne me pas ſçavoir mauvais gré, ſi je refuſe l'offre qu'elle me fait de la main d'une de ſes Eſclaves. Tant que je vivrai, une autre femme que Repſima ne ſera dans ma pen-

ſée. Ma chere Repſima eſt toujours preſente à mon eſprit. Je ne puis me conſoler de l'avoir perduë, & je ſuis dans la réſolution d'aller paſſer le reſte de mes jours à la pleurer ſur l'endroit où elle a été ſi injuſtement enterrée toute vive.

JOUR MI. ET DERNIER.

REPSIMA fut ravie de retrouver ſon Epoux ſi fidelle, & charmée du refus qu'il faiſoit d'une jeune Eſclave, elle lui dit: Si je priois le Tout-Puiſſant de reſſuſciter cette femme dont la perte t'afflige tant, ſerois-tu bien aiſe de la revoir, & ſi tu la revoyois, la reconnoîtrois-tu? En diſant ces paroles, elle leva ſon voile, & Temim reconnut Repſima.

La joye qu'il eut de rencontrer

ſa femme ne peut être égalée que par l'étonnement où furent le Voleur Arabe & ſon Eſclave, le Capitaine hydropique & le jeune homme furieux, d'appercevoir dans la Reine les traits de la perſonne qu'ils avoient offenſée. Cette Princeſſe embraſſa Temim & conta ſes avantures en préſence de tous les Seigneurs de ſa Cour qui les admirerent. Puis elle fit donner au Voleur Arabe dix mille ducats d'or, avec une riche veſte de brocard & une robbe magnifique pour ſa femme; mille ducats au Capitaine, & autant au jeune homme qui l'avoit venduë. Après cela, elle ſe leva de deſſus ſon Trône, prit Temim par la main & le mena dans ſon Cabinet où ils ſe mirent tous deux en priere pour remercier le Ciel de les avoir raſſemblés. Enſuite Repſima dit à ſon Epoux: Puiſque les Loix du Royaume ne me permettent pas

de me dépoüiller de l'autorité Souveraine pour vous en revêtir, du moins vous demeurerez dans mon Palais, & vous y partagerez avec moi la douceur d'une vie agréable, & nous ferons à votre frere un ſort dont il aura ſujet d'être content. En effet, Revendé devint bien-tôt premier Miniſtre, & s'acquita ſi bien de cet emploi qu'il gagna l'eſtime & l'amitié de tous les Habitans de l'Iſle.

Le Vieillard qui contoit cette Hiſtoire au Commandeur des Croyans & à ſa Favorite, ſe tut en cet endroit. La belle Sultanum en parut fort ſatisfaite, & le Calife pour lui marquer combien il en étoit content, auſſi-bien que de l'Hiſtoire des deux Génies, lui fit donner mille ſequins d'or. Le jeune homme qui avoit raconté les avantures de Naſiraddolé & d'Abderrahmane reçut auſſi la même ſomme du Tréſorier d'Haroun Arraſchid.

Suite & concluſion de l'Hiſtoire de la Princeſſe de Caſchmire.

IL y avoit déja mille & un jour que la Nourrice de Farruknaz racontoit des hiſtoires, lorſque Farrukhrouz tomba malade. Le Roy Togrul-Bey qui aimoit tendrement ſon fils, fit appeller les plus habiles Medecins de l'Indoſtan ; mais ils ne pouvoient le guérir. La conſternation que cette dangereuſe maladie répandit à la Cour, interrompit tous les plaiſirs. La Princeſſe de Caſchmire ne voulut plus entendre d'Hiſtoires. Togrul-Bey ceſſa d'aller à la chaſſe. On n'étoit occupé que du Prince, tout le monde trembloit pour ſes jours.

Un jour le Roy qui alloit ſouvent voir le Chef du Temple de Keſaya, dit à ce Grand Prêtre. Vous ſçavez que j'aime mon fils

plus que ma propre vie. Les Medecins ont épuiſé tout leur Art, ſans pouvoir lui rendre la ſanté. Je n'attends plus rien de leurs remedes, & j'ai recours à vos prieres. Je me flatte que par votre interceſſion j'obtiendrai ce que je déſire. Il faut tout eſperer, Sire, lui répondit le Grand Prêtre, quand on implore la bonté du Ciel. Je vais paſſer la nuit dans le Temple, je prierai Keſaya d'intercéder pour le Prince, & demain je vous dirai ſi ſes prieres auront été exaucées.

Le lendemain matin le Grand Prêtre alla trouver Togrul-Bey, qui plein d'impatience s'avançant au-devant de lui: Hé bien, ſaint Derviche, lui dit-il, avez-vous obtenu la guériſon de mon fils? Oüi, Sire, lui répondit le Grand Prêtre, Keſaya l'a demandée au Seigneur, qui a bien voulu la lui accorder. A cette réponſe, le Roy

ſaiſi de joye, embraſſa le ſaint homme, & le conduiſit lui-même à l'appartement du Prince Farrukhrouz. Le Derviche s'aſſit au chevet du lit du malade, & d'un air aſſez myſterieux récita une Oraiſon. Il ne l'eut pas achevée, que le Prince, qui depuis longtems avoit perdu la parole, fit un grand cri & dit: O mon pere, conſolez-vous, je ſuis guéri! A ces mots, il ſe leva, & l'on ne parla plus dans la Ville de Caſchmire que de la ſainteté du Grand Prêtre

Farrukhnaz ne put entendre vanter un ſi dévot perſonnage, ſans avoir envie de le voir & de l'entretenir. Pour cet effet, elle ſortit du Palais, accompagnée de ſes Femmes & de ſes Eunuques, & ſe rendit à la porte du Monaſtere des Prêtres de Keſaya; mais elle fut bien ſurpriſe, lorſqu'on lui vint dire que le Grand Prêtre lui défendoit d'entrer. La Prin-

ceſſe piquée de cette défenſe, alla ſur le champ s'en plaindre au Roy, qui voulut en ſçavoir la cauſe. Il va chez le Grand Prêtre & lui demande pourquoi il a fait difficulté de recevoir la viſite de Farrukhnaz. Seigneur, lui répondit le Derviche, c'eſt que cette Princeſſe n'eſt pas obéïſſante au Très-Haut. Elle fuit les hommes, elle les regarde comme ſes ennemis, & marche dans la voye de l'oiſiveté. A moins qu'elle ne change de ſentiment, il ne m'eſt pas permis de lui parler. Keſaya me l'a défendu; mais, ajouta-t-il, ſi elle ſe corrige, je lui rendrai tous les ſervices qui dépendront de moi. Le Roy n'ayant rien à repliquer à ce diſcours, s'en retourna dans ſon Serail.

Quelques jours après, Togrul-Bey alla viſiter encore le Derviche, qui lui dit: J'ai enfin obtenu du Grand Keſaya la permiſſion de

parler à la Princeſſe. Je veux lui faire un ſermon, peut-être la mettrai-je dans le chemin du ſalut. Le Roy ravi que le ſaint Homme eût pris cette réſolution, en avertit Farruknaz, qui dès le jour ſuivant ne manqua pas de ſe preſenter à la porte du Monaſtere, & de demander le ſaint Derviche. Le Portier la fit entrer & la conduiſit par ordre du Grand Prêtre dans une grande ſalle où il la pria d'attendre un moment.

On voyoit peints ſur le mur, en trois endroits differens, une Biche arrêtée dans un piége, & un Cerf qui faiſoit tous ſes efforts pour la délivrer; & dans un endroit ſeulement étoient repreſentés un Cerf pris & une Biche qui le regardoit dans le piége, ſans ſe mettre en peine de le ſecourir. La Princeſſe jetta d'abord les yeux ſur les peintures, & les conſidera avec étonnement. Que vois-je, dit-elle?

Juſte Ciel, voici le contraire de mon ſonge! Ces trois Cerfs font tous leurs efforts pour délivrer les Biches, & j'apperçois une Biche qui abandonne un Cerf. Que dois-je penſer de ces objets? Ah ſans doute je me ſuis trompée dans le jugement que j'ai fait des hommes! Ils ſont plus reconnoiſſans que je ne l'ai crû. Que je ſuis fâchée de leur avoir fait cette injuſtice.

Pendant que la Princeſſe faiſoit cette réflexion, le Grand Prêtre arriva dans la ſalle d'un air grave. Elle voulut ſe jetter à ſes pieds; mais il l'en empêcha, & l'ayant fait aſſeoir, il lui dit: O Farrukhnaz! le Roy votre pere eſt fort affligé de vous voir dans des ſentimens ſi contraires à la nature & aux Loix du Seigneur. Vous êtes ſous la puiſſance du Démon, c'eſt lui qui vous a prévenuë contre les hommes. J'ai prié le grand

Kesaya d'avoir pitié de vous ; mais malgré tout son pouvoir, ne pensez pas qu'il puisse vous tirer de l'abîme où vous êtes plongée, si vous ne faites de votre côté quelque effort pour en sortir.

Le Derviche en cet endroit remarquant que la Princesse commençoit à pleurer, tant elle étoit effrayée de ce discours, lui dit : Ma fille, essuyez vos pleurs, je voi que votre cœur se dispose à changer. Je promets de vous arracher au Démon, pourvû que vous vous abandonniez à mes conseils. Farrukhnaz promit de faire tout ce qu'il lui prescriroit, puis elle baisa la main du saint Homme, & s'en retourna au Palais.

Le jour suivant elle se rendit encore au Monastere, & quand elle fut seule avec le Derviche, il lui dit : Princesse, j'ai vû cette nuit en songe le grand Kesaya, qui m'a dit : O Religieux ! Far-

rukhnaz n'eſt plus haïe du Très-Haut, elle n'a plus mauvaiſe opinion des hommes; mais il faut qu'elle ait pitié d'un jeune Prince qui brûle & languit pour elle nuit & jour. Car le Tout-Puiſſant a écrit ſur la Table de la prédeſtination, qu'elle ſera ſon épouſe.

La Princeſſe fut étonnée de ces paroles. Hé comment puis-je, dit-elle, ſoulager ce jeune Prince, ſi j'ignore qui il eſt? Keſaya, répondit le Grand Prêtre, m'a dit que c'eſt le Prince de Perſe: Qu'il ſe nomme Farrukſchad: Qu'il eſt ſi beau, ſi charmant, que jamais mere n'a mis au monde un homme ſi parfait. O pere! repliqua Farrukhnaz, ce diſcours me ſurprend. Un jeune Prince qui ne m'a point vûë, peut-il être amoureux de moi? Je vais, repartit le Derviche, vous dire de quelle maniere cela s'eſt fait, car Keſaya qui a bien prévû toutes les queſ-

tions que vous pourriez me faire là-dessus, a pris soin de m'instruire de toutes les circonstances de cette avanture, si bien que pour satisfaire pleinement votre curiosité, je vous dirai que le Prince Farrukschad a rêvé qu'il vous voyoit dans une prairie. Charmé de votre beauté, il a voulu vous parler d'amour; mais vous l'avez quitté brusquement, en lui disant que les hommes n'étoient tous que des traîtres. La peine que vous lui avez causée en vous separant de lui, l'a réveillé, & à son réveil, loin de chercher à se distraire des images de ce triste songe, il a pris plaisir à les rappeller. Il les a sans cesse presentes à sa pensée, & quoique sans esperance de posseder vos charmes, il en conserve précieusement le souvenir.

A ce discours du Grand Prêtre, la Princesse Caschmirienne fit un profond soupir, & levant

les

les yeux au Ciel : O Dieu s'écria-t-elle, eſt-il poſſible que ce Prince ait fait le même ſonge que moi ! Saint Derviche pourſuivit-elle, Keſaya ne vous a pas tout dit. J'ai rêvé auſſi que je voyois dans une prairie parſemée de mille ſortes de fleurs, le plus beau Prince du monde ; qu'il m'a fait une déclaration d'amour que j'ai mal reçûë ; mais dans le tems que je le maltraitois, j'ai ſenti que mon cœur commençoit à s'intereſſer pour lui, & j'ai été obligée de le fuïr avec précipitation, de peur que par ſa bonne mine & par ſes diſcours flateurs, il ne triomphât de la haine que j'avois pour les hommes. Cette haine étoit l'effet d'un autre ſonge que démentent ces peintures qui s'offrent à mes yeux. Je reconnois mon erreur, je juge mieux des hommes, je les crois capables d'amitié, & ſi c'eſt la volonté du Ciel que j'épouſe le

Prince de Perſe, je m'y ſoumets ſans répugnance.

Le Grand Prêtre fut charmé d'entendre parler ainſi la Princeſſe, & profitant de la diſpoſition où il la voyoit: Ma fille, lui dit-il, je veux aller paſſer cette nuit dans le Temple, & conſulter Keſaya ſur ce qu'il faut que vous faſſiez pour parvenir au comble de vos vœux: je vous apprendrai demain ſa réponſe. Farrukhnaz ſe retira fort occupée du Prince Farrukſchad; elle rappella cent fois dans ſa memoire ce ſonge où il lui avoit paru ſi amoureux; elle s'en retraçoit les traits autant qu'il lui étoit poſſible de s'en reſſouvenir, & à meſure qu'elle ſe ſentoit plus de penchant pour lui, elle ſe le peignoit encore plus charmant. Elle fut très-inquiete le reſte de la journée, & elle ne put repoſer un moment de toute la nuit.

D'abord que le jour parut, elle

ſe leva pour aller retrouver le Derviche, qui s'apperçut bien en la voyant, qu'elle n'avoit pas l'eſprit tranquille. Elle n'attendit pas qu'il lui apprit la réponſe de Keſaya. Hé bien, mon pere, lui dit-elle, le Ciel a-t-il reglé ma deſtinée? Vous a-t-il fait connoître tout ce qu'il exige de mon obéïſſance? Oüi, ma fille, répondit le ſaint homme, le grand Keſaya m'a parlé. Il veut que vous vous engagiez par ſerment à faire tout ce que je vais vous ordonner. La Princeſſe jura qu'elle executeroit exactement ſes ordres. Il faut donc, dit-il, que nous partions cette nuit. Je vous conduirai dans les Etats du Prince qui vous aime, & qui vous donnera avec ſa foi une couronne plus riche que celle de Caſchmire. Vous êtes ſans doute étonnée que je vous propoſe un enlevement; mais Keſaya le veut ainſi.

Hé quoi ! interrompit Farrukhnaz fort ſurpriſe, il ordonne que ſans la participation du Roy mon pere, je quitte la Cour de Caſchmire pour aller chercher un Prince qui n'eſt pas encore mon Epoux? Je ne dis pas cela, répondit le Grand Prêtre, Togrul-Bey ſçaura notre départ ; je me charge de l'y faire conſentir : Mais Keſaya juge à propos que les choſes ſe faſſent de cette maniere pour vous faire expier votre fierté. Cette démarche, reprit la Princeſſe, n'eſt pas de mon goût, je vous l'avouë ; cependant je ſuis prête à vous ſuivre, pourvû que mon pere y ſouſcrive. Je vous réponds de ſon conſentement, repartit le Derviche ; repoſez-vous de cela ſur moi, retournez au Palais, & préparez-vous à partir. Farrukhnaz fit ce que lui preſcrivoit le ſaint Homme, & lui ſe rendit un moment après chez le Roy.

Il trouva Togrul-Bey qui s'entretenoit avec la Nourrice de la Princeſſe. Auſſi-tôt que le Roy le vit paroître, il lui dit: Approchez ſaint Derviche; vous n'êtes point ici de trop. Nous parlons du prompt changement qui s'eſt fait dans le cœur de ma fille: vous êtes l'auteur de ce prodige. Elle haïſſoit les hommes, vous avez en un moment triomphé de cette haine. Un ſeul de vos entretiens a plus fait que toutes les hiſtoires de Sutlumemé. Sire, lui répondit le Grand Prêtre, j'ai pouſſé les choſes encore plus loin, Farrukhnaz, non ſeulement ne haït plus les hommes, elle eſt même amoureuſe du Prince de Perſe.

Alors, le Derviche conta tout ce qui s'étoit paſſé entre la Princeſſe & lui, & déclara les volontés de Keſaya. Togrul-Bey après avoir rêvé quelque tems, dit au Grand Prêtre: C'eſt à regret que

je vois ma fille réduite à partir de cette sorte ; mais puisque Kesaya l'ordonne, je me garderai bien de m'y opposer ; d'ailleurs, elle sera sous votre conduite, je ne dois rien apprehender. Le Roy consentit donc au départ de Farrukhnaz, qui sortit de Caschmire dès la nuit même avec sa Nourrice & le Derviche seulement, car le saint Homme assuroit que Kesaya vouloit que la Princesse fît le voyage sans suite.

Ils étoient tous trois à cheval. Ils marcherent toute la nuit sans s'arrêter, ils arriverent avec le jour dans une prairie où mille especes de fleurs differentes réjoüissoient la vûë & l'odorat. La prairie aboutissoit à un jardin dont les murs étoient de marbre blanc. A une extrêmité du mur s'élevoit un cabinet de bois de sandal rouge, avec un balcon doré, & dessous couloit un ruisseau de la plus belle

eau du monde, qui ſe répandoit dans la prairie, & arroſoit les fleurs; la beauté du lieu les invitant à s'y arrêter, ils deſcendirent de cheval & s'aſſirent ſur les bords du ruiſſeau.

Ils étoient charmés d'un endroit ſi délicieux; mais pendant qu'ils l'admiroient, le Derviche changea tout à coup de couleur, ſon viſage ſe couvrit d'une pâleur ſemblable à celle de la mort, & tout ſon corps friſſonna. Farrukhnaz & ſa Nourrice épouvantées de ce changement, lui en demanderent la cauſe. O ma Princeſſe! répondit le Derviche en jettant ſur la fille de Togrul-Bey des regards où ſa frayeur étoit peinte, quel Démon nous a conduits ici? Ce Cabinet qui eſt au-deſſus de nous, cette prairie, les murs de ce jardin, tout m'annonce que c'eſt ici la demeure redoutable de la Magicienne Mehrefza. Si elle

nous apperçoit, nous ſommes perdus. Hélas! j'atteſte le Ciel, que je ne tremble que pour vous; ſi j'étois ici ſeul, je formerois une grande entrepriſe, & je me ſens aſſez de courage pour l'executer. Faites, lui dit Farrukhnaz, comme ſi nous n'étions pas avec vous. Si notre mauvaiſe deſtinée veut que nous periſſions dans ce lieu, du moins je remplirai mon ſort avec une fermeté digne de la nobleſſe de mon ſang.

Ah! belle Princeſſe, s'écria le Derviche, la réſolution où je vous vois, diſſipe toute ma crainte. Je vais acquerir une gloire immortelle, ou me perdre. Demeurez toutes deux dans cet endroit; ſi je ne viens pas vous retrouver dans une heure, ce ſera une marque certaine que je n'aurai pas réüſſi dans mon deſſein. En achevant ces mots, il tira ſon ſabre & entra dans le jardin de la Magicienne.

Après

Après son départ, Farrukhnaz & sa Nourrice se sentirent terriblement agitées. Ah malheureux Derviche, disoit Farrukhnaz, que vas-tu devenir? Je crains que tu ne perdes la vie. Hé ma Princesse, dit Sutlumemé, n'apprehendez rien, le Chef du Temple de Kesaya peut-il succomber sous les coups d'une Magicienne? Non, non, quelque perilleuse que soit l'entreprise qu'il a formée, ne doutez pas qu'il n'en sorte heureusement.

En effet au bout d'une heure ils le virent revenir. Il les aborda d'un air riant & leur dit: Graces au Tout-Puissant, Mehrefza ne sçauroit plus nous nuire, & ce séjour que la cruelle rendoit terrible par ses enchantemens, n'a plus que des plaisirs à nous offrir. Mais il est tems, belle Princesse, de vous faire connoître qui je suis. Ne me regardez plus comme un

Derviche, comme le Chef du Pagode de Caſchmire, voyez en moi le Confident du Prince Farrukſchad. Je vais vous conter ſon hiſtoire, & la mienne en peu de mots. Après cela nous entrerons dans le Palais de Mehrefza où vous ſerez reçûë comme vous le meritez, & où vous verrez des choſes qui vous ſurprendront.

Le grand Roy qui tient aujourd'hui la Perſe ſous ſa puiſſance, & ſa Cour à Chiras, a pour heritier un fils unique appellé Farrukhſchad. * Un jour ce jeune Prince dont le mérite eſt accompli, tomba malade. Son pere qui l'aime avec toute la tendreſſe imaginable en fut allarmé ; il fit venir d'habiles Medecins, qui dirent tous, après avoir bien obſervé Farrukhſchad, que ſa maladie étoit telle, qu'on n'en pouvoit ſçavoir la cauſe que de lui même,

* C'eſt-à-dire heureuſe joye.

Le Roy le preſſa fort de la découvrir; mais ne pouvant lui arracher ſon ſecret, il m'envoya chercher. Symorgue, me dit-il, je ſçai que mon fils n'a rien de caché pour vous. Allez le voir, engagez-le à vous ouvrir ſon ame, & ne vous faites point enſuite un ſcrupule de me venir réveler ce qu'il vous aura dit. Non, Sire, lui répondis-je, comme il n'eſt malade que parce qu'il s'obſtine à taire le ſujet de ſon chagrin, je me garderai bien de ne vous le pas dire. Je prens trop d'interêt à ſa vie, pour ne lui pas faire cette trahiſon. Allez donc l'entretenir, reprit le Roy, j'attens votre retour avec beaucoup d'impatience.

Je courus à l'appartement du Prince, qui laiſſa paroître quelque joye à ma vûë, & me fit d'obligeans reproches: O mon cher ami, me dit-il! je me plains de toi. Depuis que je ſuis malade, je ne

t'ai point vû, pourquoi as-tu tant tardé à me venir voir? J'ai déja reçû mille viſites importunes; Hélas! les tiennes ſeules peuvent m'être agréables dans l'état où je ſuis. J'étois à la chaſſe, lui dis-je, & je ne fais que d'arriver; mais qu'avez-vous donc, mon Prince? Dans quelle langueur eſt-ce que je vous retrouve? D'où vient que votre teint a déja perdu une partie de ſon éclat? Symorgue, répondit le Prince, après avoir fait ſortir tous les Officiers qui étoient dans la chambre, je n'ai jamais eu de ſecret pour toi; loin de vouloir te cacher la cauſe de mon mal, je t'attendois pour te l'apprendre. Croirois-tu, mon ami, que la ſituation où tu me vois, fût l'ouvrage d'un ſonge? Ciel! que me dites-vous, m'écriai-je fort ſurpris. Un ſonge, une chimere peut-elle faire tant d'impreſſion ſur un eſprit ſi raiſonnable? J'ai prévû ton éton-

nement, repliqua Farrukhſcad; mais je t'avouë ma foibleſſe; je la cache avec ſoin à tout le monde, & ce n'eſt qu'à toi ſeul que je puis faire une pareille confidence. Apprens donc la cauſe bizarre de mon mal: J'ai rêvé que j'étois dans une prairie toute parſemée de fleurs; il y eſt venu une jeune Dame plus belle qu'une Houri, je n'ai pû réſiſter à ſes charmes; je me ſuis proſterné à ſes pieds, & je lui ai fait un aveu de mon amour; mais au lieu de m'écouter, l'inhumaine a ſecoüé ſa robbe, & m'a dit d'un air dédaigneux, Paſſe ton chemin, les hommes ſont des traîtres; car j'ai vû en ſonge une Biche, qui après avoir dégagé par ſes efforts un Cerf arrêté dans un piége, eſt elle-même tombée dans un autre, & le Cerf, loin de lui rendre la pareille, a eu l'ingratitude de l'abandonner. Je juge par-là du cœur des hom-

» mes, je les croi tous ingrats, & » j'ai renoncé à leur amour.

J'ai voulu, pourſuivit le Prince, prendre le parti des hommes & la détromper; mais la cruelle s'eſt éloignée de moi. Ah, ma Déeſſe, me ſuis-je auſſi-tôt écrié, dites plutôt que c'eſt la Biche qui abandonne le Cerf! En prononçant ces paroles, je l'ai perduë de vûë, & je me ſuis réveillé. Voilà, cher ami, le funeſte ſonge qui trouble le repos de ma vie; je ſçai bien que la raiſon devroit me détacher de ces vaines images: que c'eſt une folie de conſerver ... Non Seigneur, interrompis-je avec précipitation, il ne faut point les effacer de votre eſprit, je commence à me prêter comme vous à ces agréables phantômes, je les crois moins formés par le ſommeil, que par quelque favorable Génie qui aura voulu vous preſenter les traits de la Princeſſe que

le Ciel vous deſtine pour épouſe. Allons, mon Prince, allons de Royaume en Royaume chercher cette aimable perſonne. Nous pourrons la trouver & la voir plus réellement que vous ne l'avez vûë. Je vais dire au Roy votre pere que votre mal ne vient que d'un violent déſir de voyager, & je ſuis sûr qu'il vous permettra de ſatisfaire votre envie.

Farrukhſchad, ravi de ce diſcours, m'embraſſa, & je le quittai pour aller rendre compte au Roy de cet entretien. Je lui repetai mot pour mot tout ce que le Prince m'avoit dit: Enſuite j'ajoutai: Je n'ai pas voulu combattre les illuſions qui font tout ſon mal. Je les ai plutôt flatées, & je me ſuis apperçû que ma complaiſance l'a fort ſoulagé. Pour achever de le guérir, il faudroit que Votre Majeſté nous permît à lui & à moi de voyager. C'eſt le moyen

de bannir la mélancolie de Farrukhſchad, & de lui faire oublier cet objet chimerique dont il eſt préoccupé. Le Roy entra dans mon ſentiment, & ordonna qu'on fît un magnifique équipage pour le Prince ſon fils, qui ſuivi d'un très-grand nombre d'Officiers, partit bien-tôt de Chiras avec moi.

Après une aſſez longue traite que nous fîmes, ſans tenir de route aſſurée, nous arrivâmes à la Ville de Gaznine, où regne un vieux Roy qui aime autant ſes ſujets qu'il en eſt aimé. Ce bon Vieillard envoya le Capitaine de ſes Gardes au-devant de Farrukhſchad, pour lui témoigner la joye qu'il avoit de ſon heureuſe arrivée, & pour le prier en même tems de l'excuſer, s'il ne pouvoit ſortir de ſon Palais pour l'aller recevoir. Mon Prince fit beaucoup d'honnêteté au Capitaine, & lui demanda des nouvelles de la ſan-

té du Roy. Seigneur, lui dit l'Officier, le Roy mon Maître est malade de chagrin. Il a perdu depuis quelques jours son fils unique qui étoit un Prince de grande esperance; il n'est pas encore consolé de cette perte.

Nous fûmes touchés de ce récit, & nous nous rendîmes au Palais du Roy, qui fit tous les honneurs imaginables à Farrukhschad; & qui trouvant en lui quelque ressemblance avec son fils, ne put s'empêcher de répandre des larmes. Que vois-je, Seigneur, lui dit mon Prince? Faut-il que ma vûë vous arrache des pleurs? Suis-je assez malheureux pour vous donner occasion de rappeller un triste souvenir? Oüi, mon Prince, répondit le Roy, le rapport que vos traits ont avec ceux de mon fils, renouvelle ma douleur; mais je vous regarde comme un nouvel enfant que le Ciel m'envoye

pour me consoler de la perte de l'autre. Je commence même à sentir déja pour vous une partie de la tendresse que j'avois pour lui. Demeurez, de grace, auprès de moi. Tenez le rang qu'il tenoit dans ma Cour, & vous serez mon heritier. Farrukhschad remercia le Roy de ses bontés, & résolut de faire un long séjour à Gaznine, plus par complaisance pour ce vieux Monarque, que pour s'assurer la possession du Trône qu'il lui offroit.

On voyoit tous les jours diminuer la douleur du vieux Roy, qui prit insensiblement tant d'amitié pour le Prince de Perse, qu'il ne pouvoit plus vivre sans lui. Un jour qu'ils s'entretenoient tous deux, Farrukhscad s'avisa de demander de quelle maladie le Prince de Gaznine étoit mort. Helas! dit le Roy, la cause de sa mort est bien extraordinaire, c'est l'amour

qui l'a mis au tombeau. Apprenez cette fatale avanture : Mon fils entendit parler de la Princeſſe de Caſchmire, & ſur le portrait qu'on lui en fit, il en devint amoureux. J'envoyai auſſi-tôt de riches préſens au Roy Togrul-Bey par un Ambaſſadeur qui lui demanda la Princeſſe ſa fille pour mon fils. Le Roy de Caſchmire fit réponſe qu'il tenoit à fort grand honneur mon alliance ; mais qu'il avoit juré par Keſaya qu'il ne marieroit point ſa fille malgré elle ; que cette Princeſſe haïſſoit mortellement les hommes, & que cette averſion étoit l'effet d'un ſonge. Qu'une nuit elle avoit rêvé qu'une Biche après avoir délivré un Cerf d'un piége où il étoit pris, s'étoit laiſſé prendre elle-même, & que le Cerf avoit été aſſez ingrat pour refuſer de la ſecourir. Que depuis ce ſonge, elle regardoit les hommes comme autant de monſtres que les

femmes ne pouvoient assez éviter. Mon Ambassadeur me rapporta cette réponse, & mon malheureux fils perdant l'esperance d'épouser la Princesse Caschmirienne, tomba dans une langueur qui l'a consumé malgré les remedes que mes Medecins ont pû lui donner.

Farruxschad n'entendit point cette histoire, sans être agité de divers mouvemens. S'il avoit le plaisir de penser avec fondement que son songe n'étoit pas une chimere, d'un autre côté, les rigueurs de sa Princesse lui faisoient craindre la destinée du Prince de Gaznine. Le Roy s'aperçut de son agitation : O mon fils, lui dit-il, pourquoi vous troublez-vous ? Vous me paroissez tout hors de vous-même. Seigneur, répondit le Prince, je n'ai quitté ma Patrie que pour cette inhumaine Princesse.

Alors il lui raconta son songe, & le Roy après l'avoir écouté, dit

en ſoupirant : Juſte Ciel ! pourquoi faut-il que ma vie ſoit un tiſſu de peines & d'ennuis ? J'ai élevé mon fils avec un ſoin extrême ; je l'ai perdu, & quand je commence à me conſoler de ſa perte, une douleur nouvelle vient me faire ſentir ſon amertume. O bizarre deſtinée ! Mais, mon cher Farruxſchad, pourſuivit-il, prenez courage, ne vous livrez point à votre mélancolie ; il n'eſt pas impoſſible de vaincre l'averſion que la Princeſſe de Caſchmire a pour les hommes. Hélas, le mal de mon fils n'étoit pas ſans remede ! s'il eût eu la patience d'attendre l'effet des ſtratagêmes qu'on eût pû employer pour lui, il ne ſeroit point mort.

Le Roy de Gaznine, après avoir donné quelque eſperance au Prince de Perſe, alla trouver ſes Viſirs qui l'attendoient au Conſeil, & Farruxſchad impatient de m'entretenir, m'envoya chercher

& me conta tout ce qu'il venoit d'apprendre. O mon cher Prince! lui dis-je alors, votre bonheur eſt certain, puiſque nous ſçavons à quelle Princeſſe nous avons affaire. Si le Roy veut me le permettre, j'irai dans le Royaume de Caſchmire, j'entreprends de vous amener ici l'objet de vos vœux. Ne me demandez point de quelle maniere je prétens en venir à bout, car je ne le ſçais pas moi-même : je prendrai conſeil de l'occaſion. Le Prince ravi de voir avec quelle confiance je promettois de le rendre heureux, m'embraſſa, & nous paſſâmes le reſte de la journée à nous réjoüir enſemble.

Le lendemain matin je pris congé de mon Prince, & avec la permiſſion du Roy de Gaznine, je partis pour le Royaume de Caſchmire bien armé & monté ſur un très-beau cheval. Après pluſieurs jours de marche, je me trouvai

dans cette prairie, du côté qu'on voit le Palais où je vais bien-tôt vous conduire. Charmé de la beauté du lieu, je mis pied à terre, je laiſſai paître mon cheval, & je m'aſſis ſous un arbre touffu au bord d'une fontaine dont l'eau pure & tranſparante m'invitoit à me déſalterer. Je ne pus me défendre d'en boire, je m'aſſis enſuite ſur l'herbe, & je m'endormis.

A mon réveil, j'apperçûs cinq ou ſix Biches blanches qui avoient des houſſes de ſatin bleu, & aux pieds des anneaux d'or. Elles vinrent à moi, je commençai à les flatter; mais en les flattant je remarquai qu'elles répandoient de groſſes larmes. Cela me ſurprit, & je ne ſçavois ce que j'en devois penſer, lorſque tournant les yeux vers le Palais, je vis à une fenêtre une Dame charmante qui me faiſoit ſigne d'approcher. Auſſi-tôt je laiſſai mon cheval dans la prai-

rie, & je m'avançai pour l'aller joindre, quoique les Biches semblaſſent vouloir m'en empêcher en me mordant le bas de ma robbe, & en ſe mettant même au devant de moi.

Ce n'eſt pas qu'étonné des mouvemens comme des pleurs de ces animaux, je ne fiſſe réflexion dans le moment qu'il y avoit peut-être du myſtere là-deſſous; mais l'attrait du plaiſir étourdit ma prudence & m'entraîna. J'arrive à la porte du Palais, j'entre, la Dame qui me parut encore plus belle de près que de loin, me fit un accüeil favorable, me prit par la main, me conduiſit dans un appartement ſuperbe, & me fit aſſeoir avec elle ſur un ſopha. Après les premiers complimens, pluſieurs Eſclaves apporterent des fruits dans un baſſin de porcelaine de la Chine. La Dame prit le plus beau qu'elle me preſenta; mais à peine

en

en eus-je goûté, qu'elle changea tout à coup de viſage, & me dit : *Temeraire Etranger, éprouve le châtiment deſtiné à tous ceux qui comme toi ſont aſſez hardis pour entrer dans le Palais de Mehrefza. Quitte ta forme naturelle & prend celle d'un Cerf ; perds l'uſage de la parole, mais conſerve l'entendement humain pour ſentir toujours ton malheur.*

Elle n'eut pas achevé ces mots, que je me trouvai métamorphoſé en Cerf. En même tems on apporta une houſſe de ſatin verd qu'elle me mit elle-même ſur le dos. Puis on me mena dans un grand Parc où il y avoit plus de deux cens autres Cerfs, ou plutôt c'étoit des hommes que leur mauvaiſe fortune avoit attirés comme moi en cet endroit, & que la cruelle Mehrefza avoit auſſi changés en Cerfs.

J'eus tout le loiſir de faire des réflexions ſur mon malheur, que

je ſentois moins pour l'amour de moi, qu'à cauſe de Farrukſchad. Hélas! diſois-je en moi-même à tout moment, que deviendra mon cher Prince? Comment pourra-t-il obtenir l'accompliſſement de ſes déſirs? Il attend que je lui mene la Princeſſe qu'il adore, & il ne me reverra jamais. J'étois ſans ceſſe occupé de cette penſée qui me cauſoit une affliction inconcevable.

Un jour je vis entrer dans le Parc huit ou dix Dames, parmi leſquelles il y en avoit une jeune parfaitement belle, & qui par la richeſſe de ſes habits paroiſſoit la Maîtreſſe des autres. Elle avoit auprès d'elle une Gouvernante à qui elle dit en voyant tous les Cerfs: En verité, je plains bien tous ces malheureux. Que la Princeſſe Mehrefza ma ſœur eſt inhumaine! Le Ciel nous a donné à l'une & à l'autre des inclinations

bien differentes. Appliquée ſans relâche à tourmenter le genre humain, il ſemble qu'elle n'ait appris la Magie que pour faire des miſerables; & moi ſi je poſſede quelques ſecrets, je n'en ai jamais fait un mauvais uſage. Je ne les employe uniquement qu'à procurer le bien; je me plais à faire des actions charitables, & il me prend envie d'en faire une aujourd'hui, puiſque ma ſœur eſt abſente. Allez, ma bonne mere, ajouta-t-elle, allez prendre un de ces Cerfs & me l'amenez dans mon appartement. En achevant ces mots, elle rentra dans le Palais.

La Gouvernante s'adreſſa par hazard à moi, & me conduiſit à ſa Maîtreſſe, qui chargea une de ſes Demoiſelles de lui aller cüeillir d'une certaine herbe qu'elle lui nomma. La Demoiſelle s'acquitta promptement de ſa commiſſion, & revint avec une groſſe poignée

de cette herbe. La Dame en prit la moitié qu'elle preſſa elle-même & dont elle me fit avaler le jus. Puis elle prononça ces paroles: *O jeune homme, quitte ta forme de Cerf, & reprend ta naturelle.* Auſſitôt je devins tel que j'étois auparavant, je me jettai aux pieds de la Dame pour la remercier. Elle me demanda mon nom & mon pays, & ce qui m'avoit attiré dans le Royaume de Caſchmire. Je répondis à toutes ſes queſtions, & je ne lui déguiſai rien.

Lorſque j'eus achevé de parler, elle me dit: Je ſuis fille d'un Prince de la Cour où vous voulez aller. Je m'appelle la Princeſſe Ghulnaze; celle qui vous a changé en Cerf eſt ma ſœur aînée, & ſe nomme Mehrefza, c'eſt une Magicienne dont le pouvoir eſt redoutable, perſonne que moi ne pouvoit vous délivrer de ſes mains; & quoique je ſois ſa ſœur, ſi elle

s'apperçoit de ce que je viens de faire, je crains d'éprouver ſon reſſentiment ; mais, quelque choſe qui arrive, je ne me repentirai point de vous avoir tiré de l'état où vous étiez. Je prétens même que vous m'ayez encore plus d'obligation ; je veux vous aider à rendre heureux le Prince votre ami. J'avouë qu'il eſt très-difficile de faire ſon bonheur ; car il faut pour cela gagner la confiance de la Princeſſe qu'il aime, ce que vous ne pouvez faire qu'en paſſant dans la Cour de Caſchmire pour un ſaint Perſonnage.

Que dites-vous ma Princeſſe ; m'écriai-je à ces derniers mots ? Hé comment pourrai-je avoir cette réputation là ? Vous n'avez, dit-elle, qu'à ſuivre exactement toutes les inſtructions que je vous donnerai. En parlant de cette maniere, elle entra dans une Garderobbe, d'où elle ſortit un moment

après, tenant entre ſes bras un habit de Derviche, une ceinture avec une petite boëte d'Ebene: Voici, dit-elle, tout ce qui vous eſt neceſſaire pour venir à bout de votre entrepriſe. Emportez cela & marchez vers la Ville de Caſchmire qui n'eſt pas bien loin d'ici; mais avant que d'y entrer, arrêtez-vous, ôtez vos habits & vous frottez tout le corps avec la graiſſe qui eſt dans cette boëte. Puis vous prendrez cet habit de Derviche, & cette ceinture magique dont vous vous ceindrez les reins, après quoi préſentez-vous aux portes de la Ville. Vous y trouverez des Gardes qui vous diront: O venerable Religieux! d'où venez-vous? Répondez leur: Je ſuis Prêtre, & je viens des extrêmités de l'Occident en pelerinage à Caſchmire pour voir le Grand Keſaya.

Vous ſçaurez, pourſuivit-elle, que ce Keſaya eſt une celébre Ido-

le que les peuples de ce Royaume adorent. Dès que vous leur aurez dit que vous venez de ſi loin pour adorer cette Idole, ils ſe jetteront à vos pieds & vous meneront avec reſpect devant Togrul-Bey leur Roy, qui vous mettra entre les mains du Grand Prêtre Ahran, Chef du Temple de Keſaya. Ce Grand Prêtre & tous les autres Miniſtres de l'Idole vous conduiront au Pagode, qui, pour la beauté & la magnificence eſt au-deſſus de tous les Palais du monde ; mais il eſt entouré d'un foſſé profond de vingt coudées rempli d'une eau qui boult ſans feu, & au-delà du foſſé il y a une plate-forme de lames d'acier qui ſont rouges & brûlantes ; enſorte que le Temple paroît inacceſſible. Alors Ahran vous dira : O Phœnix du Siecle ! tu as bien eſſuyé des perils & des fatigues avant que d'arriver ici. Le Grand Keſaya pour qui tu as

fait un si long & si penible voyage demeure dans ce Temple. Il est caché dans son Sanctuaire. Les hommes ne le sçauroient voir. Tu n'as qu'à lui offrir d'ici tes adorations, & tu t'en retourneras ensuite dans ton païs.

Vous répondrez à ce discours, que vous êtes venu pour visiter Kesaya, & que vous voulez joüir de sa vûë ravissante. Mais le Grand Prêtre vous dira que pour avoir cet honneur, il faut passer au travers de cette eau boüillante, & marcher sur la plate forme. Vous ferez alors un cri de joye & marcherez hardiment. La graisse dont vous vous serez frotté, a la vertu de rendre l'eau plus dure que la pierre, & vous empêchera d'être brûlé. Quand vous serez entré dans le P[illegible]de, vous verrez Kesaya, & vous le servirez pendant un jour entier. Puis vous rejoindrez Ahran qui vous adoptera pour

pour fils. Vous passerez quatorze jours avec lui, & le quinziéme, tandis qu'il dormira, vous lui frotterez le nez d'une poudre blanche que je vais vous donner. Il ne l'aura pas plutôt sentie, qu'il mourra, & le Roy ne manquera pas de vous faire Grand Prêtre à sa place. Quand vous serez parvenu à cette Dignité, vous irez voir le Prince de Caschmire qui est malade depuis assez long-tems, & abandonné des Medecins. Vous réciterez sur lui une Oraison, & aussi tôt il sera guéri. Le bruit de cette cure se répandra parmi tous les peuples de l'Indostan, qui vous regarderont comme un Saint, & Farrukhnaz, c'est le nom de la Princesse de Caschmire, charmée de votre réputation, souhaitera de vous voir. Je ne vous en dis pas davantage, le reste dépend de votre adresse.

Je promis de suivre de point en

point les instructions de Ghulnaze, qui me mit entre les mains une autre petite boëte où étoit la poudre blanche, & un papier plié où l'Oraison que je devois réciter sur le Prince de Caschmire étoit écrite. Partez, Seigneur, me dit-elle ensuite, éloignez-vous promptement de ce Palais. Je crains que ma sœur ne revienne. Hélas, ajouta-t-elle en soupirant, le mal qu'elle me peut faire pour avoir détruit son enchantement n'est pas ce que j'apprehende le plus.

Je sentis tout ce qu'il y avoit d'obligeant pour moi dans ces dernieres paroles. Je fis de nouveaux remerciemens à Ghulnaze, dans des termes qui marquoient une vive reconnoissance. Nous étions tous deux fort satisfaits l'un de l'autre, & nous aurions souhaité d'être plus long-tems ensemble; mais comme nous appréhendions que Mehrefza ne vint nous sur-

prendre, nous fûmes obligés de nous ſéparer. Je pris donc le chemin de Caſchmire. D'abord que je fus auprès de cette Ville, je me dépoüillai de mes habits & me revêtis de celui de Derviche après m'être frotté le corps avec la graiſſe que j'avois dans la boëte d'Ebene. Je me preſentai enſuite aux portes ; les Gardes me menerent au Roy, qui me mit entre les mains du Grand Prêtre. Je marchai ſur l'eau & ſur la plate-forme de lames d'acier, ſans me faire le moindre mal, puis j'entrai dans le Temple où je vis le Grand Keſaya placé ſur ſon Trône. C'eſt, comme vous le ſçavez, une Idole de bois de ſandal. Ses yeux ſont deux groſſes eſcarboucles. Il a ſur la tête une couronne de rubis, & il eſt ceint d'une ceinture de turquoiſes.

Je ne manquai pas de demeurer auprès de Keſaya juſqu'au lendemain. Alors j'allai retrouver le

Chef des Miniſtres du Temple, qui m'adopta pour fils, & me retint auprès de lui. Enfin de peur de perdre le fruit de toutes mes peines, en obmettant quelque circonſtance, je me défis d'Ahran de la maniere que Ghulnaze me l'avoit preſcrit, & je devins Grand Prêtre à ſa place. Je guéris peu de tems après le Prince Farrukhrouz; ce qui me mit dans une ſi haute réputation, que vous ſouhaitâtes de me voir. Vous ſçavez le reſte, & quelle impreſſion firent ſur vous les peintures que j'avois fait faire dans la ſale où je vous reçûs. Je vous obſervai avant que de me montrer, & je m'apperçûs qu'elles vous donnoient beaucoup à penſer.

Voilà, charmante Farrukhnaz, ajoûta Symorgue, ce que j'ai crû ne devoir pas plus long-tems vous laiſſer ignorer. Pardonnez-moi l'artifice dont je me ſuis ſervi pour

vous ôter la fauſſe opinion que vous aviez des hommes, & pour lier votre ſort à celui du plus aimable de tous les Princes.

La Princeſſe de Caſchmire rougit pendant tout ce récit, qui lui faiſoit connoître qu'elle avoit été trompée; mais l'amour qu'elle ſe ſentoit pour le Prince de Perſe, l'empêcha d'en ſçavoir mauvais gré au faux Derviche. Achevez, lui dit-elle, de nous apprendre ce que vous avez fait. Quelle entrepriſe venez-vous d'executer dans le Palais de la Magicienne? Belle Farrukhnaz, reprit-il, après vous avoir quittée, je me ſuis avancé vers le Palais, j'en ai trouvé la porte ouverte, je ſuis entré, je n'ai vû perſonne, j'ai ſeulement entendu une voix plaintive, dont les triſtes accens m'ont attiré dans une chambre d'où elle partoit; j'y ai trouvé ſur un grand Sopha une jeune Dame qui avoit au col un

carquan, & aux pieds des chaînes de fer. Ses bras étoient enfermés dans un ſac de cuir lié avec des corroyes, & cette malheureuſe accablée ſous le poids de ſa deſtinée, laiſſoit triſtement tomber ſa tête ſur ſes genoux. Je me ſuis approché d'elle par pitié, dans le deſſein de la ſoulager. Elle a levé la tête, & j'ai reconnu dans cette infortunée, ma liberatrice, l'aimable Ghulnaze.

A cet objet touchant, la fureur m'a tranſporté. O ma Reine! me ſuis-je écrié, dans quel état vous retrouvai je? Quelles barbares mains ont pû vous charger de fers? O mon cher Symorgue! a-t-elle répondu, eſt-ce vous que je vois? Quel mauvais Génie vous a ramené ici? Hélas! vous ſerez bientôt la victime de ma cruelle ſœur. Elle s'eſt apperçûë que je vous ai délivré, & pour m'en punir, elle me retient dans les chaînes, j'y

ſuis déja depuis long-tems ; mais ce qui m'afflige plus que tout le reſte, c'eſt le peril où vous venez vous jetter. Sauvez-vous promptement, tâchez de vous dérober à l'inhumaine Mehrefza. Hé quoi ! ma Sultane, ai-je repris, vous voulez que je fuye & que je vous abandonne ? Me croyez-vous capable d'une ſi noire ingratitude ? Ah j'aime mieux cent fois éprouver le reſſentiment de votre ſœur. La mort la plus terrible n'a rien qui puiſſe m'épouvanter lorſqu'il s'agit de vous tirer de la ſituation où je vous vois. Apprenez-moi, de grace, ce qu'il faut faire pour vous délivrer, & ſi c'eſt une choſe poſſible, j'eſpere en venir à bout.

Puiſque vous avez tant de courage, repliqua Ghulnaze, ma liberté dépend de vous. Allez dans le jardin du côté de l'Occident, vous y trouverez ma ſœur endormie ſur un lit de Gazon parſemé

de fleurs ; elle a ſous la tête un ſac de ſatin qui lui ſert de chevet. Si vous pouvez prendre ce ſac ſans qu'elle ſe réveille, la clef de mes fers eſt dedans. Vous me tirerez d'affaire ; mais ſi vous réveillez Mehrefza en vous ſaiſiſſant du ſac ; vous êtes perdu : il n'y a point d'autres moyens de rompre mes chaînes, tout l'effort humain n'en ſçauroit venir à bout Laiſſez-moi faire, dis-je alors à Ghulnaze, je vais vous apporter la clef.

Je ſors auſſi-tôt du Palais, je m'avance dans le jardin du côté de l'Occident, & j'apperçois la Magicienne endormie ſur le gazon, la tête appuyée ſur le ſac dont j'entreprenois la conquête. J'ai demeuré quelque tems incertain du parti que j'avois à prendre, mais la crainte de réveiller Mehrefza m'a déterminé à lui couper la tête d'un coup de ſabre. J'ai donc tué la Magicienne, & j'ai

porté le ſac à ſa ſœur qui m'attendoit avec beaucoup d'inquiétude. Je lui ai conté ce que je venois de faire, & elle en a paru ravie, après cela, j'ai tiré la clef du ſac, & j'ai mis ma Princeſſe en liberté.

C'eſt ainſi, continua Symorgue, que je me ſuis défait de la plus méchante femme de la terre; nous pouvons preſentement, divine Farrukhnaz, entrer dans le Palais, nous y trouverons Ghulnaze qui ſe diſpoſe en ce moment à vous recevoir. Elle a autant de joye de votre arrivée ici, que de ſa propre délivrance. A ces mots, il preſenta la main à la Princeſſe de Caſchmire, & la conduiſit au Palais. Ils rencontrerent Ghulnaze qui venoit au-devant d'eux. Cette Dame ſe proſterna aux pieds de la fille de ſon Roy: Mais Farrukhnaz la releva, l'embraſſa tendrement & lui fit mille amitiés. Belle Ghulnaze, lui dit-elle, je ſuis charmée

que le brave & genereux Symorgue vous ait ſi bien ſervie. Il eſt vrai, ajouta-t-elle en ſoûriant, qu'il vous avoit trop d'obligation pour ne ſe pas expoſer aux plus grands perils, plutôt que de vous laiſſer dans les fers: O ma Princeſſe! lui répondit Ghulnaze ſur le même ton, vous voyez que le Cerf n'abandonne pas la Biche, lorſqu'elle a beſoin de ſon ſecours.

Après quelques momens d'entretien, ils entrerent dans le Palais, que Farrukhnaz trouva beau. Puis ils en ſortirent pour aller au Parc où il y avoit plus de trois cens Cerfs. La ſœur de la Magicienne leur fit reprendre leur forme naturelle de la même maniere qu'elle avoit rendu la ſienne à Symorgue. A meſure qu'ils redevenoient hommes, ils ſe jettoient aux pieds de leur charmante liberatrice, pour lui faire les remercimens qu'ils lui devoient. Ils étoient tous,

pour la plûpart jeunes & bienfaits.

Les uns ſe diſoient Tartares, les autres Chinois, & les autres Carizmiens. Il y en avoit de tous les endroits de l'Aſie ; mais le conducteur de Farrukhnaz fut bien ſurpris, & cauſa un extrême étonnement aux Princeſſes, quand tout à coup démêlant dans la foule des Cerfs redevenus hommes le Prince Farrukhſchad ; il courut ſe proſterner à ſes genoux, en lui diſant : O mon cher Prince ! eſt-il poſſible que je vous retrouve ici ? O mon ami, répondit le Prince de Perſe en le relevant ! Eſt-ce Symorgue qui ſe preſente à mes yeux ? Oüi, Seigneur, reprit le confident, c'eſt lui-même, & pour comble de joye, il vous amene la Princeſſe de Caſchmire. A ces mots, il conduiſit ſon Maître à Farrukhnaz, qui reconnut dans le Prince les traits qu'elle avoit vûs en ſonge, comme de ſon côté Far-

rukſchad connut d'abord en la regardant que c'étoit la Princeſſe dont il conſervoit ſi cherement l'image dans ſa memoire.

Tandis que le Prince de Perſe tâchoit d'exprimer à ſa Maîtreſſe toute la joye dont il étoit animé, Ghulnaze alla dans la prairie où erroient les Biches blanches. Elle leur rendit auſſi leur premiere forme, & il ſe trouva que c'étoit de jeunes Dames fort aimables que la Magicienne ſa ſœur avoit métamorphoſées. Elle les mena devant Farrukhnaz qui leur fit conter leurs hiſtoires. Toutes ces Dames avoient là leurs amans, qui furent ravis de les revoir affranchies comme eux du pouvoir magique qui les retenoit ſous des formes d'animaux. Pour ſurcroît de bonheur, chaque Cavalier qui avoit été changé en Cerf, retrouva ſon Cheval dans les Ecuries du Palais. Ainſi après avoir de nouveau ren-

du mille graces à Ghulnaze, tous les hommes qu'elle avoit délivrés prirent congé d'elle, & s'en allerent avec leurs Dames chacun dans ſon païs.

Il ne reſta dans le Palais que Farrukhnaz, Ghulnaze, Sutlumemé, le Prince de Perſe & ſon confident. Ils y demeurerent quelques jours, enſuite ils partirent tous pour la Cour de Gaznine, où ils arriverent heureuſement. Le Roy de Gaznine pour celebrer le retour de Farrukſchad, fit orner la Ville, & ordonna des réjoüiſſances publiques. Il maria ce Prince avec la Princeſſe de Caſchmire, & Symorgue avec Ghulnaze. Pendant que la Cour de Gaznine étoit dans la joye à l'occaſion de ces nôces, le vieux Monarque voulut entendre toute l'hiſtoire de Farrukhnaz. Symorgue lui raconta comment il étoit parvenu à gagner la confiance de cette Princeſ-

se, & quand il eut achevé son récit, Farruxschad conta de quelle maniere il étoit tombé entre les mains de Mehrefza.

Peu de tems après, le Roy de Gaznine tomba malade, & se voyant sur le point d'être enlevé par l'Ange de la mort, il nomma pour son successeur à la Couronne le Prince Farruxschad, qui veritablement monta sur le Trône aussi-tôt que le vieux Roy fut mort; mais ayant envie de s'en retourner en Perse, il laissa le Sceptre de Gaznine à Symorgue, ce qui fut approuvé des Grands & du Peuple. Symorgue regna donc à Gaznine avec la Princesse Ghulnaze & Farruxschad conduisit Farruxhnaz à la Cour de Perse, où il succeda bien-tôt au Roy son pere, qui sembloit n'attendre pour mourir que le retour de son fils.

Fin du cinquiéme & dernier Tome.

71722227